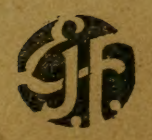

U d'/of OTTAWA
39003002514460

Victor Zanetti

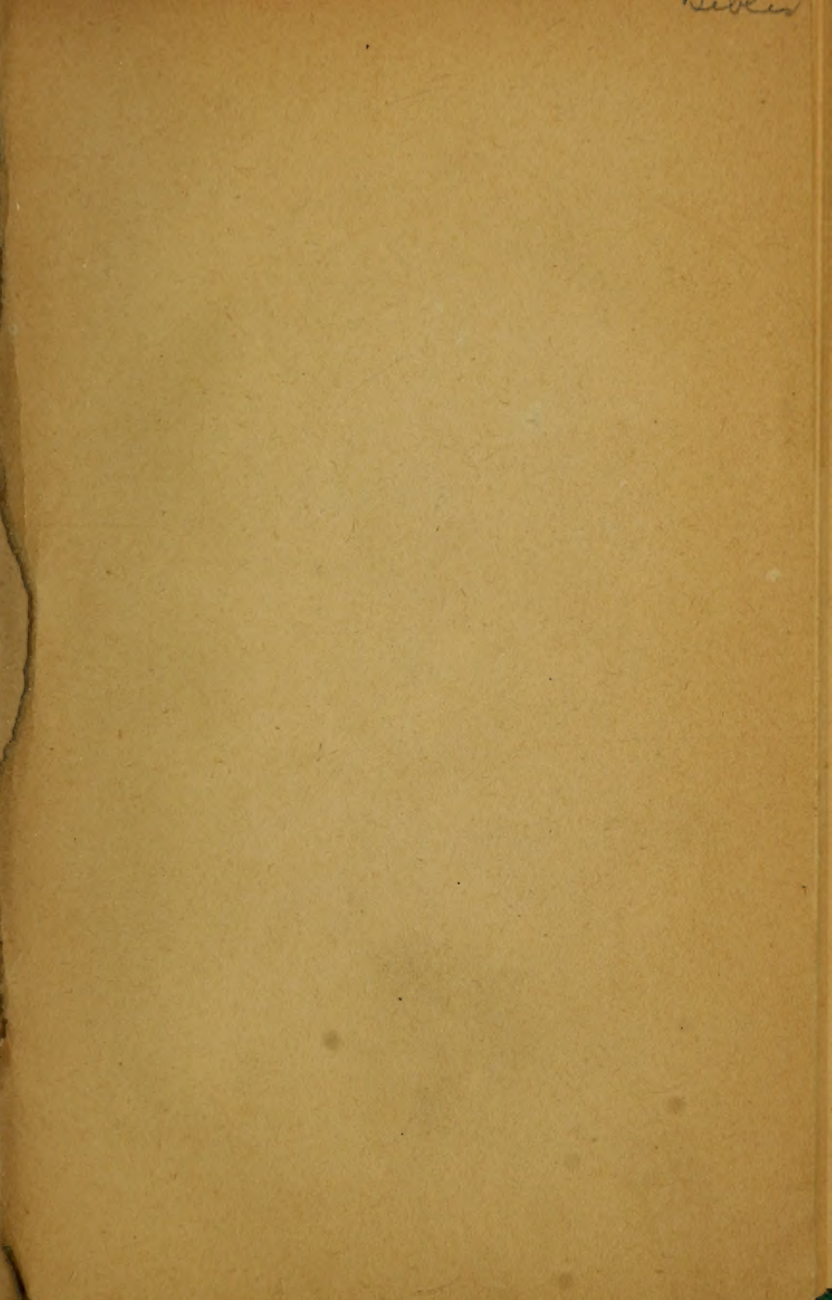
ALFRED CAPUS
de l'Académie Française

Scènes de la Vie difficile

Roman



J. FERENCZI ET FILS, ÉDITEURS
PARIS — 9, rue Antoine-Chantin, 9 — PARIS



Scènes
de la
Vie difficile

ALFRED CAPUS
de l'Académie Française

Scènes de la Vie difficile

Roman



J. FERENCZI ET FILS, ÉDITEURS
PARIS. — 9, rue Antoine-Chantin, 9. — PARIS

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

10 *exemplaires sur papier du Japon numérotés à la presse de* 1 *à* 10.

50 *exemplaires sur papier Lafuma numérotés à la presse de* 1 *à* 50

Scènes de la Vie difficile

I

LES PREMIÈRES RENCONTRES

Dans sa jeunesse, Gonzague ne semblait guère contenir l'opulent et cordial personnage qu'il est devenu. Ce qui caractérise cet homme si puissant, c'est, en effet, la belle façon dont il porte sa fortune. L'idée ne vient même pas de la lui envier, tant il a l'air prêt à la partager avec vous, au contraire de ces grands manieurs d'argent au visage voilé qui vous repoussent du regard. Après un instant d'entretien avec lui, on pense : « Comme il a dû avoir la vie facile! » Cette réflexion fait sourire les premiers camarades de Gonzague, ceux qui l'ont connu à ses débuts. Ils se rappellent le jeune homme effacé et sombre, sur lequel on ne se donnait pas la peine d'avoir une opinion. En 1881, à vingt-deux ou vingt-trois ans, il arrivait à Paris, ses études de médecine dans une faculté de province inter-

rompues par la fuite d'un notaire à qui sa famille avait confié des fonds. Une sœur assez bien mariée lui envoyait irrégulièrement de faibles sommes d'argent, en attendant qu'il se fît une position dans une carrière nouvelle. Il n'en avait aucune idée précise et se contentait de vivre au jour le jour de ces médiocres subsides, se passant de dîner quand ils lui parvenaient en retard. Il rentrait alors dans une chambre au cinquième étage d'un hôtel meublé des boulevards extérieurs, étroit et mal tenu, où, en hiver, l'eau de la toilette gelait. Il se couchait et lisait, très avant dans la nuit, des livres de science et de philosophie, n'ayant aucun goût pour les romans, ne jetant un coup d'œil sur un journal que de loin en loin. Les événements contemporains lui paraissaient s'accomplir dans un monde où il n'avait pas pénétré encore, et qu'il n'apercevait qu'à l'aide d'une lunette d'approche. Cette impression d'éloignement, il la subissait surtout lorsque, muni d'une lettre de recommandation, il cherchait une place. On lui offrait des emplois qui formaient avec son instruction un tel contraste qu'il se hâtait de regagner son logis pour jouir de la solitude. Une santé vigoureuse, la force secrète de son esprit l'empêchaient pourtant de tomber dans une trop morne tristesse. Il avait un bon appétit et mangeait avec plaisir, quoique sans gourmandise, dès qu'il en avait les moyens. Son restaurant préféré était une crèmerie de Montmartre, d'une clientèle paisible, où le repas coû-

tait en moyenne trente sous. Gonzague aimait l'heure qu'il y passait, un livre à côté de lui, isolé à sa petite table. Parfois, en sortant, le soir, il allait dans un bal public ou dans un café concert, se détendre les nerfs et frôler des femmes. Il menait cette existence depuis six mois.

Ce soir-là, au milieu d'un hiver très rude, il commençait de dîner, quand il entendit, à la table voisine, une discussion à voix basse entre le garçon et une jeune femme qui venait de s'asseoir et mordait dans un morceau de pain.

— Non, mademoiselle Andrée, il faut vous en aller. Le patron ne veut pas qu'on vous serve avant que vous n'ayez payé les deux notes. Ça ferait trois... A moins que vous n'ayez de l'argent aujourd'hui pour régler le tout?... Non?... Alors... dame! je regrette...

Et le garçon, doucement, remit le pain à sa place et replia la serviette que la jeune femme avait déjà déroulée.

Mlle Andrée glissa le long de la banquette, pour n'avoir pas l'air de se lever sur une injonction, et murmura avec de l'ironie dans la voix :

— Ça se trouve mal... justement, j'avais très faim...

Gonzague, qui suivait le dialogue, fut frappé de ces derniers mots qu'il ne percevait que par hasard, comme s'ils lui étaient personnellement adressés. Il n'eut pas le temps d'analyser le sentiment qui l'agitait, de discerner si c'était de la sympathie envers une créature en détresse, ou de

l'indignation contre un patron impitoyable. Il palpa machinalement dans sa poche deux pièces de cinq francs et appela le garçon d'un signe.

— Dites donc, Jules, c'est idiot de mettre cette femme à porte sans dîner, par un froid pareil... Laissez-la donc, je réglerai son addition de ce soir...

— Alors, ça va, reprit le garçon qui s'approcha de Mlle Andrée, et lui parla à l'oreille, tandis qu'elle s'apprêtait à sortir.

Elle se pencha vers Gonzague, sans honte, et d'un ton très naturel :

— Ce que vous faites est gentil, monsieur. Vous me rendez service, je vous remercie!

Gonzague s'inclina légèrement et la regarda. Il fut étonné de ne pas trouver sur ce visage distingué et maigre la moindre trace d'humiliation. Lui, dans une conjoncture pareille, eût eu la rougeur au front. D'ailleurs, il ne s'y fût point exposé et eût préféré ne pas dîner, comme cela lui était arrivé plusieurs fois. Cette femme, qui paraissait à peu près de son âge, avait certainement beaucoup plus d'expérience que lui. Il le sentait, rien qu'à la façon aisée et tranquille dont, après cette scène, elle s'était assise et goûtait son potage. A quelle catégorie appartenait-elle, avec cette espèce d'élégance qui perçait sous la médiocrité du vêtement? Gonzague manquait de points de comparaison. Il passa, en un instant, des pires suppositions aux plus flatteuses, puis reprit sa lecture. Le garçon de la crèmerie était redevenu indifférent.

Au bout de quelques minutes, Gonzague, qui lisait, remarqua que sa voisine jetait sur le livre des coups d'œil de côté.

— Je suis indiscrète? demanda-t-elle.

— Pas du tout, répondit Gonzague.

C'était l'*Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, de Claude Bernard.

Mlle Andrée ajouta :

— Vous permettez?

Elle prit l'ouvrage et, parcourant la table des matières :

— Est-ce que Claude Bernard n'est pas mort récemment?

— Il y a deux ans, à peu près, fit Gonzague. Vous connaissez ce nom?

Avec un accent où il y avait de la moquerie et de la fierté, Mlle Andrée reprit:

— J'ai donné des leçons, il y a quelque temps, à la fille d'un sénateur... Je rencontrais dans la maison des professeurs, des savants, et j'entendais souvent citer le nom de Claude Bernard...

— Des leçons de quoi? interrogea Gonzague, avec curiosité.

— De littérature et d'histoire... Je suis institutrice libre... J'ai été dans l'enseignement... je l'ai quitté à la suite de...

Elle s'arrêta sur un geste vague. Gonzague fit un mouvement de tête discret. La conversation tomba. Quelques minutes s'écoulèrent.

— Du café, mademoiselle?

— Merci! J'ai fini... Monsieur, dit-elle en

s'adressant à Gonzague, je ne pourrai pas revenir avant samedi vous restituer la petite somme que vous voulez bien avancer pour moi...

— Oh! mademoiselle! s'écria Gonzague, quelle bêtise!

— J'y tiens beaucoup... Moins pour m'acquitter d'une dette que pour ne pas vous laisser une trop mauvaise opinion...

— Mauvaise!... Ah! par exemple!

— J'exagère... Mettons indécise...

Après l'avoir discrètement salué d'un petit signe de tête, elle se leva et se dirigea vers la porte du restaurant.

Elle était d'une taille au-dessus de la moyenne, étroite d'épaules, les hanches assez développées, bien cambrée et souple, les cheveux bruns tordus sur le cou dégagé et blanc. En sortant, elle se retourna vers Gonzague, comme pour lui dire au revoir. « Elle n'est pas très jolie, pensa le jeune homme, mais ce n'est certainement pas la première venue. » Et il s'amusa à reconstruire dans son esprit la série d'aventures qui avaient pu amener une institutrice de vingt-cinq ans à se faire innocemment payer à dîner dans une crémerie de Montmartre, par un monsieur qu'elle n'avait jamais vu. D'ailleurs, était-elle vraiment institutrice?

— Ça, je ne sais pas, répondit le garçon. Ce qui est sûr, c'est qu'elle donne des leçons, à preuve que la patronne lui en a procuré l'année dernière chez des gens qui ont été très contents d'elle... Oh!

elle est bonne fille!... Seulement, on ne peut pas toujours faire crédit, vous comprenez... Elle a moins mangé que vous... ajouta-t-il en riant.

Ce détail rendit Gonzague presque triste. Il regretta une scène où il avait eu l'air, pour quelques sous, de jouer un rôle généreux. Pourtant, s'il n'avait pas eu cette somme infime, une jeune fille, institutrice, d'aspect convenable, et probablement d'une famille bourgeoise, comme lui, aurait souffert de la faim. La disproportion entre le résultat et les moyens le choqua. Ce n'était pas la première fois qu'il constatait, dans l'argent, cette sorte d'abus de pouvoir. Sa propriété avait été vendue à vil prix et ses parents ruinés, parce que, à un moment donné, son père n'avait pas eu deux mille francs. On dirait que l'argent n'est pas seulement une question de quantité, mais qu'il possède une valeur mystique qui s'insère dans toutes les circonstances de la vie et les déforme. Gonzague se plaisait à ce genre de réflexions et, en songeant aux aspects philosophiques de l'argent, il se consolait souvent d'en manquer.

Le samedi, la curiosité seule entraîna Gonzague au restaurant. Il voulait vérifier si les apparences ne l'avaient point trompé sur la qualité de la jeune femme. Elle était déjà installée, il la salua, lui tendit la main et alla s'asseoir à la table voisine. La conversation fut tout de suite plus familière qu'il ne l'aurait supposé. Un mot et un sourire réglèrent l'épisode de l'avant-veille. Le jeune homme jugea excellent que Mlle Andrée n'insistât point

quand il opposa un refus à la restitution de la somme avancée.

— Avec tout ça, dit-elle en riant, je vous ai dit mon état, vous ne m'avez pas dit le vôtre. Vous êtes employé? Non?

— Non.

— Etudiant?

— Je l'ai été, je ne le suis plus...

— En quoi?

— En médecine.

Elle le regarda plus attentivement et fit cette remarque:

— Comme vous devez être timide!...

Elle ajouta:

— Dans la vie, voyez-vous, il ne suffit pas d'être savant, il faut encore de l'audace... Moi si, au début, j'avais eu plus de volonté, je serais arrivée à quelque chose... Oh! non, ça ne vaut pas la peine d'être raconté. C'est toujours la même histoire... Un homme qui vous promet le mariage et en qui on a confiance... On se brouille avec la famille, et c'est les aventures qui commencent!

Gonzague se contenta de répondre:

— Oui..., oui... évidemment.

Elle s'exprimait d'une voix claire, sans l'ombre d'amertume, en personne qui en a pris son parti et accepte son destin. Ces confidences engagèrent Gonzague à se nommer. Il donna, à son tour, quelques détails sur le genre d'existence qu'il menait. Mlle Andrée l'observait en l'entourant du regard,

mais de manière qu'il ne fût point gêné par cette investigation. Le visage du jeune homme, ses yeux lui plaisaient. Elle avait envie de lui dire quand il les détournait : « Mais montrez-les donc, ils sont très beaux. » La réserve, la froideur de Gonzague ne la froissaient pas, car elle ne se faisait guère d'illusions sur elle-même. Elle se savait privée de ce pouvoir de la séduction qui, chez certaines créatures, agit à la façon d'un parfum. A vingt ans, elle avait été incapable de retenir son fiancé, devenu son amant. Abandonnée, elle se livrait une seconde fois à un garçon sans scrupules qui la garda huit jours. Cependant, ces déceptions et la misère où elle se débattait, au lieu de la jeter au ruisseau, éveillèrent en elle une ardeur de revanche. Elle s'acharna à la défense de ce qui lui restait de pudeur et se chercha une protection dans son intelligence. Ainsi, quoique pleine de désirs, elle restait indépendante, attendant l'occasion de montrer sa valeur de femme. Un hasard, une rencontre favorable la lui apporteraient-ils un jour ? Elle se sentait prête à courir tous les risques avec quelqu'un qu'elle aimerait ; et, brusquement, lorsque, après le dîner, Gonzague l'eut reconduite à une station d'omnibus, elle se demanda si cet être isolé n'était pas à prendre. Des réflexions de Gonzague, ce qu'elle croyait déjà deviner de son caractère, la douceur de sa voix venaient de la remuer. Elle rentra, inquiète, avec un tremblement aux lèvres, dans la chambre de bonne qu'elle louait à un sixième étage et que meublaient un lit de fer,

une toilette et une armoire en bois blanc, deux chaises. Elle se coucha et appela à son cerveau les événements qui avaient compté dans sa vie, la rupture avec sa famille, ses deux aventures d'amour, son arrivée à Paris. Elle s'en attribuait loyalement toute la responsabilité, et cette pensée, loin de l'assombrir, la réconfortait. Une fille de vingt et un ans qui ne sait pas résister à son fiancé avant le mariage n'a pas le droit d'invoquer la fatalité. Elle aurait pu avoir un enfant et tomber plus bas encore. Tous ses malheurs étaient dans la logique de sa première faute. Par ce raisonnement, elle conservait intactes son énergie, sa fierté, sinon son honneur. La lutte contre la déchéance et la misère demeurait possible. Quoiqu'elle ne possédât point le charme, suivant le langage banal des hommes, elle se sentait capable de dévoûment amoureux et de sensualité. A un détour de ces réflexions, elle tira une jambe nue hors du lit, laissa glisser son regard le long de la chair brune et ferme, finement courbée, et se mit à rire. Puis elle s'endormit, ramenant derrière la tête ses cheveux dénoués.

— Tout ça est très gentil, se dit-elle le lendemain au réveil, mais je suis en train d'aimer ce monsieur à qui je suis complètement indifférente, il n'y a pas d'erreur là-dessus.

Ils restèrent une semaine sans se revoir. Gonzague était occupé par des démarches et dînait çà et là. Il n'avait pas perdu le souvenir de sa rencontre avec Andrée, et il se promettait même, un soir prochain, de retourner au restaurant, non qu'il

se sentît attiré vers la jeune femme, mais pour le plaisir de la causerie, pour sortir un instant de la zone silencieuse où il vivait. Il fut surpris néanmoins de recevoir une lettre ainsi conçue: « Cher Monsieur, je dîne ce soir où vous savez, et je serais très heureuse de vous serrer la main si vous étiez libre. Bien à vous. Andrée. »

— Tiens! c'est vrai, nous nous sommes laissé notre adresse, songea Gonzague.

Il ne se doutait guère de la somme d'hésitations et de scrupules, du conflit de sentiments que ces deux lignes représentaient. Andrée s'était décidée, par cette avance, à jouer le tout pour le tout, à ne plus jamais le revoir s'il ne lui répondait point, à lui avouer au contraire sa passion s'ils se retrouvaient face à face. « S'il refuse, ce sera la grosse douleur, tant pis! » Gonzague se dit simplement: « C'est très bizarre, j'allais lui envoyer aussi un petit mot. » Jusqu'ici, il n'avait éprouvé que l'amour physique auquel il se contentait d'ajouter les délicatesses de ses goûts. Il n'avait pas aimé, il avait choisi. Quant à la créature que le hasard mettait cette fois sur sa route, il ne se sentait pas attiré vers elle. Il ne concevait, à la rigueur, que des rapports de camaraderie. L'image d'Andrée devenant sa maîtresse, même une heure, ne s'était pas formée dans son esprit.

Elle s'écria, presque à haute voix, quand il ouvrit la porte:

— Ah! le voici!

Il s'approcha, la main tendue, lui demanda des

nouvelles de sa santé, s'assit vis-à-vis d'elle. Le garçon leur tendit la carte comme à un couple d'habitués. Ils se racontèrent d'abord comment ils avaient passé les derniers jours. Lui s'était présenté au directeur d'une banque, ancien ami de son père. On lui réservait peut-être une place pour un de ces mois.

— Et vous? fit Gonzague. Qu'avez-vous fait?

Elle se pencha tout à coup sur la table, le coude avancé, la main serrant le front.

— Moi?

— Oui.

Alors, elle dit, d'une voix subitement changée, tandis que la palpitation de son cœur lui secouait les épaules et que ses paupières frémissaient:

— Je n'ai cessé de penser à vous... de rêver de vous...

Sans attendre l'effet de ces paroles, elle redressa son buste, versa de l'eau dans un verre et le porta à ses lèvres. Gonzague, saisi soudain par les désirs obscurs de sa jeunesse, perdit un instant la faculté de réfléchir et balbutia naïvement:

— C'est vrai?...

Ils sortirent bientôt, après n'avoir plus prononcé que quelques phrases banales, prirent un fiacre et se rendirent à l'hôtel où il habitait. Elle le tint toute la nuit dans ses bras.

L'idée ne leur vint pas de se lier par des serments, ni par des engagements quelconques. Gonzague ne se dissimulait pas les périls de cette

union contractée sous le signe de la volupté et qui allait se heurter demain à toutes les difficultés matérielles de l'existence. Andrée avait beau lui dire qu'il restait libre de la quitter à sa fantaisie, il la sentait d'heure en heure s'attacher à lui et l'envelopper de ses caresses. En amour, la femme cherche à construire, elle est l'élément positif. Elle prétend extraire de ce sentiment plus qu'il ne contient. Elle voudrait le donner pour fondement à toutes les passions de l'homme, y appuyer la vie entière. Elle prend la partie pour le tout, c'est l'origine de l'éternel malentendu. Andrée, cependant, était plus habile, malgré son ardeur. Elle discernait parfaitement que leur liaison était menacée autant par le caractère de Gonzague que par l'insuffisance des ressources, la gêne quotidienne. Très vite, elle avait découvert en son amant les traits dominateurs. D'abord, la rupture de l'équilibre familial, l'interruption forcée de ses études l'avaient fait se replier sur lui-même, se mettre en état de défense à un âge où l'instinct vous jette en avant. D'où sa méfiance des individus et des choses, l'hésitation qu'il montrait à achever le moindre projet par peur de l'inconnu. Il faisait des démarches à contre-cœur, convaincu qu'elles n'aboutiraient pas; et il laissait l'impression d'un garçon sans personnalité, flottant à la surface, et à qui il n'y avait aucune raison de s'intéresser. Mais pour Andrée, quelle surprise, quelle tendre émotion lorsqu'elle crut découvrir le caractère véritable de l'homme qu'elle aimait!

Lorsqu'elle comprit ce que son esprit avait de profond, et qu'il suffisait peut-être, pour qu'il prît son essor, de le délivrer d'un mauvais enchantement!

— Tu te trompes, objectait Gonzague. J'ai sur les autres une infériorité presque irrémédiable, et je ne peux m'en tirer, au contraire, qu'en ne me forgeant pas d'illusions.

— Et en quoi consiste-t-elle, cette infériorité? insista Andrée. Je ne la vois pas... J'ai connu bien des gens de toutes sortes dans les milieux où j'ai donné des leçons, et je te trouve supérieur à la plupart d'entre eux... Je t'assure que tu ne vois pas le monde comme il est.

Il répliquait:

— Ma pauvre petite, mon infériorité provient de ce que je suis obligé de gagner ma vie et que les moyens m'en ont été enlevés par des événements où ma volonté n'a aucune part, ce qui fait que je ne suis pas un révolté, ni même un bohème. Je suis dans la position bête de la victime... Je me sens voué au sacrifice, c'est humiliant!

C'est contre ce raisonnement que s'élevait Andrée et qu'elle appelait à son aide toutes les formes de l'adoration. Elle voulait ressusciter en Gonzague l'orgueil et la confiance en lui montrant ce qu'il pouvait par sa jeunesse. Jamais elle ne lui apparaissait soucieuse, dans les moments même où il restait à peine quelques sous pour déjeuner ou dîner dans leur chambre. Elle refusa de venir loger avec lui afin de n'être pas com-

plètement à sa charge. Elle s'habillait avec le peu qu'elle gagnait par ses leçons et ne lui laissait payer que la nourriture. Cette économie lui permit d'être plus élégante, et, à son bras, elle avait l'air jolie.

La fin de l'hiver leur fut dure. A chaque instant, la sœur de Gonzague envoyait des lettres de remontrances au lieu d'argent, et son mari se lassait d'entretenir le jeune homme à ne rien faire, en attendant une position qui n'arrivait pas. Souvent, pour ne pas souffrir du froid, ils marchaient longuement sur les boulevards extérieurs, côte à côte. Andrée restait d'une gaîté inaltérable et lui disait quelquefois: « On gèle. Allons nous coucher. »

Alors, il leur semblait qu'ils entraient dans la vie réelle, et c'était la réalité qui devenait un songe. Gonzague déclara un jour que cette existence était indigne de lui.

— Pourquoi indigne? dit Andrée en se mettant à ses genoux.

— Parce que je ne travaille pas, parce que je devrais accepter n'importe quelle besogne plutôt que de te priver du nécessaire...

— Pas du nécessaire, mais enfin du superflu, ajouta-t-elle en riant... Puisque je me contente de cette existence, puisque j'en suis heureuse!

— Moi, j'en suis honteux! C'est fini... J'irai demain dans cette sale fabrique de produits chimiques voir si la place qu'on m'a offerte est toujours vacante.

Il la conserva un mois, dégoûté, comme s'il accomplissait une corvée dans une prison. Il toucha 150 francs. A tout hasard il avait écrit à un de ses oncles, médecin dans son pays, et qui l'avait engagé à suivre cette carrière. Un matin, à sa grande stupeur, il reçut cinq cents francs par lettre chargée. Sur cette nouvelle, Andrée prit un air grave:

— Ça, mon chéri, lui dit-elle, ça devrait t'apprendre à ne pas te décourager, à ne jamais te laisser aller à l'amertume... Tu vois que la société n'est pas si mal faite que tu dis et que tu as tout de même une famille... qui ne t'abandonne pas... Ah! si la mienne en faisait autant!

— Veux-tu que je te dise mon idée? Ecoute bien... Je vais rester encore un mois à cette usine; d'ailleurs, c'est tout ce qu'on me gardera, car on m'a fait déjà comprendre que je n'étais pas bon à grand'chose. Alors, nous approcherons de la belle saison et, si ça te convient, avec ces cinq cents francs et ce que ma sœur m'enverra, je l'espère, nous passerons quelques semaines dans un trou aux environs de Paris. J'ai besoin de ce repos, de cet apaisement pour me faire un plan d'existence, pour remettre en place toutes mes idées renversées, pour choisir ma voie... Je te jure bien que ce n'est pas la paresse qui m'inspire, c'est le pressentiment que, si je continue à aller à la dérive, de place en place, je suis perdu!

Elle répondit simplement:

— Je te suivrai où tu voudras, je mènerai

la vie qu'il te plaira de m'offrir. Car il n'y a que ta vie qui compte, il n'y a que ton avenir. Moi, il me semble qu'en te rencontrant j'ai épuisé ma chance, je ne vois pas au delà.

Ils louèrent dans une île de la Marne, près de Nogent, une petite villa dont le premier étage était en ruines et où le rez-de-chaussée seul, à demi meublé, composé de deux pièces et d'une cuisine, était habitable. Ils l'eurent ainsi pour peu de chose. Un canot plat permettait d'aller faire les provisions et de pêcher. De l'autre côté, il y avait une autre villa plus spacieuse louée à une bande de Parisiens, qui ne tardèrent pas à débarquer. C'étaient deux jeunes gens qu'un troisième rejoignit le dimanche suivant avec deux femmes. On voyait les hommes en maillot et les femmes en jersey sur la berge. Ils avaient l'air de ravageurs plus que de citadins en villégiature. L'île abritait encore un ménage de bûcherons dans une cahute en bois, et parfois des canotiers s'y arrêtaient pour goûter sur l'herbe. En ces temps lointains, les bords de la Marne, aux proches environs de Paris, avaient des coins inexplorés couverts d'une végétation variée et drue, sous de hautes futaies de peupliers et de hêtres. Des sentiers y étaient à peine tracés. Durant la semaine, les berges apparaissaient désertes et ne s'animaient que les dimanches, mais la liberté de l'allure et des costumes y régnait. Les heures développaient leur durée sans apporter chacune son obligation et sa peine. Les deux amants profi-

taient de la nature et de la solitude avec une ferveur qu'ils savaient analyser. Ils n'adressaient la parole à personne, sauf aux fournisseurs. Souvent, ils démarraient le canot et se plaisaient à faire le tour de l'île, quand, au soleil couchant, les peupliers étendaient sur la rivière leur ombre allongée.

Une nuit, ils eurent une aventure singulière. Comme ils s'allaient coucher, vers dix heures du soir, des pas précipités semblèrent se rapprocher de leur maison. Gonzague sortit.

— Fais attention! s'écria Andrée.

Sur le pas de la porte, il perçut le bruit très proche d'une branche cassée dans un arbre. Il se hâta dans cette direction, derrière la villa.

— Je te suis, dit Andrée.

Et ils virent un homme, dont ils distinguaient mal la silhouette, appliquer une échelle contre le mur, grimper d'un bond au premier étage de leur propre domicile et se glisser sous le toit.

— Ah! par exemple! fit Gonzague.

Arrivé en haut, l'homme repoussa du pied l'échelle.

— Qu'est-ce que cette façon d'entrer chez les gens... Eh! dites donc!...

La tête de l'homme se détacha dans le noir et d'une voix haletante:

— Ne me dénoncez pas, je ne veux pas vous faire de mal!...

Dans le bois, un groupe de gens accourait. Une voix s'en détacha:

— C'est le brigand! ne le laissez pas échapper!

Tout à coup, parurent trois hommes en costumes de canotiers, suivis à quelque distance de deux femmes qui s'avançaient avec précaution. Gonzague alla au-devant d'eux.

— Monsieur, dit l'un des canotiers, nous sommes vos voisins. C'est nous qui avons loué la villa verte... Un crime a été commis dans une ferme de Chenevières, de l'autre côté de la Marne, et nous croyons que l'assassin s'est réfugié chez vous.. dans ce grenier... là...

— Il vient d'y monter avec une échelle, fit Gonzague.

Ils étaient parvenus au bas du mur et tinrent conseil. D'abord ils se présentèrent sommairement les uns aux autres. La nuit était claire et, au premier coup d'œil, on voyait bien que les envahisseurs, malgré leurs façons bruyantes, avaient des figures distinguées. Les femmes s'étaient serré la main et causaient déjà avec familiarité.

— A mon avis, dit un des jeunes gens en s'adressant à Gonzague, ce bandit s'est réfugié là-haut dans les décombres depuis trois jours qu'on le cherche... C'est pour ça qu'on ne pouvait pas mettre la main sur lui... On le croyait dans le bois... Il demeurait tranquillement chez vous...

— C'est gai, dit Andrée... Mais ça ne m'étonne pas, j'entendais quelquefois des bruits suspects, vers le matin...

— Maintenant, fit un des canotiers, il s'agit

d'aller saisir là-haut ce gaillard-là et de le livrer à la justice, je m'en charge!... Où est donc l'échelle dont il s'est servi? Ah! la voici!...

— Attention! d'Antrague!...

Celui des jeunes gens qui portait ce nom, avec son maillot collé à la poitrine, ses bras musclés, la cambrure des reins, montrait une espèce de virilité insolente. Il avait déjà appliqué l'échelle contre le mur et s'apprêtait à monter quand l'homme apparut de nouveau à la fenêtre démolie du premier étage:

— Monsieur, dit-il, ce que vous faites est inutile... Je suis prêt à descendre et à m'en rapporter à vous...

— Bien! A la bonne heure!... descendez!...

L'homme, en trois enjambées qui permirent d'apercevoir sa blouse grise, une culotte de velours et des bottes, se trouva au milieu d'eux. D'Antrague lui prit les poignets:

— Bigre! Vous êtes solide... Ce n'est pas la peine de me faire du mal... Ficelez-moi, si vous voulez...

D'Antrague déclara:

— Nous allons prendre le canot et vous conduire au commissariat de Nogent...

Une voix un peu railleuse et chantante où traînait l'accent du Midi se fit entendre.

— Ecoutons Sigismond. Tu as une idée?

— Oui... Savez-vous l'heure qu'il est?

— Minuit juste, fit Gonzague.

— Par conséquent, il n'est pas très malin, à

mon avis, d'aller réveiller tout Nogent pour un simple criminel dont la police s'emparera aussi bien demain matin, puisque nous le tenons à sa disposition...

— Et puis, d'abord, dit l'homme, qu'est-ce qui vous prouve que je suis criminel?

— C'est vous, répliqua d'Antrague, qui avez assassiné le fermier de Chenevières!...

L'homme réfléchit:

— Je n'ai pas à vous répondre... La justice appréciera... Ce n'est pas votre affaire...

— Coquin! s'écria d'Antrague.

Le troisième canotier, qui n'avait pas encore parlé, un garçon à figure fine et moustache légère, qui paraissait délicat et assurait son binocle sur le nez, interrompit:

— Pardon!... je suis assez de l'avis de cet individu...

— Vous, Barjol? Ça, par exemple!

— Si notre devoir, en effet, est de le garder à vue, nous n'avons pas le droit de le traiter en criminel avant qu'il ne se soit expliqué devant la justice...

— Ah! Ah! ricana l'homme... très bien...

— C'est trop fort! dit d'Antrague.

Barjol reprit doucement:

— Et alors, en attendant les gendarmes, qui n'arriveront pas avant le petit jour, pourquoi ne souperions-nous pas tous ensemble?

— Avec le bandit! s'écria d'Antrague.

— Mais non, reprit Barjol en souriant, sans

le bandit, que nous enfermerons quelque part... Avec monsieur et madame qui nous prêteront leur salle à manger, tandis que nous fournirons les provisions...

— Excellent! Excellent! fit Sigismond.

Et s'adressant à Andrée:

— Qu'en pensez-vous, madame?

— Je crois bien! Je vais mettre tout de suite le couvert... Je suis enchantée...

Les dames ajoutèrent:

— Comme c'est gentil!

Une d'elles observa:

— Il reste justement le pâté de veau et jambon que nous avons à peine touché... et de la salade...

— Et nous, dit Gonzague, nous avons du gruyère...

— Allez à la villa, Alice, et revenez vite!... d'Antrague va vous accompagner.

Alice s'adressa à l'homme:

— Dites donc, monsieur, vous n'avez pas de complice qui rôde dans le bois, au moins?

— Aucun, madame, soyez tranquille...

— Votre parole d'honneur?

— Ma parole...

Un quart d'heure après, la table était dressée et le souper servi. Une lampe et quatre bougies supplémentaires éclairaient la pièce. On commença, malgré un froncement de sourcils de d'Antrague, par envoyer au bandit un morceau de pain, un verre de vin et du fromage. Puis, ces quatre

jeunes gens, à peu près du même âge, que le hasard rassemblait dans une circonstance pittoresque, en pleine nuit, et ces trois jeunes femmes qui n'avaient visiblement aucune vertu familiale, se regardèrent préparé cette fête. Ils se donnèrent d'abord les uns sur les autres de plus amples renseignements.

Aux premiers mots échangés, Gonzague avait avec plaisir, comme s'ils avaient depuis longtemps compris que ses trois convives étaient des garcons de son rang et qui parlaient son langage. D'où venaient-ils? Quelle était leur profession? Une franchise juvénile et gaie fixa bientôt Gonzague sur ces différents points.

— Je ne vous cache pas, cher monsieur, dit Sigismond, que Barjol est le seul de nous trois qui ait une profession, si ça peut s'appeler une profession: il est journaliste...

— N'en croyez rien, répondit Barjol, en haussant les épaules... C'est-à-dire que j'avais envoyé, il y a six mois, à un journal une espèce de conte qu'on a inséré l'autre jour par le plus grand des hasards... On m'a remis vingt-cinq francs en échange, et on ne m'en a pas demandé d'autre. Je sens donc vaguement que je n'ai pas encore une grande situation dans la presse, ce qui n'est pas étonnant d'ailleurs pour un élève de l'Ecole Centrale.

— Tu en as toujours une plus grande, répliqua Sigismond, que moi dans la politique, où ma carrière se borne jusqu'ici à avoir fait la connaissance, au café, d'un secrétaire de Gambetta... Non, mon-

sieur, ajouta-t-il en répondant à une question de Gonzague, je ne suis pas avocat... J'avais commencé mes études de droit, je me suis arrêté en chemin...

— Ma foi, c'est comme moi, en médecine, fit Gonzague.

D'Antrague, lui, parlait peu et se laissait embrasser par sa bonne amie, qui en avait demandé la permission. C'était « le gentilhomme », ainsi que le dénommait ses amis. Il appartenait à une vieille famille de l'Est et s'était destiné d'abord à la carrière militaire. Une première aventure de femme l'en ayant détourné, il vivait dans une oisiveté complète, en attendant son patrimoine, que des usuriers lui dévoraient d'avance par bribes. Il s'était lié avec Barjol et Sigismond dans les brasseries du quartier latin au cours des voyages sans nombre qu'il faisait à Paris pour des emprunts, et une amitié très vive les unissait. Le tempérament insouciant de d'Antrague, sa cordialité et un ensemble de manières raffinées joints à une ignorance extraordinaire plaisaient au dilettantisme de ces deux bourgeois. Ils admiraient aussi sa force physique et la beauté claire de son visage, qui lui valaient des succès dont ils n'étaient point jaloux, dont ils se montraient presque fiers.

— En somme, résuma Barjol au dessert, nous n'avons de position sociale ni les uns ni les autres, et nous sommes tous venus passer, comme dans *Candide*, le carnaval à Venise, je veux dire l'été dans une île de la Marne.

La conversation durait depuis deux heures, elle avait été d'un enjoûment constant. Gonzague voyait les caractères s'y dessiner déjà, et qui tous par quelque côté lui étaient sympathiques. Il sentait se réveiller en lui l'instinct de sociabilité, engourdi par la solitude. Au récit d'une anecdote racontée par Barjol, il se surprit à rire aux éclats, ce qui était si imprévu chez lui que sa maîtresse lui découvrit une physionomie nouvelle et en fut émue. Les deux autres femmes, — une petite actrice qui adorait d'Antrague et le suivait partout, et une modiste du boulevard Saint-Michel qui consacrait ses dimanches à Sigismond, s'amusaient naïvement comme à un déjeuner sur l'herbe. Le bandit avait fini par s'endormir, et il ronflait. Les bougies se consumaient. Le jour naissant éloigna la masse noire des arbres, et un rayon de soleil glissa sur la table.

— Allons fumer une cigarette dehors, dit d'Antrague.

Comme ils sortaient, ils aperçurent deux gendarmes dont le premier demanda :

— Est-ce que vous n'auriez pas vu cette nuit un nommé Boulard, soupçonné de crime, qu'on nous a signalé dans l'île ?

— Il est à la cuisine, répondit d'Antrague, nous vous conduisons...

Les gendarmes l'emmenèrent, en remerciant les jeunes gens du concours qu'ils avaient apporté à la justice. Gonzague et Andrée tinrent à reconduire

leurs hôtes jusqu'à la villa. On y prit rendez-vous le soir même pour dîner.

Ces réunions devinrent promptement quotidiennes, et une familiarité s'établit qui, par ses précautions et sa délicatesse, ne gênait personne. Dans des confidences, les traits saillants de chacune de ces physionomies s'accusaient. Andrée, qui dans la semaine restait seule, les deux femmes ayant des occupations à Paris, révélait sa charmante expérience. Elle disait à Gonzague:

— Mon chéri, voilà les relations qu'il te faut... Veux-tu mon avis? C'est Barjol qui est le plus intelligent de tous. Il est dans ton genre, il a réfléchi... Vous serez bons amis un jour, tu verras si je me trompe... Mais les autres sont gentils aussi... bien sûr...

Ils les trouvèrent plus gentils encore et furent tout à fait à leur aise, lorsqu'un matin Sigismond, ouvrant la barrière qui clôturait le jardin, cria:

— Un mot, mes enfants...

— Quoi?

— Il ne vous resterait pas par hasard une quinzaine de francs, parce que l'épicier apporte sa note et ne veut rien savoir...

Gonzague se précipita vers un tiroir et tendit en riant la somme à Sigismond.

— Sans le sou jusqu'à l'arrivée de d'Antrague, demain ou après-demain... Merci, je me dépêche...

Et il disparut en courant.

Des épisodes de ce genre, des échanges de services contribuaient à transformer en amitié cette

intimité passagère. L'analogie des situations frappaient ces jeunes esprits. Ils étaient tous les quatre devant un danger commun : le manque d'argent et le piège journalier de l'existence. Ici, il est bon de mettre en lumière un des aspects de la génération dont ils faisaient partie ou plutôt d'un groupe de cette génération. La fin de l'Empire vit s'éteindre en province beaucoup de petites fortunes bourgeoises qui avaient suffi jusqu'alors à la moyenne de la vie, à l'éducation et à l'établissement des enfants. On trouvera l'explication de ces phénomènes dans les remous économiques et financiers de cette époque, qui s'étendirent plus loin et couvrirent de plus larges espaces que dans la période précédente. Ce fut une des premières crises du revenu qui devint, par le renchérissement des objets, inégal à la dépense de la famille. Il fallut vendre les propriétés, la terre, des valeurs soigneusement conservées. La gêne remplaça l'aisance. Des bourgeois qui, par une longue sécurité, n'étaient point préparés à cette lutte, la soutinrent mal. Souvent, les fils eurent leur carrière interrompue, parce qu'elle exigeait trop de sacrifices pour des résultats lointains. L'exodé vers Paris se précipita. On entra dans une phase plus âpre de la dictature de l'argent. C'est elle que subirent à leurs débuts quelques représentants de la jeunesse française, sous la Troisième République. Leur pensée reçut l'empreinte de cette oppression, leurs actes en gardèrent de l'hésitation et une inquiétude. Parfois l'audace de leur esprit

en fut arrêtée. Barjol dit un soir à ses camarades, en constatant le dédain qu'ils avaient tous des hommes au pouvoir et des événements politiques :

— Pour être anarchistes, il ne nous a manqué que de l'argent.

Il leur en manqua aussi pour subvenir à leurs besoins durant le reste de l'été. Des allées et venues à Paris, une visite de d'Antrague à sa famille y pourvurent deux ou trois semaines. La sœur de Gonzague envoya une lettre chargée. On gagna péniblement le mois de septembre. Sigismond déclara :

— Il n'y a plus qu'à rentrer à Paris et à se débrouiller.

Gonzague fit observer :

— Vous avez tous quelque chose à y faire, mais moi !...

— Vous nous accompagnerez, dit Barjol... Vous n'avez pas l'intention, je suppose, de passer l'hiver dans une île déserte... Nous vous dénicherons bien une place quelque part, à nous trois... Je sais que le journalisme ne vous tente guère. Pourquoi n'essayeriez-vous pas d'entrer à la Bourse ? En ce moment, à Paris, il y a une spéculation effrénée... Je connais des remisiers... je vous présenterai...

— Je n'ai pas la moindre idée de ce travail-là !... Il est à l'envers de toutes mes études...

— Evidemment, reprit Barjol en souriant. Mais

vous avez, sous votre aspect un peu nuageux et rêveur, un esprit très précis et pas du tout chimérique... Je suis légèrement plus âgé que vous et j'ai déjà pas mal roulé... Je vous conseille cette voie-là... C'est la seule d'ailleurs où, par mes petites relations de presse, je puisse vous servir à quelque chose...

Andrée approuva et pressa vivement Gonzague d'y consentir. Elle était, à l'approche de l'hiver, plus préoccupée qu'elle ne voulait paraître. Les ressources s'épuisaient. Elle voyait Gonzague s'assombrir de nouveau, après cet été de vagabondage joyeux et de détente. Heureuse qu'il eût trouvé des camarades, elle sentait cependant la fragilité de cet appui. Comment allait-elle s'arranger elle-même pour ne pas lui être à charge, pour l'empêcher de porter à lui seul le poids trop lourd de leur liaison? Elle ne se demandait pas si Gonzague l'aimait. Il avait pris, certes, l'habitude de sa tendresse et de son dévoûment, mais, chez lui, l'amour ne dépassait pas la caresse. Aucune de ces nuances n'était perdue pour Andrée. Elle fut, à une heure donnée, convaincue que leur liaison ne durerait pas, malgré les frissons de plaisir qu'elle savait provoquer et dont une femme, moins fine qu'elle, aurait cru que son amant ne pourrait plus se passer.

Vers la fin de septembre, elle reçut une lettre d'Alençon, son pays natal, où on lui annonçait que sa mère était très malade et désirait la revoir. On emprunta cent francs à d'Antrague pour le voyage.

— Reste avec Barjol, en m'attendant. Je tâcherai de revenir vers la fin de la semaine.

Le surlendemain un télégramme d'Andrée apprenait la mort de sa mère. Quelques jours après, Gonzague attendait son amie à la gare de Nogent. La jeune femme était en deuil. Elle embrassa Gonzague en pleurant, puis désignant sa robe:

— Je l'ai achetée toute faite à Alençon.

Le canot les conduisit dans l'île. La nuit tombait et le vent d'automne jetait à la figure une pluie cinglante. Ils dînèrent vite et se mirent au lit. Elle était serrée contre lui quand elle lui dit:

— Tu ne sais pas ce que mon frère voulait?... Oui, j'ai un frère, je n'ai pas eu l'occasion de t'en parler... Il voulait absolument me faire épouser un de mes cousins, sous prétexte que ça faciliterait des affaires de famille... Et ce qu'il y a de plus fort, le cousin ne demandait pas mieux!

Elle continua, après une pause où ses lèvres se rapprochèrent de son amant:

— Je n'ai pas osé lui confier que ce ne serait pas un cadeau à faire à ce garçon...

Ils s'endormirent. Le lendemain à déjeuner:

— Au fait, fit Andrée, il faut rendre ses cent francs à d'Antrague...

— Diable! c'est que je ne les ai pas.

— Mais moi, je les ai, reprit-elle avec un sourire... et comme c'est moi qui les lui dois...

Et elle étala tout à coup sur la table un billet de mille francs et cinq ou six billets de cent francs.

— C'est tout mon héritage. Mais, avec ça, on peut aller s'installer à Paris.

Gonzague haussa les épaules. Ils touchaient à ce point fatal qu'on pourrait appeler le tournant des scrupules et où se brisent ces liaisons hasardeuses quand elles ne s'y avilissent point.

— Ma pauvre petite, tu t'imagines que je vais accepter des combinaisons pareilles!...

— Tu as assez fait pour moi, cet hiver... je peux bien, à mon tour...

Il affirma:

— Ça n'a pas de rapport.

— Oui, c'est vrai, dit-elle tristement.

Cet incident avait soudain révélé à Gonzague tout le péril des jours prochains. Il attira Andrée sur ses genoux et d'une voix très douce, mais qui n'hésitait pas :

— Andrée, ma chérie, n'ayons plus d'illusions... Nous allons être obligés de nous séparer... Tu dois rentrer dans ta famille et suivre le conseil de ton frère... Ton avenir est là...

Elle sanglotait:

— Et toi? Et toi? que vas-tu devenir?

— Ce ne sera pas plus dur que l'hiver dernier, et au moins je n'aurai pas le remords de te voir privée de tout... par ma faute ou plutôt par mon impuissance.

Il était tellement dans la vérité de leur situation et s'exprimait avec une résolution si tranquille qu'Andrée ne songeait pas à se débattre et se contentait de sa douleur.

— Je comprends, mon chéri, et je t'obéirai, mais à une condition... C'est que, quoi qu'il arrive et même si je me marie, tu me permettras de revenir, de te revoir, de m'intéresser à ta vie... Comment je m'arrangerai? C'est mon affaire, mais rien ne m'en empêchera, si tu veux...

Cette convention établie, ils décidèrent de se quitter bientôt. Sûre de ses sentiments, sans douter un instant qu'elle pût continuer d'être sa maîtresse, elle se résigna. Barjol avait trouvé, près des boulevards, une pension où Gonzague serait logé et nourri pour cent vingt francs par mois. Andrée l'y accompagna, vécut deux jours avec lui, puis télégraphia à son frère qu'elle partait pour Alençon.

II

SOUS LE SIGNE DE L'ARGENT

Des quatre jeunes gens, Barjol, le premier trouva une espèce de situation. Il annonça à ses amis qu'à la suite de démarches réitérées, il entrait au *Lansquenet* pour y rédiger des informations parisiennes et des faits divers.

— Sacrebleu! s'écria Sigismond, voilà qui est heureux! Comment y es-tu arrivé? Oh! je savais que le *Lansquenet* allait devenir quotidien pour faire de l'opposition à la République... Je l'avais appris dans des milieux politiques. Mais je ne croyais pas que ce fût si proche...

Ce que Sigismond entendait par milieux politiques était une brasserie du Quartier Latin où le secrétaire de Gambetta l'avait invité à prendre un bock, ce fameux secrétaire de Gambetta dont il parlait souvent avec des airs importants et mystérieux. Barjol raconta l'histoire. Sa première nouvelle ayant paru au *Lansquenet*, il se hasarda à en porter une deuxième au directeur en personne, qui lui fixa une audience pour l'un des jours suivants, ne le reçut pas ce jour-là, le ren-

voya à l'autre semaine et finit par lui accorder cinq minutes d'entretien après l'avoir fait attendre deux heures dans le coin d'une antichambre. C'était un gros garçon souriant, nommé Ristouret, qui sortait du monde des affaires et avait acheté le *Lansquenet* sur le conseil d'une chanteuse d'opérette, sa bonne amie. Il y engagea quelques journalistes spirituels, et, comme il suffisait alors, pour attirer l'attention sur un journal, de deux ou trois duels et de quelques allusions à des scandales mondains, le *Lansquenet*, hebdomadaire, ne tarda pas à conquérir une petite clientèle. Les cercles s'y abonnèrent, on le trouva dans les cafés, et l'ambition s'empara de son directeur. Ristouret ne songea plus qu'à en faire un grand organe politique, d'un ton élégant et parisien, ce qui, pensait-il, le conduisait fatalement à devenir réactionnaire. Mais, ne voulant se créer d'ennemis dans aucun parti, à cause de la fragilité de sa situation personnelle, il imagina de flatter la vanité des gens dont il combattrait les convictions. Ce devait être l'idée maîtresse du *Lansquenet* quotidien. Ristouret supposait avec raison qu'ainsi il n'aurait pas d'adversaire sérieux, quelle que fût la forme du gouvernement. En attendant, il jouissait de son influence, groupait des commanditaires, signait des traités avec des romanciers en vogue.

— Jeune homme, dit-il familièrement à Barjol, je n'ai qu'une minute à vous donner. Voici: votre conte n'est pas mal, mais il ne présente aucun

intérêt pour un journal politique. Néanmoins, il indique de la plume chez son auteur. Voulez-vous collaborer aux faits divers et aux informations parisiennes? Je recrute une rédaction, profitez-en...

Et, en congédiant Barjol qui se confondait en remerciements, il ajouta :

— Pas d'appointements fixes, n'est-ce pas? Deux ou trois sous la ligne pour commencer, on verra plus tard... J'ai horreur d'offrir du fixe à des gens de lettres, ils ne travaillent plus. Passez tous les jours au journal prendre l'air de la maison.

Gonzague approuva une résolution qui ouvrait à son ami une carrière, pleine de risques évidemment, mais où l'intelligence et l'instruction pouvaient s'employer. Le côté aventureux et combatif de la profession séduisait d'Antrague, qui se voyait déjà le témoin des duels de Barjol. Seul, Sigismond éleva quelques objections sur le caractère réactionnaire du journal.

— Les dernières élections viennent de donner une grosse majorité au parti républicain... C'est de ce côté qu'il faut regarder, ajouta-t-il avec une gravité qui amena un sourire sur les lèvres de Barjol.

— Tu as donc des opinions depuis cet été?

— Non, mon vieux... n'exagérons rien... Mais j'avoue que je ne partage pas votre indifférence à tous en cette matière. Nous sommes destinés à rencontrer un jour la politique sur notre chemin

et à nous décider dans tel ou tel sens... Oui, nous entrons dans une période politique, voilà mon impression... Toi, Barjol, en particulier, tu aurais tort de t'en désintéresser...

— Mon cher, reprit celui-ci, pour les gens qui travaillent et qui ont leur vie à gagner, une opinion politique est un luxe que je me payerai peut-être plus tard, mais que mes moyens ne me permettent pas de m'offrir pour le moment... J'ai été élevé parmi des discussions de ce genre, et je n'en ai pas gardé la manie... Mon père était républicain, ma mère légitimiste; ils se disputaient constamment et ne s'accordaient que sur la haine de l'Empire... Dans ma cervelle d'enfant, ils me paraissaient avoir tort ou raison alternativement suivant le ton qu'ils prenaient, et je maudissais l'Empire à cause de l'unanimité de ma famille contre lui... Je suis resté dans cet état-là...

La famille de Barjol ne se composait plus maintenant que de M. Barjol père et d'une vieille tante qui avaient réuni le restant de leurs ressources et habitaient ensemble, par économie, un petit appartement de la rive gauche. Lorsque le jeune homme leur fit part de sa résolution et se félicita de n'être plus à leur charge, son père répondit simplement :

— Tu aurais pu choisir une occupation plus en rapport avec tes études.

Quant à la tante, elle se désola de ce qu'elle considérait comme une déchéance. Son mari avait été notaire en province; son frère et tous ses pa-

rents exerçaient des professions libérales, ou bien vivaient en rentiers : son neveu seul allait être un déclassé, quand il n'eût tenu qu'à lui de devenir ingénieur, avec un peu plus de patience et d'effort.

— Et d'argent, ajoutait Barjol. Je ne veux pas vous imposer de nouveaux sacrifices... Il vous reste, je le sais, à mon père et à vous, à peine de quoi vivre et, comme ingénieur, je n'aurais peut-être pas gagné grand'chose avant quatre ou cinq ans.

— C'est-à-dire, s'écriait la vieille dame, que tu préfères mener la vie de bohème, c'est épouvantable! Heureusement que tu auras toujours de quoi dîner ici, tant bien que mal...

Ce n'était pas précisément à la vie de bohème, telle que l'avaient comprise les générations précédentes, que se destinaient les jeunes gens dont nous racontons l'histoire. Il serait plus juste de l'appeler la vie difficile. La vie de bohème comporte des illusions et une naïveté qu'ils n'avaient point, ayant été mis trop brusquement et trop tôt en présence des drames de l'argent; et comme ils étaient trop jeunes pour en comprendre les profondeurs, il leur en restait moins d'expérience que d'effarement. Cela avait supprimé de leur vie les charmantes transitions qui conduisent de l'enfance à la jeunesse, et sans étouffer en eux la gaîté qui est un phénomène physique, l'alourdissait cependant d'un excès de réflexions. Chez Gonzague ou Barjol, le goût de la science et de la littérature, le sérieux de l'instruction s'opposaient encore à l'épanouissement. Ils avaient été attirés tout de

suite l'un vers l'autre, se sentant de même race, au même niveau social. Quand ils causaient ensemble et se regardaient en souriant, on pouvait les prendre pour deux frères, à cause de l'égale finesse des traits, de la couleur brune des cheveux, de la distinction de la voix. Mais ils remarquaient que chez eux l'intelligence se ressemblait plus que le tempérament. Barjol avait une ironie naturelle qui le protégeait contre les déceptions inévitables des débuts. Il se tenait au-dessus des humiliations qu'il était obligé de subir, tandis que Gonzague, en les acceptant, accumulait des observations qui devaient lui servir plus tard à une revanche. Ils trouvaient ainsi un plaisir délicat à se connaître chaque jour davantage. Les circonstances où ils s'étaient rencontrés établissaient entre eux une exquise franchise sur les questions d'argent. C'est Barjol qui réglait l'addition lorsqu'ils dînaient ensemble, malgré les protestations de Gonzague, lequel, d'ailleurs, en eût été fort embarrassé, car sa sœur ne lui envoyait plus un sou.

— Ce sera votre tour bientôt, disait Barjol.

Le *Lansquenet* quotidien venait de paraître. Il justifiait sa double prétention d'être un journal politique et un journal boulevardier, traçant d'une façon satirique mais légère, suivant la formule de Ristouret, les portraits des hommes politiques en vue. C'est le *Lansquenet* qui lança les premières plaisanteries sur Antonin Proust, ministre des Beaux-Arts, et sur les relations de ce dépar-

tement ministériel avec les actrices des théâtres subventionnés. On y trouvait l'esprit de ce temps-là, qui manquait un peu d'amertume et de fond, mais qui avait de la grâce, du comique, qui mettait le mot en valeur plus que la pensée. Les premiers numéros du journal s'arrachèrent. Le public fut frappé de ce qu'il y avait de neuf dans cette manière artificielle et brillante qui traitait avec bonne humeur et une raillerie aisée la politique, la finance, les salons. Ristouret eut bientôt une réputation de semeur d'idées. Il regretta de ne pas savoir écrire. Autour de lui, dans son bureau, se réunissaient le soir des gens de cercle et de Bourse qui venaient aux nouvelles. Ils accompagnaient des femmes de théâtre ou des demi-mondaines, puis on allait souper. Une des créatures les plus charmantes de l'époque était Anna Frédal, qui avait montré deux ou trois fois assez de talent au théâtre pour entrer dans la galanterie avec une espèce d'auréole. Elle y tenait, dans la catégorie supérieure et raffinée, une place à part. Elle avait, en province, un ami riche et prodigue, qui chaque mois passait quelques jours avec elle dans un hôtel aménagé comme pour un couple légitime. Elle épargnait le ridicule à l'homme qui lui faisait cette existence opulente et libre et se réservait simplement le droit à un caprice de temps en temps, qu'elle s'arrangeait pour ne laisser connaître qu'à quelques amis discrets. Il se donnait peu de fêtes où elle ne fût invitée; elle recevait chez elle des hommes élé-

gants et des femmes dont le luxe n'était pas suspect, ce qui signifiait, dans sa pensée, qu'il n'était point alimenté par plusieurs sources à la fois.

Elle arrivait au *Lansquenet* à la sortie de quelque première, serrait familièrement la main du courriériste des théâtres, du chef des échos et du secrétaire de la rédaction, puis pénétrait dans le cabinet de Ristouret, où trônait la maîtresse du directeur. On l'invitait à souper, en camarade, et il était convenu qu'on ne lui faisait pas la cour tant qu'elle avait un amant.

— Quelle fille délicieuse! murmura Barjol, penché sur son papier à copie...

D'habitude il osait à peine lever les yeux quand elle traversait le couloir et que les rédacteurs du journal la saluaient. « Quel âge peut-elle avoir? » se demanda-t-il ce soir-là. Question naïve mais naturelle chez un jeune homme de vingt-quatre ans! Il supposa qu'elle devait approcher de la trentaine. Il se remit à écrire, acheva le récit d'un accident de voitures, puis corrigea les fautes de français d'un écho boulevardier de dernière heure rédigé de la propre main de Ristouret, et où se trouvait précisément le nom d'Anna Frédal, dont la toilette était qualifiée de divine.

— Cet écho est idiot, se dit-il en haussant les épaules.

La porte du cabinet directorial s'entr'ouvrit, et il entendit la voix de Ristouret :

— Où sont les épreuves de mon écho?

— Une seconde, dit Barjol au garçon de bureau.

— Ah! c'est Barjol qui les corrige... Apportez-les-moi, vous-même, dès que vous aurez fini, voulez-vous?

— Voici...

Ristouret le présenta à Anna Frédal et à sa maîtresse, Mlle Odile. Le jeune homme s'inclina avec des « Madame... Mademoiselle... », car il n'avait aucune éducation galante et ne voulait pas s'exposer à dire des sottises. C'était la première fois qu'il voyait Anna Frédal de près, et il en éprouva une émotion et une gêne de la trouver plus séduisante encore dans le cadre somptueux de sa toilette dominée par des cheveux blonds.

— Lisez mon écho, Barjol, dit Ristouret.

Le jeune rédacteur du *Lansquenet* était presque honteux de paraître responsable de cette élucubration fâcheuse. Heureusement, son directeur le tira d'embarras, en ajoutant :

— J'ai griffonné ça moi-même, mais c'est à remettre au point.

Dès que Barjol eut achevé la lecture de ces quelques lignes, d'une voix blanche et sans intonation destinée à les faire valoir, la déception d'Anna Frédal sur le passage qui la concernait fut visible.

— Dites donc, Ristouret, fit-elle avec une petite moue... est-ce que vous trouvez ça de très bon goût?

Ristouret, péremptoirement, déclara :

— Ça n'y est pas du tout... c'est à refaire...

— Oui, n'est-ce pas? Merci, cher ami...

Le directeur regarda sa montre :

— Nous avons le temps... Ecrivez donc, Barjol... Je vais tâcher de vous dicter ça...

Barjol s'assit à un des bouts de la table directoriale, tandis que les deux femmes, dans l'attitude de la plus vive curiosité, guettaient les paroles qui allaient sortir de la bouche de Ristouret. Celui-ci se promena d'abord de long en large, les mains derrière le dos, mâchonnant des mots qu'on entendait à peine. Il se pencha ensuite sur Barjol, qui attendait patiemment l'inspiration de son chef. La scène menaçait d'être pénible si Barjol n'eût pas dit, tout à coup, à voix basse, en traçant quelques lignes :

— On pourrait peut-être mettre ça?

— Oui... oui... s'écria Ristouret rayonnant... Cette fois-ci, ça y est... parfaitement...

Il feignit de faire une rature, se retourna vers Anna Frédal, lut l'écho :

— Eh bien?

— Oui... oui... Oh! charmant! dit Anna qui avait souri de ce manège.

Elle tendit la main à Barjol :

— Merci, monsieur... Tout à fait joli!...

Ristouret, très grand seigneur, ne chercha pas à détourner ce compliment à son profit et même l'appuya en abusant d'une de ses expressions favorites :

— C'est un jeune homme qui a de la plume

Puis il le congédia en lui tapant amicalement sur l'épaule. Barjol s'éloigna, ayant à peine osé saluer les deux femmes. Sa besogne terminée, il se dirigea vers une brasserie voisine où il avait rendez-vous avec Gonzague. Il lui fit le récit de l'incident, dont ils s'amusèrent tous deux; mais la cinq ou sixième fois que Barjol eut cité le nom d'Anna Frédal, vanté un trait de son visage ou un détail de sa toilette, son ami le regarda d'une façon qui arrêta net le jeune journaliste. Il se mit à rire :

— Je devine... vous me croyez déjà amoureux... Non, par exemple! Tenez, savez-vous à quoi je songeais en quittant le journal? Eh bien! c'est justement à la situation d'un garçon comme vous et moi, sans le sou, n'ayant pas la plupart du temps de quoi prendre une voiture, et qui s'éprendrait d'une créature comme Anna Frédal... Vous voyez que je suis franc avec vous et que je ne vous cache pas le désir qui m'a effleuré... ce que vous avez deviné, je suppose, ajouta-t-il de sa voix ironique et frêle.

— Oui, dit Gonzague d'un accent plus sérieux... Le fait est que le jeune homme pauvre, amoureux d'une courtisane dans ce milieu, tel que je me le figure, ce serait tout simplement infernal.

— Je pense comme vous, reprit gaîment Barjol, et en ce qui me concerne vous pouvez vous rassurer... Vous n'imaginez pas, mon cher, l'existence d'une Anna Frédal. Le luxe qui entoure ces femmes a l'air de leur être si indispensable et

naturel qu'on éprouve la sensation d'approcher des êtres d'une autre race... vivant à une autre température que nous. Ne fût-ce que pour cela, on serait tenté de les manier.

Malgré ce ton dégagé, il était trop lucide et trop fier pour tricher vis-à-vis de lui-même. Ses liaisons précédentes, d'ailleurs peu nombreuses et passagères, ne lui offraient dans le souvenir rien de comparable à l'obsession de ce visage de femme que sa volonté maintenant évoquait sans cesse et qui lui disputait la solitude et le temps. Il en fit la confidence à Gonzague, ce qui est, en amitié, une sorte de déclaration, et Gonzague dès lors suivit toutes les phases de l'aventure avec la plus inquiète tendresse. Il n'en apercevait pas de dénoûment possible, et aucun de ceux qu'il concevait ne lui paraissait heureux pour son ami. Pendant quinze jours, Barjol ne rencontra plus Anna Frédal et se demandait ce qu'il éprouverait s'il la revoyait tout à coup. Mais Anna ne se manifesta à lui que sous la forme d'une invitation banale à une soirée. Le jeune homme n'y vit que l'intention de le remercier de sa collaboration à l'article du *Lansquenet* et décida de ne point se montrer dans cette cohue. D'ailleurs, il n'avait pas d'habit, et il lui aurait fallu en louer un sous lequel il risquait d'être ridicule ou mal à l'aise. Il refusa donc en prétextant un devoir professionnel, mais l'écart des situations lui fut, pour la première fois, douloureux. « Alors, lui écrivit-elle le surlendemain, venez donc déjeuner avec quelques

amis dans l'intimité. » Barjol avoua qu'il n'avait jamais ressenti une commotion pareille.

— Je suis pris, dit-il à Gonzague.

A ce déjeuner, parmi des fleurs et dans un décor que Barjol n'était pas encore assez homme de lettres pour admirer, il y avait l'ami de province d'Anna Frédal, puis un remisier nommé Gresteau en train de faire une fortune à la Bourse et qui conseillait des placements à la maîtresse de maison, une dame assez âgée et distinguée qui surveillait le service, et le neveu d'Anna, un garçon de quatorze ans, avec une tunique de collégien.

Ce fut un jeu pour Anna de découvrir, au bout d'une heure de conversation, à travers les timidités et les balbutiements de Barjol, que le jeune homme était épris d'elle. Il s'était efforcé, au contraire, de ne pas le laisser voir, pour ne pas se mettre dans une posture jugée par lui humiliante, en cas de refus, ce qui était la solution probable. Il croyait, en sortant, y avoir parfaitement réussi et se félicitait de sa dissimulation. De son côté, Anna Frédal, dès qu'il fut parti, s'amusa à la pensée de tenir en réserve, pour une occasion qui à la rigueur pourrait un jour se présenter, un jeune amoureux aimable, fin, instruit et pas compromettant du tout. A cette portée, Barjol ne lui déplaisait pas. Elle résolut, en manière de distraction, d'entretenir un sentiment qu'elle se savait maîtresse de guider à sa fantaisie. Pour le moment, elle n'était pas complètement libre, mais

sentait s'approcher la dernière phase d'une liaison qui durait depuis un an, avec un homme d'une élégance renommée, très riche, et qui circulait dans la galanterie : « Quand ce sera fini avec lui, songea-t-elle, je ferai peut-être signe à ce petit. » Dans sa tête, Barjol devint bientôt « le petit ». Elle se le désignait à elle-même sous ce nom. Quand elle allait au journal, maintenant, ils échangeaient quelques mots; elle ne disparaissait pas sans lui dire bonsoir et lui serrer la main. Le jeune homme n'avait plus d'illusions sur son cas et se préparait à souffrir, car il n'envisageait pas qu'il pût avoir l'audace d'avouer son amour. « Avec ces femmes-là, se disait-il, il faut être cynique ou romanesque, les prendre d'assaut ou se jeter à leurs pieds. Or, c'est précisément ce dont je suis incapable. » Anna Frédal suivait les progrès de cette passion, et, quand elle comprit qu'il n'oserait jamais, elle fut tentée par la surprise à lui faire. Un soir, comme elle lui tendait la main, leurs doigts se trouvèrent enlacés; elle avait déganté les siens et souriait. Il était si tremblant que, de peur de lui paraître une méchante créature, elle l'emmena chez elle immédiatement.

Le lendemain il fit tout ce qui était humainement possible pour cacher son bonheur à Gonzague et n'y parvint point.

— Mais, ajouta-t-il, je vous jure que je ne l'ai dit et ne le dirai jamais qu'à vous...

— Je sens que vous êtes heureux, et, comme vous, je ne cherche pas plus loin.

Barjol reprit :

— A notre âge, mon cher, il n'y a rien de plus absurde que l'obsession de l'avenir... Je vous avoue que je ne l'ai à aucun degré. J'entre dans cette liaison sans me soucier de ses dangers et de ses conséquences... Je sais très bien qu'elle n'est, dans la vie d'Anna, qu'une parenthèse qu'elle fermera un de ces jours, pour passer à d'autres exercices. Mais, en attendant, je m'y jette tout entier pour avoir moins de regret le jour où, fatalement, elle se terminera... pour en garder un souvenir plus complet.

— Je ne sais, cher ami, fit observer Gonzague, si en amour on peut raisonner avec autant de logique que vous le faites. Il est visible que vous aimez pour la première fois.

— Je le confesse, dit Barjol, et je suis complètement étourdi... La vérité, c'est que j'ignore où je vais et que je me sens à la merci de cette femme.

C'est exactement ce que Gonzague devinait. Il avait tout de suite aperçu les périls de cette aventure et le retentissement qu'elle aurait sur la carrière de son ami. Les complications ne tardèrent pas à surgir. Si désintéressée que fût Anna Frédal, Barjol fut précipité du jour au lendemain dans une existence plus dispendieuse. Un seul dîner en cabinet particulier força le jeune homme à emprunter les économies de sa vieille tante, en inventant un tailleur qui venait lui faire des scènes au journal. Il fallut d'ailleurs renouveler

la garde-robe, commander un habit de soirée, subvenir à des tas de petits frais supplémentaires qu'Anna Frédal, malgré ses précautions et ses délicatesses envers un amant qu'elle savait pauvre, ne soupçonnait pas. Car la pauvreté, dans l'esprit d'Anna Frédal, représentait seulement un état où on ne donne pas d'argent aux femmes. Mais elle n'eût pas admis qu'un homme hésitât à lui offrir des fleurs. Les soucis matériels d'un garçon comme Barjol lui étaient totalement étrangers, d'autant plus qu'à cette époque l'intensité de la spéculation faisait tournoyer l'argent et le passait de mains en mains avec une rapidité d'escamotage. Anna ne pouvait croire à un certain degré de gêne, même chez un journaliste à ses débuts, tant l'atmosphère autour d'elle était saturée de richesse. Par la hausse de l'*Union Générale*, Paris, du moins le Paris du luxe et des affaires, avait l'air de se tordre dans les convulsions du jeu. Jamais peut-être il n'y a eu un pareil contraste entre la vie normale de la capitale réglée par le travail et la fièvre de ce groupe de Parisiens qui occupent les boulevards et le centre. Les conventions sociales et les lois ne semblaient plus les mêmes. Certaines journées où les valeurs avaient monté par bonds laissaient une impression de vertige; les gens n'osaient pas se coucher, terminaient la nuit dans les tripots et les restaurants qui ne fermaient pas, dormaient jusqu'à midi, se réveillaient haletants. Anna supposait que son amant aspirait à cette existence, s'il

ne la menait point déjà, et ne faisait pas de scrupules à le détourner de son travail, ni de l'entraîner dans des fêtes. Gonzague le constatait avec terreur. Ce qui l'inquiétait davantage encore, c'est que Barjol s'endettait gaîment. Il se plaisait à n'y pas attacher grande importance. D'esprit moins sombre que son ami, ayant moins pâti que lui, il ne se sentait pas isolé, avec sa famille à l'horizon. Le premier usurier auquel un camarade le présenta lui prêta mille francs payables de mois en mois au journal sur ses appointements, car il craignait de demander une avance tout de suite, pour ne pas compromettre sa situation. Cette histoire fit frémir Gonzague. La somme fondit vite entre les mains de Barjol, en cadeaux du jour de l'an. Personne, au *Lansquenet*, ne se doutait de la liaison. Anna, sûre de la discrétion du jeune homme, n'avait rien changé à ses habitudes et trouvait un charme, nouveau pour elle, à enseigner à ce garçon, qui lui était si supérieur par l'intelligence, des choses où elle était plus savante que lui. Barjol fut étonné, néanmoins, de constater un jour, en déjeunant chez Anna Frédal, que Gresteau semblait au courant de tout.

— C'est un vieux camarade, lui dit Anna, je ne lui cache rien.

Elle ajouta :

— Il vous sera très utile, quand vous aurez de l'argent à manier. Rapportez-vous-en à lui, c'est l'obligeance même...

Barjol sourit à la pensée de placer de l'argent,

mais songea aussitôt à Gonzague et demanda au boursier s'il n'aurait pas, par hasard, dans ses bureaux, une place quelconque pour un de ses amis.

— Mais oui, mais oui... Il y a toujours à faire à la Bourse. Amenez-moi ce garçon... Est-il instruit ?

— C'est un homme de premier ordre, dit Barjol, qui a été détourné de ses études par des malheurs de famille...

— Ah! je connais ça, fit Gresteau.

Il aimait à raconter que ses débuts n'avaient pas été brillants, sans entrer toutefois dans les détails, et il se donnait en exemple à la jeunesse.

— Hein! vous voyez, Barjol, que votre ami ne doit pas se décourager... Je l'attends demain, je lui apprendrai le métier, et, s'il a des dispositions, avec moi, il ira loin.

— Vous ne savez pas le plaisir que vous me faites, monsieur Gresteau, et vous n'aurez qu'à vous louer de Gonzague, je vous en réponds...

Il était temps pour celui-ci de recevoir ce secours. Il allait être chassé de sa pension et se disposait à rentrer en province, où son oncle lui offrait une place chez un pharmacien.

— C'est horrible, dit-il à Barjol; mais cela vaut mieux que de crever de faim à Paris, ou de vivre à vos dépens, comme je ne le fais que trop souvent, mon pauvre ami!...

Une visite imprévue d'Andrée avait retardé son départ. Après quatre mois de mariage, la

jeune femme s'était échappée d'Alençon et tenait sa promesse. Elle venait passer deux jours avec Gonzague, sous un prétexte qui avait suffi à son mari. « Mais, déclara-t-elle à Gonzague, il a confiance en moi. » Elle fut navrée de la détresse de son amant et le supplia de ne pas se désespérer.

— Non, non, je ne veux pas que tu quittes Paris, parce que, lorsque tu seras au fond de ta province, je ne te reverrai plus... Tu ne m'as peut-être pas prise au sérieux, quand je t'ai dit en partant que je continuerais de t'aimer... que jamais ta pensée ne me quitterait... que chaque fois que j'aurais une heure de liberté je viendrais te demander si tu veux de moi... C'est vrai, pourtant, mon chéri!... Tu ne peux pas savoir à quel moment de détresse morale je t'ai rencontré et de quoi tu m'as sauvée... sans t'en douter... Aujourd'hui, j'ai épousé un brave homme que je rends très heureux, mon existence est assurée, je ne crains plus de catastrophe, mais tu restes ma raison de vivre, mon rêve!... Je veux te voir arriver, grandir, et de songer que tu manques du nécessaire, que tu n'as pas toujours de quoi dîner, vois-tu, je quitterais tout!... Je lâcherais tout, pour venir partager ta misère!...

Pour un être dans la situation de Gonzague, cette passion ne pouvait être qu'un réconfort. Il ne s'arrêta point aux complications qu'elle présageait et accepta cette étrange forme de la fidélité. Il avait rendez-vous, le soir, au restaurant,

avec Barjol, qui apporta joyeusement la nouvelle d'une place probable chez Gresteau.

— Qui est Gresteau?

— Un boursier, un banquier, je ne sais pas... en tout cas, un monsieur qui gagne des centaines de mille francs à la Bourse et à qui vous êtes chaudement recommandé...

Il n'en fallut pas davantage pour donner au repas un air de fête et détendre un peu Gonzague.

— Quel bonheur, mon chéri! s'écria Andrée.

Elle crut même se rappeler qu'elle avait entendu parler de ce Gresteau à Alençon comme d'un homme épatant, et ne voulut pas, le lendemain, repartir avant de connaître le résultat de la présentation.

Gresteau accueillit le protégé de Barjol avec une gravité qui lui était habituelle et qui inspirait confiance à ses clients. Il en avait dans tous les mondes, sur le boulevard, au théâtre, dans la politique et dans les grands cercles. Ses relations allaient des coulisses des petits théâtres aux cabinets des ministres. Il faisait les affaires des petites figurantes de cafés-concerts, aussi bien que de courtisanes fameuses et de députés influents. Il recrutait des clients en province, à l'aide d'un journal de Bourse qu'il commanditait, car, au début de l'année 1882, la spéculation s'étendait comme une épidémie. A la fois remisier, intéressé dans une maison de coulisse, commanditaire d'une banque qui venait de se fonder, rédacteur d'une

correspondance financière, Gresteau, depuis un an, était sorti de la période hasardeuse du tripotage, et il passait pour avoir une fortune à l'abri désormais des coups de Bourse. Ses divers services, dans des bureaux situés aux alentours de la place de l'Opéra, comprenaient une vingtaine d'employés, et quand il déjeunait à la Maison d'Or ou chez Bignon, des grooms venaient à chaque instant lui porter des dépêches.

— Cher monsieur, dit-il à Gonzague, je veux vous rassurer tout de suite... Je vous prends avec moi, c'est entendu. Barjol m'en a prié, et une personne à qui je n'ai rien à refuser me l'a demandé instamment... Qu'est-ce que je vais vous faire faire? Par exemple je n'en sais rien encore... Ça dépendra de votre goût pour le métier... En attendant, je vous confierai de la correspondance, vous recevrez des clients, vous m'accompagnerez à la Bourse... Que je vous regarde mieux... Bien! Vous avez le type sérieux, ça ira...

Gonzague, dans une autre disposition d'esprit, n'eût pas manqué de remarquer le caractère un peu vague de ce programme. Mais il sortait de journées si mornes que le fait seul d'avoir enfin une occupation quelconque et de gagner deux ou trois cents francs par mois remplissait, pour le moment, toute son ambition. Gresteau lui fut tout de suite sympathique, par sa courtoisie, ses bonnes manières et son autorité dans sa profession. En quoi consistait cette profession? Gonzague essayait en vain de se la représenter. Il ignorait le

mécanisme des opérations de Bourse, même sous leur aspect le plus élémentaire. Mais il ne sentait pas, comme certains esprits, qu'il y resterait éternellement fermé. Au contraire, il avait vu de trop près le rôle de l'argent dans le cadre étroit de sa famille et en avait trop souffert déjà pour n'être pas tenté de l'étudier dans le vaste champ de la Bourse et des affaires. L'occasion s'offrait. Est-ce que sa destinée ne le poussait pas vers cette carrière, la seule d'ailleurs que les circonstances lui offrissent? Les abords n'en étaient pas désagréables, surtout après tant de privations. Gresteau l'invitait souvent à déjeuner et le traitait en secrétaire intime et en jeune homme d'avenir. Un jour même il lui dit :

— La Bourse a été bonne, voilà dix louis pour faire la fête.

De pareils traits eussent choqué Gonzague dans un autre milieu. Mais ici les rapports d'argent perdaient leur solennité. L'argent était âprement recherché, mais jeté aussitôt dans les affaires et dans le plaisir. On ne l'entourait pas de ce respect superstitieux qui avait tant frappé Gonzague autrefois, dans ses tractations de famille, et qui restait une de ses impressions d'enfance les plus fortes. Ce fut pour lui une sorte de délivrance, et comme s'il échappait à un sortilège.

Tous ces gens qui rôdaient autour de Gresteau et qui vivaient dans une corruption élégante et le sans-gêne des mœurs, il les avait méprisés tant qu'il ne faisait que se les figurer. En les appro-

chant, il ne put se défendre d'une certaine bienveillance à leur égard, tant ils le changeaient d'atmosphère. A la Bourse, en y accompagnant le patron, il suivait d'un œil amusé tel personnage criant et gesticulant, demandait son nom, s'initiait peu à peu au cérémonial et au vocabulaire de l'endroit. Le soir, dans sa chambre, il lisait des manuels et s'exerçait à des calculs. A plusieurs reprises, Gresteau le félicita de son zèle et le renseigna sur des points qui lui demeuraient obscurs. Vers la fin de janvier, Gonzague assista soudain à l'extraordinaire spectacle du krack. Depuis quelques jours, des bruits qui ne lui étaient pas perceptibles l'annonçaient, et il voyait Gresteau plus tendu qu'à l'ordinaire. Ce fut à l'heure du déjeuner que la nouvelle de l'effondrement des valeurs se répandit. Avant la grande explosion qui devait secouer Paris le lendemain, on devinait déjà dans les restaurants, les cafés, jusque sur les trottoirs du boulevard, les premiers éboulements. Gresteau se mettait à table quand un de ses grooms lui apporta une enveloppe qu'il décacheta vivement. Il sursauta, et son jeune secrétaire le vit avec stupeur sortir de sa réserve coutumière et prononcer des gros mots pour la première fois. Il murmura, tandis que ses dents claquaient: « Nom de...! Nom de...! pourvu qu'il ait eu le temps de vendre! » « Il », c'était l'associé. Une deuxième enveloppe transmise par un autre groom qui entra en courant le fit pâlir. Il l'ouvrit d'une main qui tremblait et souffla : « Ah! il a eu le

temps... » Se penchant vers Gonzague, il ajouta : « Cré nom! j'ai eu chaud!... Déjeunons... »

Quatre personnes, à la table voisine, venaient de se lever précipitamment. En cinq minutes, le restaurant fut déserté, puis envahi par d'autres gens qui arrivaient de la Bourse et racontaient des histoires fantastiques, citaient des chiffres fabuleux de pertes. Il y avait déjà deux suicides, d'après les bruits. Au dehors, des rassemblements se formaient. Il fallut attendre la clôture pour avoir la certitude absolue du désastre. Le soir, les bureaux du *Lansquenet* ne désemplirent pas. Barjol collaborait avec ses camarades à des physionomies de Paris, ce genre de petits tableaux étant un des succès du journal. Ristouret, qui ne jouait plus à la Bourse que modérément, déclara que le krack ne lui coûterait presque rien et nomma deux confrères qui allaient sauter infailliblement. Anna Frédal glissa à l'oreille de son amant : « Tu sais, mon petit, je l'ai échappé belle... Sans Gresteau, qui m'avait conseillé de vendre il y a huit jours, j'étais frite! » Elle voulut souper avec lui, et ils emmenèrent Gonzague.

Quelques jours après, plusieurs scandales, consécutifs au krack, éclatèrent. Il y eut des perquisitions retentissantes chez des personnalités appartenant à la Haute Banque et on annonça des arrestations. Une vague terreur planait sur le monde des affaires. On eût dit que la vie parisienne avait brusquement changé de ton et qu'un voile descendait sur elle. Impression un peu factice qui ne

dura pas, mais qui correspondait cependant à une réalité; car les ruines innombrables qui résultèrent du krack créèrent dans la bourgeoisie moyenne, éprouvée durement, une amertume et des méfiances qui ne devaient plus la quitter. Elle eut là les premiers frissons des orages lointains qui menaçaient sa fortune.

Gonzague, cependant, malgré le dénoûment favorable de la crise en ce qui concernait son patron, remarquait chez celui-ci des préoccupations et des démarches inusitées. Il le surprit brûlant des papiers; un client de province pénétra de force dans son bureau et lui fit une scène terrible, dont les éclats parvinrent jusque dans l'escalier. Deux ou trois semaines s'écoulèrent, sans trop d'incidents. Gresteau reprenait ses habitudes de travail et paraissait sorti d'une passe difficile et secrète. Il se remit à recevoir des amis, comme par le passé, dans son appartement de garçon, où s'étaient données des fêtes célèbres. Un matin, il traitait des convives d'un choix délicat : Salandar, un des plus illustres financiers de l'époque; Ribois, l'ancien ministre; un écrivain notoire : de Salcède qui venait de gagner dans les tripots un million au baccara et avait blessé en huit jours deux adversaires en duel, beau garçon à mine fatiguée qui affichait ses maîtresses. Du côté des dames, une danseuse de l'Opéra que protégeait Salandar, et Ursule Volland qui avait passé l'âge où on la considérait comme une cocotte du temps de l'Empire. Anna Frédal était invitée de droit

et entraîna Barjol. Gresteau fit à son jeune secrétaire l'honneur de le faire asseoir au bout de la table, à côté de son ami. On commençait à peine de déjeuner lorsqu'un valet présenta une carte au maître de la maison.

— Pour Monsieur.

— Qu'on ne me dérange pas, fit Gresteau.

Mais, regardant la carte, il fronça les sourcils.

— Une seconde, vous permettez, mesdames...? C'est urgent!... Servez, servez! dit-il au domestique, je reviens à l'instant...

Il se hâta vers l'antichambre. Le visiteur avait déjà gagné le salon et attendait, debout devant la cheminée.

— Cher monsieur, dit-il à Gresteau, je suis chargé d'une mission qui m'est aussi désagréable qu'à vous... Voici un mandat d'amener qui m'a été transmis par le procureur de la République à la suite de diverses plaintes déposées contre vous... C'est fréquent en ce moment-ci... Vous seriez très aimable de vouloir bien me suivre... L'important est de ne pas causer d'esclandre.

Gresteau écoutait ces paroles à travers des bourdonnements d'oreilles. Il était rouge. Le commissaire de police craignit une congestion, comme il en avait vu plusieurs fois dans des circonstances semblables. Mais le boursier s'était repris, obscurément préparé à tout par l'instinct du risque professionnel.

— Vous suivre?... Mais pas immédiatement, j'espère...

— Si, monsieur, c'est la loi...

— Monsieur le commissaire de police... je vous prie... j'ai dix personnes à déjeuner... J'ai Salandar et Ribois...

— J'ai l'honneur de les connaître, observa courtoisement le commissaire de police... et je leur enverrai demain un mot de regret... mais je ne puis différer...

L'horreur de sa situation apparut alors à Gresteau.

— Je me doute bien des misérables qui ont déposé ces plaintes... Mais comment le juge d'instruction ne m'a-t-il pas convoqué... pour m'entendre... pour me permettre de me disculper...? c'est inouï!...

Le commissaire de police eut un geste évasif.

— C'est une affaire d'espèce, répondit-il. Le juge d'instruction est souverain... Dans votre profession, on arrête plutôt les gens à leur domicile... lorsque les plaintes paraissent fondées.

— Je suis prêt à vous suivre, conclut Gresteau résigné... Mais ne me serait-il pas permis de prévenir mon secrétaire de l'incident... afin qu'il en informe mes convives, qui ne doivent plus savoir ce qui se passe?...

Sur un signe du commissaire de police, il agita une sonnette.

— Priez M. Gonzague de venir au salon...

— Mon cher, dit-il d'un air dégagé au jeune secrétaire, je suis obligé de m'absenter, excusez-moi auprès de ces messieurs et de ces dames...

Je suis à vos ordres, monsieur le commissaire, ajouta-t-il après avoir demandé son pardessus et son chapeau.

— Parfait... Dans l'après-midi, vous enverrez chercher des vêtements et des objets de toilette.

Il serra la main de Gonzague et quitta le salon, précédé du commissaire de police.

— Vous n'avez pas compris? dit le valet de chambre à Gonzague stupéfait. On arrête monsieur. Il faut aller prévenir les personnes qui déjeunent et qui commencent à la trouver mauvaise.

Gonzague, hochant la tête, presque humilié de la commission, rentra dans la salle à manger.

— Eh bien? que se passe-t-il? dit Anna Frédal.

Gonzague dit simplement :

— M. Gresteau vous présente toutes ses excuses... Par suite, certainement, d'une erreur, il vient d'être arrêté... et il est sorti avec le commissaire de police.

Les convives reculèrent leur chaise pour se lever... Anna leur fit signe de rester assis et allant à Gonzague :

— On ne peut pas le voir?

— Non, madame, il n'est plus à la maison.

Elle s'évanouit, on la porta dans la chambre à coucher de Gresteau. Barjol et Gonzague l'y suivirent. Les convives achevèrent le repas sans une précipitation de mauvais goût. Ils ne parti-

rent qu'après s'être informés de la santé d'Anna Frédal, dont le malaise se dissipait. En reprenant ses sens, elle aperçut à ses côtés Gonzague et Barjol.

— Mes pauvres enfants, c'est épouvantable... mon plus vieil ami!... Pourvu encore qu'il n'ait fait rien de grave! s'écria-t-elle en se rappelant qu'elle lui avait confié ses fonds...

Et, très émue à cette pensée, elle pria les deux jeunes gens de la reconduire chez elle. Ses appréhensions ne tardèrent pas à se justifier. L'instruction révéla que Gresteau agissait légèrement avec l'argent de ses clients. L'ami de province, qui en était un, perdait aussi une très grosse somme et s'éloigna du jour au lendemain, rompant avec Anna Frédal, dont la situation fut compromise.

Barjol sentit le contre-coup de cet événement par le changement d'humeur de sa maîtresse devant une existence bouleversée en pleine sécurité, en plein luxe. La pauvreté de son amant désormais la choqua. Le plaisir qu'elle trouvait auprès de lui ne lui semblait plus maintenant une compensation suffisante de son désintéressement. Rien n'était plus capable de faire souffrir le jeune homme que ce sentiment, qu'elle n'eut pas besoin d'exprimer, que ses réticences et ses allusions trahissaient. Barjol fit alors le calcul de ce qui pourrait lui revenir un jour de sa famille et emprunta dix mille francs à un taux insolemment usuraire en contractant une assurance sur la vie. Il les offrit à Anna, qui les accepta.

— Mon pauvre ami, où allez-vous? dit Gonzague à ce sujet. Je suis épouvanté!... Faites attention!

— Evidemment, ça va être dur de rattraper tout ça avec de la littérature et des articles de journaux... Mais j'ai l'illusion exquise d'avoir Anna, à moi tout seul, pour quelque temps... Ça ne m'étonnerait pas, continua-t-il en souriant, que mon bonheur durât encore une huitaine de jours...

Et après un silence :

— Eh bien? et vous, qu'allez-vous devenir dans cette bagarre?

— Moi? fit Gonzague, la générosité de Gresteau m'a laissé de quoi vivre six semaines... Ça ne m'était jamais arrivé...

— Ce qui me plaît, c'est que vous prenez admirablement une catastrophe qui vous coûte votre place... Vous vous êtes vraiment transformé depuis quelques mois... Jadis vous eussiez mal supporté cette déception... La solitude vous avait noué...

— Et puis, vous oubliez le principal, dit Gonzague la main tendue vers Barjol... J'ai un ami.

III

SIGISMOND ENTRE DANS LA POLITIQUE

On n'avait pas de nouvelles de Sigismond depuis deux ou trois mois. Il était retourné dans son pays, une petite ville de la vallée du Rhône, à la limite de la Provence. Son père venait d'y mourir subitement. Le jeune homme ne s'était jamais préoccupé des affaires de la famille. Il savait que sa fortune ne consistait plus qu'en une petite propriété péniblement conservée, fortement hypothéquée, et qui avait failli sombrer à diverses reprises dans une des spéculations où le père s'était lancé après avoir quitté le barreau. Sigismond ne comptait donc pas sur une somme très importante. Il supposait qu'il lui resterait de quoi vivre jusqu'à la prochaine période électorale, car il avait l'intention de se présenter dans son arrondissement contre le député actuel. Il aurait alors vingt-huit ans; ses relations politiques ne pouvaient manquer de s'étendre; sa facilité naturelle d'élocution aurait eu le temps de devenir de l'éloquence, et il se trouverait dans les meilleures conditions pour affronter le suffrage universel.

Dans la jeunesse de l'époque, Sigismond appartenait plutôt au type audacieux, caractérisé

par la prétention de « conquérir Paris », formule qui a de moins en moins de sens. Il se reliait ainsi, mieux que Barjol et Gonzague, à une tradition. Il n'avait pas les doutes et les nuances intellectuelles de l'un, ni la possession de soi, et la concentration de Gonzague, cette faculté qui permet de ne jamais se laisser saisir tout entier par les événements, de ne leur livrer que des portions de soi-même. Sigismond, au contraire, sentait en lui une puissance d'expansion qu'il eût été incapable de définir. Il ne s'y essayait même pas. Il allait naturellement là où il entendait de la discussion, du bruit, où il apercevait des gestes. Dès qu'il était seul, une pression intérieure avait l'air de le gêner, et il cherchait machinalement autour de lui une résistance, quelqu'un avec qui se mettre en contact. Son intelligence ne fonctionnait pleinement que devant témoins et dans l'improvisation. Méditer, pour lui, c'était s'enfermer dans un cachot sans air et sans lumière. Aussi, n'avait-il pas été tenté par la littérature, ni par le journalisme, et il ne regrettait pas davantage de n'avoir pu se faire inscrire au barreau, où les études préliminaires et le dossier embarrassent la parole. « Je vais fatalement à la politique ! » se dit-il. Trapu, de taille moyenne, avec des moustaches trop épaisses pour son âge, un besoin physique de tout l'être de se déplacer constamment, il était toujours prêt à un plaisir, à un repas entre camarades, à la controverse, à toutes les sortes d'excitations.

Le lendemain de l'enterrement, Sigismond se rendit à l'étude de M. Bourre, l'avoué, un vieil ami de la famille et très au courant de la situation.

— Assieds-toi, mon garçon... Je vais te renseigner exactement. Ton père ne laisse que des dettes... Est-ce que tu avais des illusions sur l'héritage?

— Aucune, monsieur Bourre, répondit Sigismond simplement. Et la propriété?

— Elle est hypothéquée au delà de sa valeur et va être vendue par autorité de justice.

Sigismond demeura quelques secondes silencieux, puis demanda :

— Quel est le total de ces dettes, à peu près, monsieur Bourre?

— Même si on vend bien la propriété, ça montera encore à une trentaine de mille francs... Maintenant, je vais te poser une question : as-tu de quoi les payer?

Sigismond haussa les épaules :

— Mon cher monsieur Bourre, vous plaisantez... Je suis arrivé à Paris avec les deux cents francs que vous m'avez envoyés vous-même... C'est toute ma fortune...

— Tâche de la conserver jusqu'à ton départ, reprit l'avoué... Car ici tu ne trouveras pas un liard, sauf les quatre sous que je te prêterai quand tu quitteras la ville, ce que je te conseille de faire le plus tôt possible...

— Tiens! pourquoi?

M. Bourre se leva. Il était boiteux et s'appuyait sur une canne. La lèvre rasée, les favoris courts, les yeux jaunes sous d'épais sourcils grisonnants, il eût été ridicule, avec sa petite taille et son gros ventre, sans l'autorité de la voix, sans un accent d'expérience et de volonté qui forçait l'attention. On n'osait jamais l'interrompre.

— Pourquoi, mon garçon? Parce que, dans l'esprit de notre province, les dettes de ton père sont les tiennes. Et maintenant qu'on t'a vu à l'enterrement, certains créanciers que je connais s'apprêtent à te réclamer leur argent et à te faire des scènes... Je t'en préviens et je te conseille de ne pas rester un jour de plus...

— Eh! s'écria Sigismond, je ne peux pourtant pas m'en aller comme un voleur! Est-ce que c'est de ma faute? Mon père était un honnête homme!

— Oui, certes, mais il avait eu le tort de lâcher sa carrière d'avocat où il avait montré du talent pour se lancer dans des spéculations où il s'est ruiné, et où il a ruiné ta pauvre mère et toi pardessus le marché... Aujourd'hui, te voilà seul et tu es moralement responsable de ses dettes, sinon légalement. Du moment que tu n'es pas en état de les payer, il vaut mieux disparaître et ne plus revenir dans le pays... Et, au fait, continua-t-il, qu'est-ce que tu fiches à Paris? Tu peux bien me le dire à moi!

Blessé des paroles du vieil avoué, dans une circonstance qui ne lui permettait pas de répon-

dre sur un ton insouciant et dégagé, Sigismond murmura :

— Je ne suis pas très fixé... Mais j'ai l'intention de faire de la politique.

— De la politique, toi!

L'indignation se traduisit chez M. Bourre par de petits hoquets qui étaient sa façon de ricaner. Puis il s'assit, en posant sa canne sur le bureau. Il répéta :

— De la politique! Regarde-moi! C'est que j'en fais de la politique, moi, et je sais ce que c'est! Eh bien! mon garçon, la politique ça ne se fait pas à Paris dans les cafés et dans les tripots! Ça ne se fait même pas à la Chambre, la vraie politique! Ça se fait en province, tu entends! Tiens! tu me rappelles ton père quand il m'a dit un jour : « Je vais faire des affaires! » et tu vois où ça l'a mené!...

Sigismond voulut répondre. Il tenait assez bien les raisons pour lesquelles un jeune homme de sa condition et de son âge devait réussir en politique. Mais le vieil avoué l'arrêta :

— Tais-toi! Tu ignores le premier mot de la question! Si tu avais voulu te mêler sérieusement de politique, mon garçon, il fallait rester ici et continuer tes études de droit... au lieu d'aller chercher fortune à Paris... et de courir les filles...

— Pardon... monsieur Bourre, pardon... je...

L'avoué l'interrompit :

— As-tu seulement une opinion?

— Je suis républicain, dit Sigismond, sans aucun accent de provocation.

Cette réponse sembla radoucir M. Bourre, qui continua :

— Tu n'as pas tort... Mais il ne faut pas te dissimuler que les réactionnaires relèvent la tête... Ici, dans cette sacrée petite sous-préfecture, ils font déjà un effort du diable en vue des élections prochaines... Ce sera très dur de lutter, surtout si on rétablit le scrutin de liste, comme on le prétend... Enfin! nous verrons...

Il eut un geste menaçant, puis tendit la main à Sigismond :

— Bonne chance, mon garçon, et écris-moi de temps en temps!

Comme le jeune homme s'éloignait, M. Bourre ouvrit un tiroir :

— Approche!

— Quoi, monsieur Bourre?

— Voici cent écus que tu me rendras quand tu seras ministre!

— Merci, monsieur Bourre, dit Sigismond.

Il quitta l'étude. Sur le pas de la porte, le vieil avoué lui dit :

— Ne t'inquiète pas des formalités de la succession... Tu n'as qu'à passer chez le notaire signer les papiers que j'ai préparés, et à partir tranquille... Je calmerai les créanciers avec la vente de la maison et des meubles... Ça donnera ce que ça donnera... Veux-tu encore un conseil?

— Je crois bien, monsieur Bourre...

— Va voir le fermier de ton père... Je crois qu'il y a un quartier de métayage en retard. Ton père ne l'avait pas touché. Tâche de te le faire donner avant que les créanciers n'interviennent...

Sigismond sortit, flagellé par cette conversation. Il se dirigea vers la petite maison qu'habitait son père, logis étroit avec une seule fenêtre donnant sur une ruelle sans trottoir, pavée de cailloux inégaux. La servante lui apporta un verre d'eau, et il éprouva le besoin de se reposer. Il dormit une heure dans un fauteuil. En se réveillant, il se secoua; la déception et la fatigue avaient disparu. Le plan de sa vie était renversé, il s'agissait d'en construire un autre. Pour cela, revenir immédiatement à Paris, tâcher d'approcher les hommes politiques du jour, montrer sa valeur, suggérer que dans l'avenir on aurait besoin de lui, c'était peut-être la meilleure méthode, quoique évidemment elle restât un peu vague. Rastier, depuis un an, lui promettait de le présenter à Gambetta et guettait l'occasion. Certes, Sigismond ne l'espérait plus guère, mais, en attendant, il s'était lié avec le petit Rastier, et qui sait s'il ne valait pas mieux, à son âge, connaître le petit Rastier que Gambetta? L'important pour lui était de rejoindre la jeune génération politique, de marcher avec elle, de ne pas demeurer en arrière : on doit monter avec le flot.

Les considérations l'engagèrent le lendemain à suivre le conseil de l'avoué, de façon à augmenter un peu sa petite provision d'argent. Expulsé de

sa province. Paris devenait définitivement en effet son centre d'opérations. Reviendrait-il jamais dans le pays natal? Son ambition n'y avait plus de base, après les rudes observations, et qu'il sentait justes, de M. Bourre. Dans la carriole qui le conduisait vers la ferme paternelle, à deux lieues de la ville, Sigismond aurait eu un accès de mélancolie s'il n'eût pas été distrait tout de suite par l'admiration du paysage. Ses regards d'adolescent, trop familiers avec la ceinture bleue du vaste horizon provençal et les bouquets de pins sur les collines, n'en avaient pas retenu la beauté. Car l'amour de la nature, comme la volupté, exige un raisonnement.

La carriole s'engagea dans un chemin défoncé. Sigismond reconnut les platanes sous lesquels dans son enfance, il avait joué. Il descendit, s'avança vers les bâtiments de la ferme et pénétra dans une cour où les poules picoraient. A l'abri d'un hangar, le père Fareau, le métayer, fumait sa pipe. Sa femme mettait du son dans une écuelle. La première, elle aperçut le jeune homme, joignit les mains et dit, sans qu'un étonnement parût sur sa figure grave de paysanne :

— Monsieur Sigismond, c'est un vrai plaisir de vous voir!

Seule, à la ferme, elle parlait le français aussi couramment que le patois du midi, ayant élevé plusieurs enfants de ses maîtres.

— Eh! oui, Maria, c'est moi qui viens vous embrasser, avant de partir.

Elle lui tendit ses joues, qu'entourait un bonnet. Le père Fareau, à son tour, lui prit les deux mains.

— Les enfants sont aux champs. Ils regretteront bien, monsieur Sigismond...

Les métayers étaient des êtres de soixante à soixante-cinq ans: aidés par le gendre et la fille, ils exploitaient la terre dont ils tenaient le bail du grand-père Fareau, et les deux générations avaient vu la prospérité et la ruine des propriétaires. Les vieux qui étaient là regardaient le dernier rejeton avec une tristesse qui semblait prédire à Sigismond des catastrophes. Ils hochaient la tête en silence, tandis que le jeune homme regrettait sa démarche, n'osant pas dire au père Fareau ce qui l'amenait.

Mais celui-ci, sur un signe de sa femme, s'éloigna un instant et revint bientôt avec un sac assez lourd :

— M. Bourre nous a envoyé un mot, ce matin, par la diligence, monsieur Sigismond... Voici un quartier et demi qu'on restait devoir à votre pauvre papa...

— Merci, Fareau; merci, Maria, vous êtes bien gentils tous les deux! répondit le jeune homme.

Il voulut jeter un coup d'œil sur les vignes. Les vendanges étaient terminées et les aromes de septembre passaient dans l'air. Sigismond fut assiégé tout à coup par des souvenirs d'enfance, des images de sa famille assemblée devant la porte

contre la treille : sa mère, morte très jeune, une grand'mère avec ses bandeaux sur le front et de longues boucles. Il accepta quelques minutes d'attendrissement et ne craignit pas de montrer des larmes au père Fareau; puis il se hâta de quitter ces lieux qui lui envoyaient une émotion trop pesante pour lui.

Deux jours après, il dînait avec d'Antrague au cercle des Lettres et des Arts, que sur les boulevards on appelait communément « l'Artiste ». C'était le tripot le plus achalandé de Paris. Mais ce mot ne doit pas être pris en mauvaise part. Le terme de « tripot » dans cette période n'avait rien de péjoratif. Une bonhomie générale tolérait la passion du jeu, même sous une forme insolente, et toute la nuit l' « Artiste » braquait sur les passants ses quinze fenêtres lumineuses aux rideaux entr'ouverts. Le tripot ne fermait pas; la partie de baccara se prolongeait jusqu'au grand jour et, parfois, ne s'arrêtait point, alimentée par des joueurs qu'on voyait se lever des canapés où ils s'étaient endormis de fatigue, et par d'autres qui sortaient de chez eux vers trois ou quatre heures du matin pour être plus dispos. Il ne venait à l'idée de personne de crier à la décadence des mœurs, tant les conventions parisiennes étaient solidement établies. Il y avait, d'ailleurs, dans le vice, entre gens qui le pratiquaient, comme un secret professionnel qui en empêchait les éclats scandaleux. Ces habitudes n'allaient pas évidemment sans un certain cynisme, mais qui se bornait

aux adeptes et n'avait pas gagné le public, par la vulgarisation quotidienne du journal et du spectacle. On a cité souvent le mot d'un tenancier de tripot, si caractéristique du genre d'esprit et d'inconscience de ce temps. On l'appelait pour régler un coup d'écarté, dans une partie où l'un des joueurs venait de tourner le roi par un moyen de prestidigitation.

— Flagrant délit? interroge froidement le tenancier.

— Sans erreur possible, affirme la galerie.

Alors, après avoir mûrement réfléchi, le patron rend son arrêt :

— Le coup est nul.

— Bien!

— Et monsieur perd sa donne, continua-t-il en désignant le tricheur.

L'anecdote parut le lendemain dans *le Lansquenet*, et on la reproduit depuis périodiquement. Elle n'est piquante que dans l'atmosphère d'une époque où le scandale demeurait le privilège des gens raffinés et n'était pas encore à la portée de toutes les bourses.

Ce tenancier se trouvait être celui de l' « Artiste », Bridel, homme d'une cinquantaine d'années environ, grand, de l'air le plus respectable, des yeux gris extraordinairement vifs, le nez très long. Il avait, à l'ordinaire, une jovialité de bon goût, et son langage était choisi. Une longue chaîne de montre, où il portait continuellement les mains, barrait son ventre. Des anciens se le

rappelaient groom dans un café sous l'Empire; puis garçon de jeu, croupier dans des casinos, prêteur d'argent depuis qu'il en gagnait, ce qui lui avait créé des relations et même quelques amitiés, car il ne réclamait jamais de bénéfices usuraires et se contentait de ce que lui offraient les joueurs. A travers ces péripéties, au lieu de devenir de plus en plus vulgaire, il avait pris des manières polies : il s'était fait une éducation et même une morale professionnelle. Il gardait les secrets, savait expulser sans éclat les joueurs suspects, nourrissait à la table du cercle les pontes décavés. On le considérait comme occupant dans son métier une place à part, et des députés, des journalistes ne craignaient pas de se montrer avec lui hors de son établissement. Un peintre notoire avait fait son portrait. Chaque soir, à dîner, il présidait une table où il traitait somptueusement ses meilleurs clients et ses amis. Les professions libérales étaient largement représentées à l' « Artiste » ; les débutants surtout, avocats, médecins ou écrivains jouissaient d'un traitement de faveur, ne payaient pas de cotisations, avaient du crédit pour les repas. Bridel ne les encourageait pas à jouer, au contraire, et il les attirait uniquement pour entretenir la bonne réputation et l'honorabilité du cercle. Il réservait son zèle et ses attraits de tenancier aux riches étrangers, aux Parisiens élégants, à des fils de famille qu'il préférait voir se ruiner chez lui que dans des tripots de bas étage.

Il suivait ainsi d'un œil bienveillant d'Antra-

gue, qui venait d'hériter d'une tante et que son cousin Salcède avait amené à l' « Artiste ». Ce patronage tout-puissant d'un homme renommé pour son faste et la grande allure de d'Antrague en eurent bientôt fait un des clients dont Bridel s'enorgueillissait le plus.

Quand il entendait : « cinquante louis en banque par M. le comte d'Antrague », son visage s'éclairait d'un regard paternel, et, si le jeune gentilhomme levait une bonne banque, il lui adressait des sourires en murmurant : « Bien... bien... bravo! » comme pour un exploit.

— Vous m'honoreriez, monsieur le comte, en m'appelant Bridel tout court... ainsi que le fait M. le baron Salcède, votre cousin, lui dit-il un soir.

— Eh! très volontiers!...

D'Antrague lui avait demandé la permission de présenter Sigismond au cercle, quoique son ami ne dût contribuer en rien à faire marcher la partie.

— Je ne sais même pas, ajouta-t-il, s'il a jamais touché une carte.

— Ça m'est égal, reprit Bridel... Ce ne sont pas les joueurs qui manquent... A l' « Artiste », je veux m'entourer aussi de jeunes gens d'avenir... qui n'ont pas toujours de quoi dîner, mais qui seront un jour des hommes célèbres... des ministres... C'est ça qui classe un cercle.

Sigismond avait donc été reçu d'emblée par un comité imaginaire.

— Ah! vous vous destinez à la politique, mon

jeune ami, lui dit Bridel à qui il n'inspirait pas le même respect que d'Antrague... Eh bien! ici, vous ferez de bonnes relations... Vous rencontrerez Rastier...

— C'est un de mes camarades du quartier, dit Sigismond.

— Vous rencontrerez Passou, qui vient de prononcer un magnifique discours sur je ne sais quoi... ça m'est égal, je n'ai pas d'opinion... Ce qui m'intéresse, c'est le talent. Or, Passou a un talent énorme... Malheureusement, il est joueur comme les cartes... Ces messieurs et quelques-uns de leurs collègues viennent ici tous les jours en sortant de la Chambre...

Sigismond recueillait ces paroles comme si elles lui ouvraient un monde nouveau, et son ambition se dilatait. Il se voyait avec deux ou trois mille francs devant lui, dans un milieu favorable et chaud, où l'argent abondait. D'Antrague était dans une grande passe de veine et payait les dépenses somptuaires. Il avait une voiture au mois. Le contraste avec les journées que Sigismond venait de vivre, avec la déception infligée par M. Bourre, communiquait au jeune homme une sorte de griserie.

— Qu'est-ce que j'apprends? lui dit Barjol. Tu t'es mis à jouer dans des tripots!...

— Mais pas du tout!... C'est d'Antrague... et avec une veine extravagante! Ce qu'il y a de charmant à l' « Artiste », mon cher, c'est justement qu'on peut y aller sans jouer... Je ne vois

même pas pourquoi Gonzague et toi vous ne vous présenteriez pas... Voulez-vous que j'en parle à Bridel?

Gonzague et Barjol traversaient des heures assez mornes; ils montaient la rude côte des débuts. Celui-ci se sentait pris définitivement dans l'engrenage du journalisme. Cependant, dans les rares moments de liberté que lui laissait la besogne quotidienne, il prenait des notes pour un roman, dont son aventure avec Anna devait fournir le thème sentimental. Elle s'était terminée, d'ailleurs, comme il l'avait prévu, mais il y cherchait un dénoûment plus pathétique, ainsi qu'il convient à une œuvre d'imagination. Ce travail voilait à Barjol l'esclavage où il était tombé vis-à-vis de son directeur; car Ristouret, depuis l'histoire malencontreuse de l'écho, avait vu le parti qu'il pouvait tirer du jeune rédacteur. Parfois, il le mandait dans le bureau directorial, s'enfermait avec lui.

— Voyons... voyons... asseyez-vous... J'ai l'idée d'un petit article très parisien... Je vais essayer de vous le dicter...

Et il en disait le sujet en quelques mots, sans suite, avec des: « Hein? il me semble que c'est ça! »

— Oui... oui... j'ai compris, répliquait Barjol en prenant la plume.

Alors Ristouret allumait un cigare et se taisait. C'est ce qu'il appelait dicter. Un matin, en ouvrant le journal, Barjol trouva, au bas d'un de ses

articles, la signature: Ristouret, en grosses lettres. Il le relut, ne le jugea pas trop mauvais et murmura en souriant: « Ce serait comique si j'allais faire une réputation d'écrivain à Ristouret. » Le directeur lui dit, le soir, au *Lansquenet:*

— Je me suis décidé à signer de temps en temps... C'est bon pour le journal.

Toutefois, il lui donna une gratification. Gonzague fut indigné quand il connut ce trait.

— Mon cher, j'admire votre philosophie. Cet homme-là va vous exploiter.

— Mais non, ce n'est qu'amusant... Vous attachez trop d'importance à ces petits déboires.

— Et vous, reprit Gonzague, je crains que vous n'ayez une tendance à vous résigner trop facilement... Et le plus grave, ce serait de vous résigner par orgueil, car alors vous finiriez par goûter une volupté spéciale à ne pas réussir.

Après l'arrestation de son patron, Gonzague avait demandé, sans perdre de temps, une place à Salandar, dans ses bureaux, et le grand banquier, qui gardait du déjeuner un souvenir assez plaisant, avait mis le jeune homme à la comptabilité, avec un traitement médiocre.

— Mais ne vous résignez-vous pas, vous aussi, continua Barjol, à être ballotté de place en place? Il le faut bien... C'est en nous que nous devons chercher les raisons de vivre; chez les autres, nous n'avons à chercher que les moyens d'existence...

Ces dissertations animaient les deux jeunes

gens, surtout Gonzague, dont la volonté et la patience étaient comme sorties d'une cachette.

Sa liaison avec Andrée avait pris une tournure singulière depuis que la jeune femme, étant arrivée d'Alençon toute joyeuse par un train de nuit, avait trouvé Gonzague avec une autre personne. Frappant à la porte de la chambre à diverses reprises, comme on n'ouvrait pas, elle prêta l'oreille et entendit deux voix. Sans insister, elle alla louer une chambre dans un hôtel voisin, tenant à la main sa valise. Au réveil, elle envoya un petit mot à Gonzague, sur du papier à en-tête de la maison : « Je suis ici. Es-tu libre? Je t'embrasse, Andrée. » Gonzague, au premier regard, devina l'incident. Elle ne lui fit aucun reproche, lui disant simplement :

— J'ai passé une sale nuit.

Il la saisit dans ses bras, l'embrassa sur les lèvres, honteux et plein de désirs.

— Hélas! mon chéri!... Ce n'est pas en venant te voir tous les deux ou trois mois que j'ai la prétention d'être ta seule maîtresse!... Je suis contente, tout de même, ajouta-t-elle en l'attirant, de voir que tu m'aimes encore un peu...

— Je t'aime de tout mon cœur, Andrée, et quand tu es là, près de moi, je te désire follement. Ce n'est pas de ma faute si les circonstances nous ont séparés...

Il la couvrit de caresses qui lui semblaient nouvelles, tant les frémissements de la jalousie non exprimée donnaient de charme à sa maîtresse.

Ils ne se quittèrent qu'à l'heure du train, dînèrent à l'hôtel dans leur chambre. Elle ne lui parla pas de l'autre, sûre maintenant qu'il n'appartenait point tout entier à une rivale.

— Quand reviens-tu? lui demanda Gonzague.

— Le mois prochain, avec mon mari, pour ses affaires... Et j'espère que nous resterons au moins quinze jours...

Jamais il ne l'avait interrogée sur son ménage, ni sur ce mari si commode. Il en eut la curiosité, en l'accompagnant à la gare.

— Ne t'imagine pas, mon chéri, que c'est un imbécile. Seulement, il n'a aucune instruction, parce qu'il n'en a pas besoin dans son commerce... Il est grainetier en gros... et il est devenu amoureux de moi, dans ce voyage que j'ai fait, à la mort de ma mère, tu te rappelles? Il sait que j'étais institutrice, et ma conversation l'épate... C'est bête ce que je te dis... Pour qu'il me laisse venir à Paris, j'ai inventé une famille d'un de mes élèves qui m'invite de temps en temps. Et non seulement il ne m'en empêche pas, mais il me recommande de ne pas perdre les relations que j'avais autrefois... tellement il a peur que je m'ennuie avec lui...

— Il est très gentil, dit Gonzague.

— J'ai beaucoup d'affection pour lui, reprit Andrée d'un ton très sincère... Du moment que tu ne pouvais pas me garder, c'était la meilleure combinaison pour toi comme pour moi, n'est-ce pas?

Et tandis que la cloche du train sonnait, elle l'embrassa tendrement sur les deux joues, sans regarder même autour d'elle, confiante dans son droit d'aimer Gonzague.

Celui-ci pensait rarement à Andrée quand elle était absente, et d'ailleurs la jeune femme ne lui écrivait jamais. Mais il se sentait incapable de toute autre liaison et avait l'esprit fidèle sinon les sens. Dans sa vie trop bornée encore et étroite, l'amour d'Andrée mettait un plus lointain horizon.

— Je vous envie cette aventure, lui disait Barjol, quelles que doivent en être les suites.

Maintenant ils allaient parfois à l' « Artiste » et découvraient le jeu, ce terrible réactif des caractères. Gonzague en montra tout de suite un dédain complet. Pas une seconde il n'eut la tentation de ce genre de risque. La pensée que de l'argent pût disparaître sans laisser la trace d'un acte accompli choquait toute son expérience. Il n'était aucunement sensible aux délices du hasard, à l'émotion de l'instant où la chance prend sa décision. Le gain, même, dans ces conditions, lui paraissait contenir un principe de vanité. Il imaginait que l'argent ainsi conquis ne dégageait pas la même force que si du travail s'y était accumulé. Bridel résuma ces réflexions en lui disant :

— Vous n'êtes pas joueur.

Barjol ne l'était pas non plus, au sens où Bridel l'entendait. Mais il fut curieux de goûter cette

forme d'émotion et de voir comment il se tiendrait devant la perte ou devant le gain. Il perdit les premiers cent francs qu'il risqua, en cinq coups de vingt francs dont il ne gagna pas un. Il constata avec plaisir qu'il n'avait pas envie de continuer. D'ailleurs, c'est tout ce qu'il avait sur lui. Il se mit tranquillement à observer les autres joueurs. A la fin du mois, il risqua encore une dizaine de louis et perdit également, à la suite de quoi il resta six semaines sans s'approcher de la table de baccara. Il fut assez satisfait de lui-même et conclut :

— Pourtant, ce doit être très amusant de gagner.

— Tenez, observa Gonzague, quelqu'un qui est en train de devenir très joueur, c'est Sigismond... Je ne parle pas de d'Antrague, pour qui le jeu a l'air d'être un combat et qui y est dans son élément... Il joue de race, parce qu'il n'a plus, pour exercer son tempérament, que le jeu et les femmes. Il aurait dû naître à une époque héroïque...

Sigismond, en effet, n'avait pas su garder longtemps son sang-froid. Il fronçait les sourcils et frémissait quand il prenait les cartes. Néanmoins, il était assez prudent et ne jouait que par petites sommes, songeant à ce que serait sa situation s'il venait à perdre tout ce qu'il possédait. Le baccara lui en enleva d'abord la moitié, malgré une résistance acharnée, et dès lors Sigismond n'hésita plus. « Je suis lancé, se dit-il, à quoi ça me ser-

virait-il de m'arrêter? » Il résolut donc de risquer le reste méthodiquement et de ne pas faire de projets tant qu'il aurait encore un sou. « Il me viendra une idée à ce moment-là », se disait-il. Qu'est-ce que c'était que mille ou deux mille francs de plus ou de moins, à son âge, avec son énergie, sa santé, son aplomb? Peut-être même avait-il besoin de cette épreuve pour remuer toute son imagination. Le petit Rastier était là; Passou lui témoignait de la sympathie et avait dit du bien de lui à Bridel. L'avenir ne pouvait donc lui inspirer d'inquiétude. Il fut au comble de la confiance quand il se mit à gagner un peu et qu'il put penser: « Je suis en veine! »

Ces alternatives le conduisirent jusqu'à l'été, avec l'aide de Bridel, qui venait à son secours lorsqu'il tombait trop bas. Sigismond se mit à vivre à l' « Artiste » de plus en plus. Il n'en bougeait guère, y prenait tous ses repas, s'y trouvant chez lui. Il eut bientôt la réputation d'un brillant causeur et, quand il avait parlé politique avec Rastier ou avec Passou, et donné son avis, il avait un instant l'illusion d'être mêlé lui-même aux affaires publiques. Au milieu de l'hiver suivant, il se trouva complètement décavé, et comme c'était un garçon lucide sous son attirail du midi, cette vie de tripot commença à le dégoûter. Il comprenait que Gonzague, et Barjol, qui travaillaient et qui luttaient, le jugeaient assez sévèrement, sans oser lui adresser de reproches. Eux venaient au cercle pour la distraction, et d'ailleurs irréguliè-

rement; lui, maintenant, en subsistait, descendant au rang de pilier de tripot. Il se révolta. Est-ce que son ambition n'allait pas y sombrer? Le temps passait, il avait vingt-huit ans et à quoi était-il arrivé? A être un des parasites de Bridel, à se contenter de succès oratoires devant la cheminée d'un cercle!

Une nuit qu'il cherchait mélancoliquement la solution de son cas, isolé dans un des petits salons qu'il arpentait le cigare aux lèvres, Bridel entr'ouvrit brusquement la porte:

— Qu'est-ce que vous fichez-là ? Venez donc... Borx perd tout ce qu'il veut... Tâchez d'en profiter... Voici vingt-cinq louis...

Sigismond abandonna provisoirement ses réflexions et se précipita vers la salle de jeu. Le banquier, joueur fameux, taillait infatigablement à banque ouverte depuis deux heures. Il avait commencé par gagner des monceaux de jetons et d'or puis tout d'un coup la veine tourna. Bridel avait la manie d'expliquer ce phénomène par des considérations philosophiques d'une qualité douteuse.

— La veine ou la déveine au jeu, disait-il, n'ont pas un rapport direct avec les cartes... Elles sont des états nerveux du joueur pendant lesquels il lui est impossible soit de gagner, soit de perdre. L'esprit se met en communication avec le hasard par des fibres que nous ignorons et qui le renseignent bien ou qui le renseignent mal... Dans le premier cas, c'est la veine... dans l'autre, c'est la guigne... Tout le problème, pour le joueur,

est donc de se connaître, de vérifier chaque fois s'il a affaire aux bonnes ou aux mauvaises fibres...

— Mais comment, Bridel?

— Par l'observation de soi, par le tâtonnement... Il y a des tas de petits signes personnels qui permettent de vérifier si on est ou non en état de lucidité... N'en doutez pas, il existe un instinct du jeu... qui est plus ou moins en éveil suivant les heures... C'est au joueur de se familiariser avec cet instinct... de savoir s'en servir... Oui, mes enfants...

Il aimait à aiguillonner, par ces enfantillages, une passion qui lui procurait de si gros bénéfices.

— Vous croyez, Bridel, qu'on peut y aller? demanda Sigismond, excité soudain.

— Je ne vous surveille pas, mon petit... N'ayez pas peur, marchez carrément... Croyez-moi...

Il ajouta:

— Et puis, qu'est-ce que vous risquez? Nous ne sommes pas à vingt-cinq louis près entre nous... hein?

Sigismond, les oreilles rouges, ses jetons à la main, approcha. Borx, en effet, perdait presque tous les coups, daignant à peine tourner vers les pontes sa figure impassible et rasée. Sa nationalité était obscure, et il ne prononçait en très bon français que les mots strictement nécessaires au baccara. On prétendait qu'il taillait pour un syndicat occulte et que la perte ou le gain lui étaient personnellement indifférents. Jamais, en dehors du

jeu, il n'adressait la parole à personne. On avait renoncé à le soupçonner de tricherie.

Sigismond se sentait en proie au vertige. Depuis une heure, debout, à la même place, les genoux tremblants, il ne cessait de gagner. Il ramassait ses jetons, les mettait dans ses poches, ne comptant pas. Les banques se succédaient, c'est à peine si le croupier allongeait de temps en temps sa palette pour rafler un coup perdu par les pontes. Sigismond, excité, augmentait son jeu de plus en plus. La première fois qu'il avança cinquante louis d'un coup sur le tapis, comme dans un songe, il murmura : « Je suis fou ! » Il gagna encore, eut un battement de cœur. Enfin, éreinté, la bouche sèche, il alla s'asseoir sur un canapé et compta ses jetons en les passant d'une poche dans l'autre, de façon à n'être pas remarqué. Il en avait pour plus de trente mille francs, qu'il alla changer à la caisse.

— Hein ! dit Bridel, en lui touchant le bras, je vous ai donné un bon conseil...

— Merci ! Bridel, merci !...

— Une trentaine de mille, n'est-ce pas ?

— Au moins...

— C'est très gentil, et maintenant rentrez chez vous !... Bonne nuit !

Il était quatre heures du matin. Sigismond descendit. Sur le trottoir du boulevard, un cocher du cercle le conduisit à son hôtel. Dans sa chambre, il barbouilla sa figure avec une éponge dont l'eau ruissela sur son veston. Il se déshabilla en

sifflant, alla fermer sa porte à double tour et se glissa sous ses couvertures, les pieds glacés.

En se réveillant, vers le lendemain soir, il avait très faim. Il sonna le garçon pour se faire apporter de la viande froide et les journaux. Il alluma du feu, car ce début d'octobre était pluvieux, puis recompta ses billets de banque. S'étant assuré de leur nombre, il fit un appel voluptueux aux souvenirs de la nuit dernière et se mit à manger. Par un coup de chance, sa situation se trouvait rétablie. Ces trente mille francs constituaient la somme dont il avait besoin pour revenir à une vie normale et digne de son ambition. Un autre que lui retournerait immédiatement au cercle et se remettrait à jouer. Mais il venait de recevoir une leçon. Il avait touché du doigt le point où, à Paris, un homme se compromet et se déclasse. Quelques mois encore de cette existence, et il s'enlisait dans un milieu suspect, lui, Sigismond, qui rêvait de la vie publique et du pouvoir! Sa résolution était prise. Certes, il n'abandonnerait pas le cercle, ne fût-ce que pour s'acquitter de ses petits dettes et y rencontrer des camarades. Quant au jeu, c'était bien fini. Il y avait gaspillé deux années de sa vie, ça suffisait. Il est vrai qu'il avait acquis, en revanche, un genre d'expérience qui lui manquait, observé certains dessous de la vie parisienne, approché des personnages influents ou pittoresques. Ces deux années ne seraient pas absolument perdues, à condition toutefois de se lancer carrément, cette fois-ci, dans la mêlée. On était en

1885. Les élections avaient eu lieu le dimanche précédent. Dans son pays, comme dans beaucoup de départements, la liste républicaine était en ballottage, et les républicains semblaient menacés au second tour. Le vieil avoué avait bien prévu ce résultat avec le scrutin de liste! A ce détour de ses réflexions, Sigismond se leva soudain et dit, en allant se regarder dans l'armoire à glace comme pour suivre sur son visage l'effet de cette pensée qui surgissait en lui: « Ce que je devrais faire, ce serait d'employer l'argent qui vient de me tomber par miracle à payer les dettes de ce pauvre père! » Il se répéta: « Oui... oui... il n'y a pas à hésiter! » Tout le lui conseillait: le sentiment de l'honneur familial, un vague désir de se réhabiliter vis-à-vis de lui-même de quelques faiblesses récentes, et aussi, il ne se le cachait pas, le projet de rentrer en grâce auprès de ses compatriotes en vue des élections suivantes. Il avait quatre ans maintenant pour s'y préparer. D'ici là, il s'attacherait à la fortune de quelque homme politique qui le soutiendrait de son influence.

Il partit dès le lendemain, pour ne pas laisser refroidir sa résolution, dont il ne cessa de se féliciter durant tout le cours du voyage. M. Bourre fut stupéfait de le voir et le reçut assez mal.

— Encore toi! s'écria-t-il. Je devine ce qui t'amène, mon garçon... Mais je n'ai pour toi ni argent, ni temps... les élections me prennent tout, car je vois le moment où nous allons être battus... Ce serait un désastre!...

— Vous vous trompez complètement, cher monsieur Bourre... Je viens simplement vous prier de me donner la liste des créanciers de papa... que je suis en mesure de régler, si le total est bien celui que vous m'avez dit autrefois.

— Qu'est-ce que tu me chantes? Tu as de l'argent? Tu as vingt-cinq ou trente mille francs...

— Oui.

— Je ne te demande pas comment tu les as gagnés... C'est un détail... Et tu es prêt à payer?

— Je suis prêt. Je viens pour ça. Il ne me restera plus un sou après, mais je vous aurai montré au moins que je suis aussi honnête homme que l'était mon père.

M. Bourre manœuvra sa canne comme d'habitude et s'avança vers Sigismond, par petits bonds.

— Donne-moi la main. Ce que tu fais est très bien. J'arrangerai ton affaire avec les créanciers, avec qui l'on s'en tirera au meilleur compte, je te le promets. Justement, à l'occasion du ballottage, je suis en rapports avec plusieurs d'entre eux qui font partie de mon comité... Hein! te rappelles-tu de ce que je te disais? Que nous aurions du fil à retordre avec les réactionnaires, si on avait la bêtise de rétablir le scrutin de liste... A Paris, on perd de vue la source de la politique... Ce qui arrive était fatal...

— Vous avez dix jours avant le ballottage... C'est le temps de se retourner.

— Je n'ai pas confiance, répliqua l'avoué. Nous avons de trop mauvais candidats. Rocheron

était un excellent candidat d'arrondissement... pour le département, il ne vaut rien... Il ne sait parler qu'à des camarades... à des gens qu'il tutoie... ou qu'il rencontre dans les cafés... Ah! les chefs du parti ne sont pas forts... Ils ne comprennent donc pas qu'avec le scrutin d'arrondissement trois nominations de juges de paix valaient mieux que tous les programmes du monde pour assurer le succès!... Enfin! à demain, petit!

A ce deuxième rendez-vous, Sigismond trouva le vieil homme transformé à son égard.

— Mets-toi dans ce fauteuil et écoute-moi, dit Bourre après un assez long silence.

— Avez-vous vu les créanciers?

L'avoué haussa les épaules.

— Il ne s'agit plus des créanciers... J'ai déjà vu les principaux... Ils sont très touchés de ta conduite, et j'ai obtenu d'eux des réductions... Ton affaire est arrangée de ce côté-là et à ton honneur... Tu vas t'en tirer avec une vingtaine de mille francs... Les as-tu sur toi? Bien! je me charge de tout... Maintenant, causons...

— Je vous écoute, cher monsieur Bourre.

L'avoué le regarda des pieds à la tête, le fit approcher de lui, le scruta lentement, puis, avec lenteur:

— Te sens-tu les reins de faire la campagne électorale à la place de Rocheron, dont j'obtiendrai le désistement?... au besoin je le lui imposerai...

— Moi! s'écria Sigismond.

— Laisse-moi achever... Tu es électeur dans le pays... ton nom y est très connu... Tu as pour toi, dans notre comité, Pichery et Brossard, à qui j'ai annoncé hier soir que tu les remboursais... et qui ont gardé le meilleur souvenir de toi... Nous avons décidé que nous avions plus de chances, de dimanche en huit, en modifiant avec un ou deux noms nouveaux la liste ballottée... C'est un coup à risquer, tu peux être député dans huit jours...

Sigismond fit, au comble de l'exaltation :

— Sacrebleu ! je crois bien ! Je suis votre homme !...

Il ajouta :

— Si on réussit, monsieur Bourre, vous pouvez compter sur moi !

— Je l'espère, reprit l'avoué froidement. Accompagne-moi au comité, je vais te présenter tout de suite... Et laisse-moi faire...

Bourre, par ses fonctions, par sa profonde connaissance des intérêts et des hommes, tenait tout le pays. Il en était le plus ancien officier ministériel. Depuis 1870, il ne s'était pas fondé dans la région une autorité pareille à la sienne. Les vieux avoués ou notaires avaient disparu, lui seul subsistait de la génération de l'Empire avec son auréole d'expérience et de probité. Il exerçait dans les familles une magistrature d'ancêtre. Il avait commencé à se mêler de politique lors de l'Assemblée nationale, d'abord prudemment et en secret, usant de son influence, guidant les esprits autour de lui. Peu à peu, la passion lui en était

venue, absorbant une ambition que diverses infirmités ne lui permettaient pas de satisfaire, car il était asthmatique et boiteux. Il cachait sous des apparences familières un orgueil farouche et méfiant. Il voulut être le maître absolu de la politique dans ce cadre étroit de province. Tous les candidats, municipaux ou législatifs, devaient recevoir son investiture, sous peine d'être combattus par des moyens impitoyables et occultes. En dix ans, il avait assis une véritable domination. Veuf, sans enfants, une fureur de despotisme l'avait envahi. Il vit en Sigismond un homme qui, lui devant tout, serait à lui, et il le jeta brutalement dans l'aventure électorale.

Il en fit les frais, sans marchander. Sigismond, surexcité et comme jeté en avant par des forces favorables, eut ce plein rendement de tout l'être qui est la meilleure définition du succès. Il se savait, certes, éloquent, mais il lui en manquait la preuve. Il ne douta plus de sa vocation dès les premières réunions publiques, où, malgré l'émotion, la parole s'échappait de ses lèvres, précédant la pensée, phénomène qui est à la base de l'art oratoire. Le dimanche du ballottage, la liste républicaine passa tout entière dans le département. La carrière de député pauvre commençait pour Sigismond.

IV

LE TOURNANT

Au dîner qu'offrit d'Antrague pour fêter le succès électoral de Sigismond, le jeune député fut charmant de modestie. Il se garda de laisser entendre que la victoire était due à sa seule éloquence et ne cacha point la part que le hasard y avait eue. Il ne fit aucune allusion non plus à son programme politique ni au rôle qu'il avait l'intention de jouer à la Chambre. D'ailleurs, il n'était pas plus fixé sur l'un que sur l'autre, encore un peu ahuri de son élection, dont il ne se dissimulait pas les côtés délicats. Elle le mettait entre les mains de Bourre, qui lui témoignait maintenant une sorte de tendresse impérieuse, lui dictait sa conduite, le traitait en fils soumis. Le vieil avoué avait tenu à l'accompagner à Paris pour l'ouverture de la session. Sigismond fut étonné de le voir entrer dans les couloirs de la Chambre comme en un café de sa province, serrant des mains, se

mêlant à des groupes, tandis que lui, jeune député, passait complètement inaperçu. En apercevant Rastier qui venait d'être élu dans un département du centre, il se précipita pour le féliciter. Mais celui-ci qui, au cercle, lui parlait en camarade, fit tout de suite sentir la distance qu'il y avait entre un simple débutant et un homme qui avait approché Gambetta. Par la voix grave et le geste discret de son camarade, Sigismond eut une première impression de la hiérarchie parlementaire entre représentants du peuple égaux en apparence, hiérarchie qui devait devenir si rigoureuse, à mesure que les Parlements eux-mêmes allaient se créer des coutumes et des traditions. Passou, ancien député déjà, fut plus aimable avec le jeune homme et le présenta au chef de cabinet d'un ministre, qui traversait rapidement et n'entendit pas son nom. Alors Sigismond rejoignit Bourre, qui lui faisait signe de l'embrasure d'une fenêtre où il pérorait avec des députés de son département. Le bourdonnement des conversations, le remous des journalistes qui l'empêchaient de passer, puis soudain le roulement du tambour lui enlevèrent toute assurance. Il se hâta de gagner la salle des séances, parmi la bousculade des corridors et des vestibules, et il escalada les gradins, dans une sensation d'isolement qu'il n'avait jamais éprouvée à ce point: (S'il me fallait parler en ce moment, songeait-il, je ne trouverais pas mes mots).

Quand il avoua à ses camarades cette timidité subite, aucun ne se permit la moindre ironie

à son égard, car il ne leur était venu ni jalousie ni envie en voyant tout à coup leur ami les dépasser. Pendant le repas, ils évoquèrent leur rencontre dans l'île de Nogent, l'histoire du bandit et ces heures où, sans être assurés de déjeuner le lendemain, ils faisaient des plans d'avenir.

— Sommes-nous, sauf Sigismond, beaucoup plus avancés qu'il y a cinq ans? demanda Barjol. Toute la question est là.

Sigismond protesta.

— Pardon, mon vieux. Tu es injuste en ce qui te concerne; tu as déjà un commencement de réputation très enviable dans le journalisme... Tes articles sont très lus au cercle. Ne hausse donc pas les épaules...

— Je n'ai qu'un lecteur, dit Barjol. Il est vrai que ce n'est pas le premier venu.

— Qui est-ce?

— Bridel.

— C'est un homme de goût, remarqua Sigismond, qui avait parfois des expressions de province.

— Il est en train de dévorer mon héritage, ajouta d'Antrague sur le ton le plus insouciant.

— Aussi, tu joues comme un fou... Tu as reperdu tout ce que tu avais gagné... et au delà. C'est absurde de ne pas savoir s'arrêter.

— Mon cher, le jeu n'a de sens que si on risque de s'y ruiner... Si ce n'est qu'une distraction, j'aime mieux les femmes, continua d'Antrague,

avec sa brutalité naïve de beau garçon couru des courtisanes.

— Moi, dit à son tour Gonzague, je trouve Barjol un peu sévère pour nous tous, et je suis très décidé à ne pas me plaindre du sort avant quelque temps...

Barjol eut ce rire discret et fin où il était impossible de saisir une nuance d'amertume:

— Dis donc, Sigismond, et toi, d'Antrague, vous rappelez-vous ce jeune homme inexpérimenté, dont nous nous moquions quelquefois gentiment, et qui avait l'air de tout ignorer de la vie? Eh bien! aujourd'hui, c'est le plus sage d'entre nous et celui qui arrivera le plus loin... Telle est, Gonzague, mon opinion sur vous.

— Ce me sera une surprise d'autant plus merveilleuse, reprit doucement Gonzague, que j'attends en vain depuis deux ans une augmentation de cinquante francs par mois...

Malgré l'infériorité de sa position, il avait pris en effet peu à peu sur ses amis un ascendant dont ils ne se rendaient pas compte, et que seul Barjol discernait. Il était dû à un phénomène qui s'accomplissait, visible en lui, et qui était la maturité croissante de la pensée. Gonzague en imposait par l'observation juste et une science des caractères qui le faisaient rarement se tromper sur la valeur réelle de tel ou tel individu. L'insociabilité où il se complaisait jadis et qu'il ne devait qu'à un trop brusque contact de sa jeunesse avec le malheur était devenue du sérieux. L'agrément de sa per-

sonne et de sa conversation n'en était pas diminué, tant la délicatesse de son esprit en faisait séduisante la gravité.

— Il n'est pas mauvais de débuter dans la vie par le mépris des hommes, disait-il à Barjol, mais à condition de ne pas s'y enfermer de parti pris et par principe. Je vous accorde que séparément beaucoup d'hommes sont méprisables, mais l'effort universel d'une société pour vivre est passionnant à contempler.

Gonzague s'adossait pour ainsi dire à ses malheurs passés pour s'en faire des points d'appui au lieu d'en tirer de la rancœur ou une fade moralité.

Un soir, il reçut, apporté par un chasseur du cercle, un mot de d'Antrague, le priant, s'il lui était possible, de passer chez lui le lendemain matin, un dimanche précisément où ils auraient tout le temps de causer. Gonzague ne se livra à aucune supposition et s'attendit à une démarche banale. Il trouva d'Antrague, dans l'entresol qu'il habitait près de la Madeleine, entouré de valises et prêt à un départ.

— Oui, mon cher, je pars à midi, je vais chez moi... Vous êtes tout à fait aimable de vous être dérangé... Voici... Je voudrais vous charger d'une petite commission, que vous êtes seul capable de remplir avec votre sang-froid et votre discernement.

— Tout à votre service, mon ami, répondit Gonzague. En quoi consiste-t-elle?

D'Antrague prit une lettre dans son portefeuille.

— A aller, demain dans l'après-midi, remettre vous-même cette lettre à la personne dont le nom et l'adresse sont sur l'enveloppe.

— De votre part?

— De ma part, chargé par moi, en votre qualité d'ami intime, ce qui est vrai...

— Et puis? Car je suppose que mon rôle ne se bornera pas là? demanda Gonzague avec un léger étonnement.

Il y eut un instant de silence. D'Antrague alluma une cigarette.

— Tenez, la manière dont je m'y prends avec vous est idiote... et vous laisserait croire qu'il s'agit de quelque mystère... J'aurais dû commencer par vous dire la chose simplement, mais je ne vous cache pas que vous m'intimidez un peu... Je dois avoir l'air gêné... n'est-ce pas?

Il répéta:

— C'est idiot!... c'est idiot!... d'autant plus que je n'ai aucune raison de ne pas vous raconter mon histoire... qui n'a rien d'extraordinaire... Je suis complètement décavé, j'ai perdu jusqu'au dernier sou tout ce qui pouvait me revenir de ma famille. J'ai résolu alors de m'expatrier, cela est décidé dans mon esprit irrévocablement. Je vais chez moi régler quelques affaires, et je partirai de là directement sans repasser par Paris. Or, j'ai ici une maîtresse, une femme de mon pays qui a tout quitté pour me suivre, sans que je le lui aie de-

mandé... Au contraire... je ne voulais pas... car je sentais qu'avec la vie que je menais elle allait souffrir horriblement... C'est ce qui arrive... Mais elle me répond qu'elle aime mieux souffrir que de me quitter... Aujourd'hui, malheureusement, il faut que je lui avoue la vérité, et j'ai des scrupules de le faire dans une simple lettre envoyée par la poste... Je n'ai pas beaucoup d'imagination, mais je me représente pourtant la douleur de cette pauvre femme, toute seule, en recevant un pareil coup... C'est pourquoi j'ai songé à cette combinaison de la lettre portée par un ami comme vous... Vous pourrez lui expliquer la nécessité cruelle... où je me suis trouvé... répondre à des questions qu'elle vous posera sur la façon dont je me suis ruiné... Pas la peine de lui cacher que c'est au jeu... elle s'en doute... A la rigueur même, si elle était trop désespérée, vous lui diriez que je reviendrai, un jour ou l'autre... Qu'est-ce qu'on risque?

Gonzague avait écouté ces explications sans les interrompre d'un geste ni d'un mot. Il avait souvent remarqué que la pensée de l'interlocuteur se découvrait mieux par l'accélération de la parole que par la fidélité de l'expression. Or, il comprenait qu'en cet instant il essayerait en vain d'ébranler la résolution de d'Antrague, et qu'elle avait été prise dans le tempérament profond et l'hérédité du jeune homme. Chez celui-ci, en effet, le développement de l'intelligence semblait s'être arrêté brusquement après le premier élan, comme si une vis intérieure l'eût serrée pour toujours à un

certain cran. Depuis cinq ans qu'il connaissait d'Antrague, Gonzague avait fait fréquemment cette observation. Il la tenait pour exacte, l'ayant vérifiée plusieurs fois dans la conduite et les propos de d'Antrague qui ne lui réservaient jamais aucune surprise. D'Antrague allait par une pente naturelle à la débauche, au jeu, à l'aventure. Celle où il entrait aujourd'hui était dans la logique de son caractère et de sa vie. « Il n'est pas utilisable autrement », se disait Gonzague. Aussi ne tenta-t-il point de détourner son camarade, comme il l'eût fait, par exemple, en une conjoncture analogue, pour Sigismond et Barjol. Il crut devoir lui demander cependant s'il avait bien épuisé toutes ses chances.

— Oui, cher ami, toutes... Et tenez, ajouta-t-il avec un accent d'une sonorité qui frappa Gonzague, tenez, la seule raison qui me fait partir sans revoir ma maîtresse, c'est qu'elle est très riche, et alors savez-vous ce qu'elle ferait? Elle m'offrirait de l'argent, et rien ne me prouve que dans un moment de lâcheté et de tendresse je ne l'accepterais pas... Cette chance-là, je ne veux pas la courir et j'aime mieux disparaître...

Gonzague le regarda plus attentivement, troublé de constater ce mélange assez nouveau pour lui d'immoralité et de scrupules. « Je me trompe peut-être, pensa-t-il. C'est un garçon de plus d'originalité que je ne croyais. » Il lui toucha le bras affectueusement :

— Voyons, cher ami, avez-vous bien étudié

votre situation? A votre âge, avec l'énergie réelle qu'on sent en vous, avec votre nom, vos relations, vous avez des ressources que vous ne soupçonnez pas!... Il n'est pas trop tard pour entrer dans la diplomatie ou dans les affaires... ou bien, à la rigueur, continua-t-il en souriant, pour faire un beau mariage...

— Non, reprit d'Antrague, j'ai bien examiné mon cas, et je le sais par cœur. Je suis incapable de ce que vous appelez gagner sa vie, j'ai horreur de toute espèce de travail, et d'ailleurs je ne possède aucune instruction.

Il ajouta en se redressant :

— Remarquez, mon cher, que je n'accuse que moi-même, et je me déclare seul responsable des fautes que j'ai commises et des bêtises que j'ai faites... Aussi, seul, je les paierai.

Il tendit la main à Gonzague.

— Merci encore de vous charger de cette mission... Vous remettrez cette lettre, demain après déjeuner, vous n'oublierez pas? Demain seulement... Ah! je pars dans une heure; au revoir, Gonzague...! Transmettez toutes mes amitiés à nos camarades en leur disant la vérité sur mon départ.

— Où dois-je vous envoyer la réponse, demanda Gonzague après quelques secondes durant lesquelles il se contenta de tirer trois ou quatre bouffées d'une cigarette offerte par d'Antrague.

— Quelle réponse?

— Sinon la réponse, du moins le récit de mon entretien avec cette personne, dont les détails peuvent vous intéresser.

— Oh! ce n'est pas la peine... ça m'est égal, répondit d'Antrague en haussant légèrement les épaules... Je serai loin déjà.

Cette manifestation d'insouciance et d'égoïsme choqua tout à coup Gonzague, qui s'attendait, au contraire, à une manifestation de sensibilité. Cela lui gâta la figure de d'Antrague et son propre rôle.

— Mon cher, avouez que vous ne me facilitez guère ma tâche.

— En quoi?

— Mais, mon ami, reprit Gonzague assez sèchement, en me montrant par votre attitude que le résultat vous en est parfaitement indifférent... Quel intérêt voulez-vous que j'y prenne moi-même? Je croyais vous rendre service... Je vois que je suis un simple commissionnaire... Il fallait me le dire tout de suite...

Le ton et les manières de d'Antrague changèrent brusquement. Il s'avança vers son interlocuteur, le saisit dans ses bras, lui présentant un visage subitement contracté :

— Oh! Gonzague, ne me refusez pas, je vous en supplie, je vous en conjure!

Cette fois-ci, la scène se modifiait trop vite, dans un autre sens, pour ne pas faire naître en Gonzague le soupçon de quelque secret où il allait se trouver mêlé sans préparation. Il avait repris la lettre dans son portefeuille et la tenait

déjà à la main pour la rendre, quand, en regardant d'Antrague, le tremblement perceptible de ses lèvres et une espèce de solennité dans le maintien, la tête en arrière, le buste comme élargi, lui firent crier :

— Malheureux, est-ce que vous voulez vous tuer ?

On eût dit que d'Antrague était débarrassé soudain d'un vêtement pas fait pour lui. Il se retrouva à l'aise; ses traits s'étaient détendus, la régularité fière en réapparaissait dans tout l'aspect viril et séduisant du jeune homme.

— Eh bien! vous avez deviné, mon cher, avoua-t-il comme s'il s'agissait d'une bonne plaisanterie... Je vais me tuer... parfaitement... et aucune puissance au monde n'est capable de m'en empêcher. Lorsque cette lettre arrivera à sa destination, soit par votre intermédiaire, soit par la poste si vous refusez, je me serai flanqué une balle à la tempe dans un petit bois près de ma vieille maison, en Franche-Comté. Vous voyez, maintenant, ce que j'attends de votre amitié : des explications délicates devant la douleur de ma pauvre amie, votre présence, des soins... Ah! c'est une corvée, je m'en rends compte... mais vous êtes si gentil, mon vieux Gonzague!

Toute gêne se dissipait entre les jeunes gens. La première stupeur passée et l'éventualité du suicide admise, Gonzague reprit le ton cordial et familier. Il sentait qu'il ne devait pas heurter de front un être comme d'Antrague, sorte d'animal

entier imprenable par l'attaque directe. Il se borna donc à répondre, évitant un attendrissement de mauvais aloi :

— Je reste à votre disposition de tout cœur, mon cher ami. Mais j'espère encore que vous réfléchirez.

— Ce qui m'embête le plus là-dedans, dit d'Antrague, c'est que ma famille est catholique et pratiquante et que j'ai dans un coin une tante carmélite qui sera désolée... encore plus du suicide que de ma mort... Mais que voulez-vous? Je ne suis pas assez certain d'avoir la foi pour me condamner à une vie misérable!... Tant pis! Je risque ça aussi.

Il regarda sa montre.

— Le train ne part que dans une heure. Nous avons le temps de boire un verre de porto.

Et ils s'assirent à une petite table.

— La voiture du cercle qui doit me conduire à la gare est-elle arrivée? demanda d'Antrague à son domestique.

— Oui, monsieur le comte, elle est à la porte.

— Bien, nous sommes tranquilles. Laissez-nous.

Quand ils furent seuls, Gonzague dit :

— Je n'ai pas l'intention, cher ami, de contrecarrer votre projet, quoique je le trouve insensé et beaucoup trop désespéré pour votre cas... Mais vous êtes juge souverain... Je voudrais simplement vous faire part des réflexions qui me vien-

nent et qui correspondent à des idées que j'ai depuis quelques jours...

Ce ton, dans la circonstance, était de nature à plaire à d'Antrague et à l'engager dans une conversation.

— Je vous écoute, mon cher... De quoi s'agit-il?

— Je vous ai parlé souvent de Salandar...

— Le banquier? Votre patron?

— Oui.

— Eh bien?

— Eh bien! je sais, par les bruits de la maison, que Salandar est en train de monter une vaste opération financière dans nos nouvelles possessions de l'Annam et du Tonkin... Lisez-vous les débats à la Chambre?

— Jamais.

— La Chambre a décidé qu'on organiserait les protectorats, ce qui est la voie ouverte aux opérations de ce genre, et je crois deviner que Salandar va s'y jeter, le premier... C'est un homme plein de hardiesse... avec de gros capitaux... qui doit avoir des ambitions politiques... Dans la haute banque, on le craint, précisément pour son dédain de la routine, mais on ne l'étranglera pas facilement. Bref, il y a une lutte sourde que je ne perçois qu'assez confusément parce que je suis trop bas... Je devine néanmoins que Salandar va jouer une très grosse partie. Voulez-vous que je me hasarde à lui parler de vous? Il m'adresse

quelquefois la parole... J'ai l'air de lui être sympathique...

— Et pourquoi faire, mon Dieu! lui parler de moi?

— Pour vous joindre aux diverses missions techniques qu'il envoie en Extrême-Orient afin d'y préparer des débouchés et des comptoirs... J'ai le pressentiment qu'un homme de votre trempe peut y être très utile... Ce sont des pays tout neufs et qui ne sont qu'à moitié conquis par nous...

D'Antrague se mit à rire :

— Vous êtes un charmant ami, Gonzague, et vous accomplissez votre devoir d'ami qui est d'essayer de retarder la catastrophe... Mais pensez-vous que je vous aurais avoué ma résolution si elle n'était pas inébranlable?... Je pars dans vingt minutes et demain matin avant midi je me serai fait sauter la cervelle... car je n'imagine pas que vous me dénonciez à la police...

Gonzague insista :

— Accordez-moi quarante-huit heures.

— Non, parce que, même si vous réussissiez auprès de Salandar, moi, je n'accepterais pas. Je me suis déterminé par un ensemble de raisons qui constituent maintenant une force irrésistible... Adieu... je m'en vais prendre le train. Si vous ne voulez pas remettre la lettre, rendez-la-moi.

— Pardon, je la remettrai, vous avez ma parole, mais cela me donne le droit à cinq minutes encore de votre attention... Je trouve que, lors-

qu'on se croit libre de disposer de sa vie, il y a de la dignité à rester maître de sa décision jusqu'à la dernière seconde... Un homme comme vous ne doit pas se suicider dans un cauchemar... Il me semble, alors, que, s'il y a une chance sur mille, sur dix mille même, que je découvre un moyen honorable et satisfaisant pour vous, de vous faire revenir sur votre projet, vous devez me laisser chercher ce moyen... J'ai besoin de deux jours, pas davantage... Je vous le soumettrai, vous me répondrez par oui ou par non... Si c'est non, tout sera dit... Je vous embrasserai et je sais bien que vous aurez autant de courage et de sang-froid que vous en avez en ce moment... Si c'est oui, je serai profondément heureux d'avoir sauvé un ami... Mais vous ne pouvez pas me refuser ce délai... Non, non, d'Antrague, continua-t-il en s'animant et en proie à plus d'émotion qu'il n'en laissait paraître, vous ne pouvez pas!... Rien qu'à vos yeux, je suis sûr que vous n'avez pas commis un de ces actes qui obligent à se faire justice immédiatement!

— Oh! par exemple! s'écria d'Antrague en se redressant.

Cet argument venait de produire en lui la réaction de l'honneur. D'une voix très calme, il dit :

— Soit! Gonzague... Rendez-moi ma lettre, j'attendrai deux jours.

Aux environs de la soixantaine, Salandar avait à Paris et dans le monde des affaires une de ces situations brillantes et complexes, faites de tant

d'éléments disparates qu'il ne faut jamais s'étonner de les voir s'écrouler d'un coup. Une pièce fléchit, et elles s'effondrent. Mais, pendant un certain temps, tout semble conspirer à les maintenir. En ces années, Salandar était à son zénith. Il avait pour lui de solides relations politiques, la réussite et un passé résistant. Il employait cette expression pour indiquer qu'il ne craignait point la lumière. Ses débuts remontaient à la fin de l'Empire, dans une petite banque du Sud-Ouest, qui faisait des avances aux viticulteurs. Voici comment, à Bordeaux, on racontait son mariage, d'une façon plus piquante que malveillante. Il avait été, dans sa jeunesse, chétif, constamment souffrant, et n'osait rien entreprendre au milieu des préoccupations de sa santé d'autant plus que, seul et sans famille, il était livré à des mercenaires. Un de ses amis venait de mourir, et il avait vu sa maîtresse le soigner jusqu'au bout avec un dévoûment admirable. C'était une Méridionale d'une figure assez agréable, un peu forte, d'un caractère résigné et doux, et qui trouvait légitime d'obéir sans réserve à l'homme qu'elle aimait. La mort de son amant la laissa sans ressources, le testament ne la mentionnait même pas. Salandar, sur ces entrefaites, tomba malade gravement et l'attira près de lui. Elle lui prodigua des soins, ainsi qu'elle l'avait fait pour l'autre. Quand il fut rétabli, Salandar lui témoigna une vive reconnaissance et la pria de rester, en la prévenant qu'elle n'aurait pas une existence très heureuse à côté

d'un homme dont la santé exigeait tant de ménagements. Elle accueillit cette proposition avec joie, car son rôle dans la vie lui semblait être désormais celui de garde-malade. L'année suivante, Salandar l'épousa, après s'être guéri d'une congestion pulmonaire, où son amie veilla jour et nuit à son chevet.

Le climat des Landes acheva de le remettre sur pieds. Ils y avaient acheté une maison, parmi les genévriers et les pins. Ce fut leur lune de miel. Salandar avait alors trente ans. Il se sentait maintenant de la vigueur et de l'énergie, et il rentra dans les affaires. Bientôt il devint un homme plein de santé, ardent au travail et qui, privé longtemps de plaisir, en était assoiffé. Il eut des maîtresses et négligea la femme prise uniquement pour des vertus qui n'avaient plus d'objet. Ce fut le drame intime et voilé de ce ménage. Le dévoûment sans emploi de sa femme ne rappelait plus à Salandar que les anciens amants, une existence cahotée de liaison en liaison et des manières communes qui le choquaient. Comme cela était impossible à traduire en reproches, il en résultait entre les époux une exaspération sourde de la part de l'un et, de la part de la pauvre créature, une douleur de bête délaissée. Quand ils s'installèrent à Paris et que commença la grande fortune, Mme Salandar se demanda si son mari allait la garder près de lui et s'apprêtait à se retirer, disciplinée au devoir et soumise. Mais le banquier recula devant cette pensée qu'il avait

eue un instant et, d'ailleurs, ne se donna pas de meilleure raison à lui-même que la superstition. Alors, par une transformation qui n'est pas rare, la servante épousée, délivrée de son horrible crainte, s'affina. Sa bonté devint une distinction, et la vulgarité de Mme Salandar ne fut plus visible que pour son mari. Celui-ci, peu à peu, s'y accoutuma et, en vieillissant, il finit par ne plus la remarquer. Les Salandar étaient reçus à présent dans cette nouvelle société parisienne qui s'apprêtait à servir d'élite à la troisième République.

Tel était le personnage dont Gonzague sollicitait une audience. Le patron la fixa au lendemain matin.

— Asseyez-vous, jeune homme, et dites-moi ce qui me vaut le plaisir de votre visite... Ne soyez pas timide. Nous n'avons guère causé depuis ce fameux déjeuner chez Gresteau. Je me rappelle le nom de cet animal-là, parce qu'il vient justement de m'écrire à sa sortie de prison et que j'ai presque envie de l'envoyer au Tonkin, qui me paraît être le lieu rêvé pour ce genre d'individus...

— C'est précisément à ce sujet, monsieur, que je me suis permis de vous écrire...

— Au sujet de Gresteau?...

— Non, au sujet de l'Indo-Chine.

— J'espère que vous ne désirez pas que je vous y expédie? interrogea Salandar, en riant.

— Il ne s'agit pas de moi, monsieur, mais d'un

de mes amis... très intime... pour qui je viens vous demander, dans la mission que vous envoyez là-bas, un poste qui n'est probablement pas encore créé... d'après le peu que j'ai entendu dans les bureaux... du moins, il m'a semblé... Je vous prie de m'excuser si je me mêle...

— Allez! Allez! reprit Salandar, qui voyait hésiter le jeune homme. Je ne suis pas moi-même très fixé sur mon personnel et les attributions de chacun... Le recrutement n'en est pas commode, attendu que le pays est encore très dangereux... Si vous avez une idée, dites-la-moi franchement, elle sera la bienvenue.

Encouragé ainsi, Gonzague comprit que le patron l'écoutait attentivement. Il essaya de préciser sa pensée et de la faire valoir devant un homme qui allait peut-être le juger dans ces quelques minutes.

— Je dois vous dire d'abord, monsieur Salandar, que mon ami n'a aucune qualité d'administrateur ni de financier et qu'il n'a jamais été dans les affaires. C'est le comte d'Antrague; il est cousin de Salcède, que, je crois, vous connaissez. Ce n'est pas une indiscrétion d'ajouter qu'il est ruiné, puisque c'est sa ruine qui me dicte la démarche que je fais près de vous. D'Antrague est un garçon de vingt-huit à vingt-neuf ans, et, si vous m'autorisez à vous le présenter, vous verrez tout de suite le parti qu'on pourrait tirer de lui dans une opération qui a, par certains côtés, le caractère d'une véritable expédition civile.

— Tres juste! remarqua Salandar. Il y aura des explorations à faire... qui n'iront pas sans danger.

— Voilà où j'ai pensé que d'Antrague serait précieux... C'est un garçon d'une force physique et d'un courage inouïs, et il serait dans une grande aventure comme dans son élément naturel... Ici, il n'est pas dans son cadre, il me fait l'effet d'un beau fauve dans une ménagerie... Il finira par y étouffer sans que personne songe à employer une organisation musculaire et une audace magnifiques, et toutes sortes de dons qui, à la longue, deviendraient des tares dans la vie de Paris.

— Eh! dites donc, savez-vous que vous me donnez envie de voir cet être-là?... S'il y a moyen de s'entendre avec lui et s'il se laisse conduire, manier, on pourra en faire quelque chose... Est-il libre, votre d'Antrague?

— Il l'est.

— Accepterait-il, le cas échéant, de partir pour l'Indo-Chine avec mes hommes, dans des conditions que je me réserve de déterminer avec lui, quand nous aurons causé?

— Ça doit le tenter.

— Amenez-le-moi donc demain matin, conclut Salandar.

Il ajouta, au moment où Gonzague s'éloignait:

— Quant à vous, mon jeune ami, laissez-moi vous féliciter, non seulement de votre idée, mais de l'expérience et de la réflexion que tout ce que vous venez de me dire suppose chez vous... Non...

non... vraiment, je ne croyais pas avoir dans mes bureaux un garçon aussi distingué... Dès que nous aurons réglé la question d'Antrague, dans un sens ou dans l'autre, et même si je ne m'entends pas avec lui... nous nous occuperons de votre cas à vous... A demain matin, n'est-ce pas? Dix heures précises...

Il lui serra la main et le congédia d'un regard souriant. C'est la première fois que Gonzague ressentait cette impression que l'on formule habituellement par ces mots : « Etre content de soi. » Il était content de lui. Il espérait avoir sauvé son ami et, personnellement, il avait pris une petite importance aux yeux de Salandar, qui affectait de connaître les hommes. Il y avait là une remarquable rencontre de circonstances qui confirmait une fois de plus la théorie de la constance de l'effort dans une ligne unique. Depuis près de cinq ans à une place inférieure, il s'accoutumait le regard aux détours et aux obscurités de sa profession; il observait les passions qu'elle mettait en jeu, les types divers qu'elle créait. Il essayait de rattacher ces observations à une conduite générale de la vie et à l'étude des caractères, attendant patiemment l'occasion, qui est le procédé du destin.

— Eh bien? Gonzague, avez-vous trouvé cette merveilleuse combinaison? demanda d'Antrague ironiquement.

— Vous avez rendez-vous demain à dix heures avec Salandar. J'ai votre parole, d'Antrague,

que vous écouterez sérieusement ses propositions, comme si votre résolution y était subordonnée.

— Je comprends... Et quoique décidé à faire ce que vous savez, je serai très loyal envers vous et envers moi... Je ne veux pas préjuger ce que me dira Salandar, et je ne le repousse pas d'avance.

— C'est tout ce que je réclame de vous.

Après avoir introduit son ami chez Salandar, Gonzague attendit dans son bureau l'issue de la conférence. Au bout d'une heure, un huissier entra :

— M. Salandar prie monsieur de passer dans son cabinet.

Il trouva le banquier et d'Antrague penchés sur une carte.

— Avancez, avancez, Gonzague... Nous sommes d'accord, M. d'Antrague et moi... Votre idée était excellente... J'y ai apporté seulement une modification. M. d'Antrague consent à partir tout de suite, et seul, pour examiner le terrain, préparer les voies avec les indications que je viens de lui donner... Il s'embarque à Marseille dans huit jours, et nous agirons ici d'après les renseignements qu'il nous enverra...

Dès que Gonzague et son ami se retrouvèrent en tête à tête, celui-ci lui tendit les deux mains.

— J'ai été tenté par le danger.

Au moment du départ, Gonzague lui demanda :

— Avez-vous annoncé votre résolution à... la personne pour qui vous m'aviez remis une lettre?

— Ah! mon cher!... fit d'Antrague, comme on se fait des illusions! Figurez-vous qu'elle a très bien pris ça...

Il ajouta :

— J'ai peut-être bien fait de ne pas me tuer...

— N'en doutez pas, dit Gonzague.

V

ANDRÉE

Dans l'existence de ces jeunes gens, la femme n'avait fait, jusqu'ici, que des apparitions furtives. Elle s'était manifestée à eux par les hasards de la sensualité plutôt que par l'amour. Leur carrière n'avait pas encore subi, non plus, ce qu'on pourrait appeler la déviation de la femme, cette influence subtile et continue qui appuie à chaque heure sur la direction de la vie et la modifie insensiblement. Barjol, qui, à travers les besognes du journalisme, écrivait un roman dont son histoire avec Anna Frédal formait le sujet, venait de reconnaître la banalité de cette aventure et les minces traces qu'elle avait laissées en lui, à part les dettes contractées au cours de sa liaison et dont il ne parvenait qu'à grand'peine à payer les arrérages. Il renonça donc à un récit où l'intérêt principal se traduisait par des embarras d'argent. Gonzague, à qui il en avait lu quelques passages, l'approuva :

— Si vous me permettez la franchise, lui dit-il,

ce qu'il y a de meilleur dans votre roman, c'est le style, qui a le naturel et l'ironie de votre conversation. Mais il me semble que ces deux qualités et surtout l'ironie doivent s'appliquer à des matières très importantes qui les soutiennent et les mettent en relief, plutôt qu'à des détails et à des nuances de sentiment qu'elles rapetissent encore.

— Cela me paraît assez juste, fit Barjol. Une passion aussi mesquine que celle que j'ai éprouvée pour Anna Frédal aurait dû être traitée sur le mode lyrique. C'était le seul moyen de la faire prendre au sérieux. Je vais donc jeter ces pages au panier sans le moindre regret... Je sens, d'ailleurs, ajouta-t-il, que je ne débuterai qu'à un âge avancé et que ma carrière littéraire sera faite d'échecs secrets, ce qui me permettra de conserver une certaine bonne humeur...

Barjol se préparait ainsi aux déceptions qui commençaient à le frôler. Il était dans son caractère de pouvoir se livrer, sans y perdre la santé de l'esprit, à l'exercice déprimant de la prévoyance. Cette faculté est assez rare dans la bourgeoisie intellectuelle, où le souci de l'avenir fait partie de l'éducation et alourdit déjà les premiers efforts. Au contraire, Barjol savait garder son courage devant l'image des difficultés prochaines, mais il y mettait vis-à-vis de lui-même la condition de ne se les cacher par aucun artifice.

Un soir, dînant avec Gonzague, il lui dit négligemment :

— A propos, mon cher, je vais vous imposer une légère corvée... Je me marie et je vous prie d'être mon témoin avec Sigismond.

Gonzague le regarda de cet air réfléchi, qu'il conservait jusque dans l'étonnement :

— Comme je pense que vous ne me faites pas une plaisanterie, je suis tout à votre disposition.

Il était un peu froissé cependant que son ami ne l'eût point tenu au courant d'un si grave projet. Barjol devina ce sentiment :

— Si vous ne connaissiez pas la personne que j'épouse, reprit-il en souriant, je ne me serais pas permis de vous demander ce service.

— Je la connais?

— C'est la petite amie avec qui je vous ai fait dîner deux ou trois fois.

— Elle est bien charmante, répondit Gonzague avec le plus de spontanéité et de sympathie qu'il lui fut possible de mettre dans sa voix.

En réalité, cette révélation lui gâtait la figure de Barjol, troublait l'affection qu'il avait pour lui. Aucune raison ne lui paraissait justifier le mariage d'un garçon de cette valeur avec une grisette. L'amour n'en était pas une suffisante, puisqu'elle était sa maîtresse depuis au moins six mois. Il ne pouvait y avoir non plus un motif d'intérêt. Quelle nécessité de régulariser une liaison qui n'avait pas eu le temps de devenir une habitude et qui n'apportait même pas à l'homme l'aimable sécurité du ménage? Car, si la jeune femme était assez élégante et agréable de visage, avec une

jolie peau blonde, elle n'avait qu'une distinction intermittente qui semblait dépendre d'un regard sévère de son amant. Dans l'intimité, elle devait être vulgaire et excessive. D'ailleurs, elle paraissait ressentir pour Barjol une tendresse jalouse, où la jalousie absorbait la tendresse et la rendait sous forme d'obsession. Elle appartenait visiblement à la catégorie des femmes qui se font une arme de la fidélité. Telles avaient été les premières observations de Gonzague. Elles se résolvaient en objections que son regard ne pouvait s'empêcher de transmettre à un être aussi fin que Barjol.

— Vous êtes trop mon ami, reprit celui-ci, pour que je ne vous donne pas d'autres explications. Marthe est d'une famille de commerçants à moitié ouvriers et très honnêtes gens. Son père est mort; sa mère, qui a quelques infirmités, la surveillait mal. Elle travaillait chez une lingère quand je l'ai rencontrée. Je considère comme un miracle qu'elle soit restée sage jusqu'à ce jour-là... Vous voyez que je n'ai guère d'illusions et que ce n'est pas un homme exalté par la passion qui vous parle... Seulement, voilà... vous ne devinez pas?

— Non, dit Gonzague.

— Elle est enceinte, murmura Barjol, après une hésitation.

Les deux amis se trouvaient à table vis-à-vis. Barjol s'était penché pour prononcer ces derniers mots, et, devant le mouvement de stupeur que

cette fois-ci Gonzague ne put retenir, il se leva et alla s'asseoir à côté de lui, sur la banquette. Ils étaient à la fin du repas; ils demandèrent du café, et dès que le garçon les eut servis :

— Vous voyez, mon cher, continua Barjol, que, sans être alarmante, la situation est plus sérieuse que vous ne pensiez tout à l'heure... quand vous me blâmiez silencieusement.

— Oh! non, mon ami, non... ne croyez pas cela, dit Gonzague en baissant la voix... J'étais un peu ému de votre changement d'existence... mais je ne supposais pas qu'il allait être si profond, si grave...

— Vous comprenez, n'est-ce pas, pourquoi je ne vous ai pas consulté?... Je me serais reproché de ne pas le faire s'il s'était agi simplement de me marier... Mais dans un débat sérieux de conscience, on ne doit accepter aucune intervention étrangère, même celle de l'ami le plus cher... C'est un combat destiné à rester sans témoins, sous peine de perdre toute sincérité... La conscience ne comporte pas de galerie... et c'est pourquoi je me suis décidé de façon irrévocable avant de comparaître devant vous, ajouta-t-il en redevenant souriant.

— Je suis loin de vous blâmer, dit Gonzague, et à partir de cet instant mon devoir d'ami, au contraire, me porte à vous donner raison... et à envisager avec vous, non pas ce que vous auriez dû faire, qui vous regarde seul, mais les conséquences de ce que vous avez fait qui intéressent tous ceux qui vous aiment...

Ce mélange de gravité et de badinage formait le ton habituel de leur conversation, et ils se plaisaient à passer de l'une à l'autre sans transition, comme dans l'atmosphère naturelle de leur intimité et par le jeu de leur esprit. L'espèce de contrainte qui pesait sur eux au début de l'entretien était déjà dissipée. La familiarité, l'aisance reparaissaient entre ces deux amis, dont l'amitié était faite de se sentir au même niveau d'intelligence, malgré des règles si diverses de conduite. Le mariage de Barjol fut donc considéré comme indispensable et acquis. Les objections de Gonzague tombaient une à une, et les craintes pour l'avenir s'évanouissaient dans cette insouciance calculée qui caractérisait Barjol. Il n'admettait pas que cet événement pût avoir un retentissement fâcheux sur sa carrière d'homme de lettres, du moins telle qu'il la concevait et qu'elle s'annonçait déjà.

— Je ne vais pas dans le monde, et me voilà emporté par le journalisme pour longtemps, et peut-être pour toujours. Ma vie sera donc nécessairement discrète et vouée au travail. Marthe est très capable de me créer le genre d'intérieur dont j'ai besoin, et de me laisser une certaine indépendance, qui est une des conditions de mon métier. Je ne payerai donc pas, je crois, trop cher l'obligation morale où je suis de l'épouser.

— Avez-vous annoncé cette nouvelle à votre famille? interrogea Gonzague après un silence.

— Oui... Je ne vous cache pas qu'elle a paru

un désastre à mon père et surtout à ma pauvre tante... Mon seul regret dans cette affaire est le véritable désespoir que je leur ai causé...

— C'est ce que je craignais le plus pour vous, dit Gonzague... Et comment s'est terminée cette opposition de votre famille?

— J'ai supplié ma tante et mon père de me permettre de leur présenter Marthe... Ils l'ont accueillie très affectueusement, à ma grande surprise... Ma tante l'a embrassée et, après avoir bavardé un quart d'heure en tête à tête avec elle, m'a dit ces paroles admirables : « Tu n'aurais pas dû lui faire un enfant avant de l'épouser; c'est le seul reproche que je t'adresse, maintenant que je la connais. »

— Ces mots, dit Gonzague, résument tout.

Marthe entra dans le restaurant où ils dînaient. Elle avait tenu à les rejoindre pour savoir le résultat de l'entretien. Elle traversa la salle sans embarras et vint s'asseoir à la table en les regardant alternativement. C'est l'opinion de Gonzague qu'elle attendait avec anxiété, car il représentait à ses yeux la sagesse, et elle n'ignorait pas l'influence qu'il exerçait sur son ami. Elle fut rassurée tout de suite par un serrement de main de Barjol, qui lui dit :

— Il est enchanté.

Alors ses sourcils froncés se détendirent, et elle eut une brusque envie de pleurer.

— N'aie pas peur, c'est fini, dit-elle à Barjol. Elle ajouta :

— Je suis bien heureuse...

Et elle demanda un verre de cassis. On ne parla plus du mariage, et ils sortirent tous les trois du restaurant peu d'instants après.

Barjol allait chaque jour au journal vers dix heures et y restait jusqu'à une heure du matin à y faire toutes sortes de besognes, le directeur Ristouret ayant sensiblement réduit le nombre des rédacteurs du *Lansquenet*, qui traversait une crise. Entre les années 1885 et 1890, par les affaires Wilson et le boulangisme, une émotion et une curiosité allèrent remuer le public à une plus grande profondeur, et la presse parisienne prit son mouvement tournant vers la politique et l'information. Elle ne devait pas tarder à se joindre, d'une façon plus étroite que dans les années précédentes, au monde des banques et des affaires. Des journaux nouveaux harcelaient les anciens, obligés de se transformer pour supporter la concurrence. Le type des grands exploiteurs de presse s'ébauchait dans cette invasion de l'argent; les étrangers, attirés par ce remous, apparaissaient sur le boulevard, rompant les frêles barrières où le parisianisme à la Ristouret se retranchait encore. Gonzague conseillait à son ami d'abandonner le *Lansquenet*, dont les jours étaient comptés. Il se faisait fort de le faire entrer à *l'Informé*, par Salandar, le banquier, qui en était un des principaux commanditaires. Ce fut également l'avis de Marthe. Celle-ci avait pris une dignité soudaine, depuis qu'elle était la femme légitime. La céré-

monie religieuse surtout lui avait paru la consécration d'un mérite qu'elle devait maintenant justifier vis-à-vis de son époux et des amis de celui-ci. Elle eût pensé commettre une faute contre l'honneur en gérant mal les intérêts du petit ménage, que Barjol, plein de confiance, lui abandonna entièrement. Ils s'étaient installés dans un appartement au cinquième étage, meublé avec le concours des deux familles. On décida de pendre bientôt la crémaillère sans autres invités que Sigismond et Gonzague. Marthe, qui savait leur histoire, était fière de l'amitié qu'ils témoignaient à son mari, et elle eût souhaité que Barjol se bornât à leur fréquentation. Un soir, pourtant, qu'ils étaient assis tous les quatre à la terrasse d'un café et après avoir jeté un coup d'œil à son mari, comme s'il s'agissait d'un dessein concerté entre eux, elle dit à Gonzague :

— Pour cette fameuse crémaillère, monsieur Gonzague, il faut que vous nous fassiez un grand plaisir.

— Lequel, ma chère amie ?

— Ce serait de... d'inviter... votre...

Elle ne trouvait pas le mot juste. Barjol vint à son secours.

— Laisse-moi lui dire ça... Voici, Gonzague, et je sais que Sigismond va être de mon avis. Il est impossible que cette fête ait lieu sans Andrée... quitte à attendre qu'elle soit libre de venir à Paris...

— Hum ! fit Gonzague en souriant.

— N'est-ce pas, Sigismond?

— Parbleu! je crois bien, s'écria celui-ci... Tu la vois donc toujours? continua-t-il en s'adressant à Gonzague. Je ne suis pas au courant, excusez-moi, mes enfants, si je fais une gaffe...

— Mais moi, ajouta Marthe, je connais l'histoire.

— Par moi, dit Barjol.

— Evidemment... Et je tiens à ce que Mme Andrée soit au milieu de nous un jour pareil. Je suis sûre qu'elle en sera très heureuse et qu'elle acceptera tout de suite... Parce qu'en somme, monsieur Gonzague, d'après ce que j'ai compris, c'est votre amie véritable, celle-là... Et puis, reprit-elle d'un accent à la fois naïf et blagueur, je puis bien la recevoir chez moi, elle est mariée... Il est vrai que ce n'est pas avec vous, mais, à mon avis, ça ne fait rien quand il y a de l'affection réciproque.

Gonzague conclut en riant :

— J'accepte pour elle. Elle arrive cette semaine.

Quand Andrée venait à Paris, elle ne descendait jamais chez Gonzague, qui avait fini par se constituer un intérieur modeste de garçon, composé de deux pièces au rez-de-chaussée. Elle allait toujours au même hôtel, écrivait à son ami et attendait qu'il lui fît signe, s'appliquant à ne pas tomber dans sa vie à l'improviste. Depuis six ou sept ans, ses relations avec lui s'étaient toujours conformées à ce rite, qui, loin de contrarier leur

amour, y apportait l'attrait constant de la soumission féminine, si puissant sur un caractère comme celui de Gonzague. Quant à Andrée, durant les jours qu'elle passait à Paris, elle appartenait au jeune homme. Elle était à sa disposition à toutes les heures du jour et de la nuit, soit qu'il la reçût chez lui, soit qu'il vînt à l'hôtel ou l'emmenât dîner. Elle semblait n'avoir d'autre pensée que de renouveler son plaisir en dehors d'un romanesque auquel elle le savait insensible. Il se plaisait à l'entendre évoquer dans ses bras les souvenirs de jadis, leurs premières joies dans ce rude hiver où ils s'étaient rencontrés, mais il eût été refroidi qu'elle fît des projets d'avenir et lui promît une passion éternelle. Andrée avait découvert les limites sentimentales de Gonzague, et jamais elle ne le contraignait à les franchir; mais, dans ces limites, elle savait se mouvoir de toute son ardeur, et elle gardait pour elle seule les prolongements de l'amour. Elle avait maintenant un peu dépassé la trentaine. La bouche et les yeux, qui étaient les seules beautés de son visage, avaient conservé leur charme sensuel et leur rayonnement, et ils dispensaient d'apercevoir les portions maigres et creuses, tant le désir était appelé à ces deux foyers. Elle avait engraissé des épaules et des hanches et, en se déshabillant, elle faisait d'un mouvement de tête s'écrouler la masse noire de ses cheveux, avec une audace où l'expérience se révélait sans que la pudeur eût disparu. Ces diverses remarques de Gonzague sur le perfection-

nement de sa maîtresse formaient le secret de leur liaison et en contenaient la durée.

Andrée fut émue de l'invitation de Mme Barjol, mais n'accepta qu'à la condition d'être présentée telle qu'elle était, de ne rien cacher de sa situation.

— Mais, naturellement, dit Gonzague... Il n'a jamais été question de dissimuler quoi que ce fût.

— Elle sait tout? Barjol aussi?

— Tout absolument... que tu es mariée à Alençon, que tu viens me voir à Paris en t'arrangeant comme tu peux et qu'à Paris nous vivons ensemble pendant le temps que tu y restes... Tu n'as qu'à être toi-même et à ne pas craindre l'ombre de gêne...

Les deux femmes sympathisèrent tout de suite, et tous ces êtres jeunes, irréguliers, dans une position qui eût pu être déplaisante et fausse, s'y trouvaient à leur aise justement parce qu'ils sentaient planer sur eux les dangers de l'existence. A la fin de la soirée, Gonzague emmena Andrée dans son appartement, où ils passèrent la nuit ensemble. Le lendemain était un dimanche. Ils ne se levèrent que pour le déjeuner apporté d'un restaurant voisin. Au moment de se mettre à table, Andrée dit :

— Mon chéri, je ne pourrais pas manger tranquillement si je ne t'apprenais une grosse nouvelle qui n'a aucune espèce d'importance pour toi, d'ailleurs, mais qui chavire assez ma vie... Depuis

que je suis arrivée, elle me brûle les lèvres... Ecoute... tant pis!

Fort intrigué, Gonzague la regarda :

— Va! va! raconte... Qu'est-ce que c'est?

Elle lui prit la main :

— Je quitte Alençon... je viens habiter Paris...

Comme il ne paraissait pas s'en émouvoir outre mesure, elle ajouta :

— Je viens toute seule, sans mon mari... nous nous séparons.

Gonzague n'avait jamais pu s'accoutumer à voir en ce mari un être d'une existence réelle. Il ne le concevait point sous les traits d'un époux sérieux, usant de ses droits, capable de devenir incommode, et il ne songeait guère à ce qui se passerait s'il arrivait à découvrir que sa femme avait un amant. Dans l'esprit de Gonzague, l'essentiel pour lui devait être qu'Andrée n'ait pas pris cet amant à Alençon. C'était la première fois d'ailleurs qu'il faisait un raisonnement quelconque à ce sujet. Il lui fallait même un effort pour se rappeler le nom de l'homme que sa maîtresse avait épousé. Ces quelques mots d'Andrée lui mirent brusquement sous les yeux une situation nouvelle et qu'il se figurait mal.

— Ma chérie, je ne comprends pas... Qu'est-ce que c'est que ce drame que tu ne m'avais pas fait prévoir?

En haussant les épaules, elle répondit :

— Oh! ce n'est pas un drame... Mon mari est appelé pour affaires dans l'Amérique du Sud, au

Brésil, et il liquide son commerce d'Alençon... je te raconte ça en gros... Il m'a demandé si je voulais l'accompagner... J'ai refusé, naturellement, comme tu peux te l'imaginer; et je lui ai déclaré que je m'installerais à Paris jusqu'à son retour... Va! mon chéri, continua-t-elle avec une mélancolie qui frappa Gonzague, ne me demande pas d'autres détails, à quoi bon?

Le jeune homme la prit sur ses genoux :

— Dis-moi la vérité au moins sur ta situation personnelle, car il n'y a que celle-là qui m'intéresse... Tu penses, n'est-ce pas, que je ne suis pas dupe de cette histoire et je sens parfaitement qu'il s'est produit quelque chose d'assez grave entre ton mari et toi, que tu ne veux pas me dire... Je n'insiste pas.

Elle l'embrassa.

— Merci, mon chéri.

— Seulement, reprit Gonzague, il faut que tu me répondes franchement sur ce qui te concerne... Je ne suis plus tout à fait le pauvre diable qui partageait avec toi cent sous pour dîner... J'ai une gentille place chez Salandar... qui ne peut que s'améliorer, et j'ai même quelques sous de côté...

Andrée eut un rire léger :

— Hein? quand on y songe? Tu ne trouves pas ça extraordinaire!

— Non... Je finis par trouver ça très normal... reprit-il en riant aussi.

— Moi, je n'en avais jamais douté... Tu te

rappelles, à Nogent, dans l'île... quand j'étais la seule à avoir confiance?

— Alors, tourne-toi... regarde-moi bien... Et pas de dissimulation entre nous... As-tu besoin d'argent? Je ne te pardonnerais pas de te gêner avec moi...

Elle se récria :

— Ah! par exemple, qu'il ne soit pas question de ça entre nous!... Mon mari s'est très bien conduit... n'aie aucune inquiétude de ce côté... Il m'a donné des meubles qui sont en route... J'ai loué un petit logement dans le genre de celui de Marthe et de Barjol... Ne t'occupe de rien... J'installerai tout moi-même... Maintenant, à toi d'être franc... Dis? Ça ne t'embête pas que je vienne vivre si près de toi? Tu sais que je n'empiéterai jamais sur ton indépendance et que notre liaison restera toujours ce que tu voudras qu'elle reste... Réfléchis bien avant de me répondre.

— Je n'ai pas besoin de réfléchir... Je t'aime tendrement et tu es pour moi la camarade rêvée... Je suis donc enchanté d'une combinaison qui sera exquise avec une femme aussi intelligente que toi...

Elle conclut simplement :

— Quoique tu sois libre, ne te crois pas obligé de prendre une maîtresse tout de suite...

— En tout cas, reprit gaîment Gonzague, pour le moment tu es la seule.

— Vrai?

— Vrai.

— Alors, déjeunons, je vais nous servir...

Ce qui faisait pour les deux amants le charme de cette liaison, interrompue et renaissante suivant des événements qui ne dépendaient pas d'eux, c'est que les souvenirs de la première rencontre envahissaient leur esprit chaque fois qu'ils se trouvaient ensemble. Ils avaient la sensation d'avoir appris la vie en même temps et de s'être aimés, non point dans l'illusion, mais dans la perte des illusions. Cela leur donnait une sincérité qui, chez des êtres moins sains, eût pu tourner au cynisme et au vice, mais qui chez eux ne faisait qu'élargir l'expérience. Ils étaient fort capables de se méfier de tout le monde, mais pas l'un de l'autre, et ils ne cherchaient point à se faire souffrir, sous prétexte d'éprouver leur amour.

Cette préoccupation était plus raisonnée chez Andrée, qui ne concevait pas sa vie sans le voisinage de Gonzague et s'appliquait dans ce but à ne jamais entrer en concurrence avec son égoïsme.

Elle s'installa donc assez loin de lui, sur la rive gauche. Elle savait rester plusieurs jours sans le voir, attendant un mot qui lui fixât un rendez-vous. Elle y arrivait toujours la première. En général, il la gardait chez lui le samedi soir et toute la journée du dimanche et l'emmenait dîner au restaurant, avec les Barjol. Puis on la raccompagnait jusqu'à son domicile, près du Luxembourg, et on la laissait à la porte. Elle disait à Marthe quand celle-ci voulait visiter sa petite installation : « Oh ! ne montez pas, c'est trop haut ! » Elle en

avait toujours aussi empêché Gonzague, qui, d'ailleurs, n'insistait pas.

Mme Barjol montrait des prévenances délicates à son égard et tenait à la traiter en femme légitime.

— En somme, ma chère, vous êtes sa femme. Ce n'est qu'une affaire de temps, et de divorce quand votre mari reviendra.

— Mais ne croyez pas cela... Sa femme! Je ne me considère même pas comme sa maîtresse... Je suis son amie, son amie dévouée, pas autre chose. .

Gonzague ne s'attardait pas à ces subtilités et ne se donnait même pas la peine d'avoir une opinion sur cette aventure. Un soir de printemps, ayant projeté de dîner aux environs de Paris, ils avaient pris rendez-vous devant l'entrée de la banque Salandar. Elle l'attendait depuis un quart d'heure à quelque distance, lorsqu'elle le vit sortir avec un monsieur âgé, en qui elle reconnut son patron, d'après la photographie ornée d'une dédicace qu'elle avait aperçue sur une cheminée de l'appartement de Gonzague.

— Oh! c'est lui, murmura-t-elle... Il lui prend le bras... Ils sont joliment bien ensemble!...

Elle les suivit de loin. Gonzague lui avait fait un signe discret en reconduisant le banquier jusqu'à sa voiture. Une conversation s'engagea entre eux, puis le jeune homme jeta sur Andrée un regard qui signifiait : « Il m'emmène, je ne puis pas refuser. » Andrée comprit et rentra chez elle. Elle habitait, non pas au cinquième étage de la

maison, comme elle l'avait dit à Gonzague, mais au sixième, sous les combles, dans une chambre mansardée qui n'était pas sensiblement différente de celle qu'elle occupait autrefois sur les boulevards extérieurs. L'ameublement était cependant plus confortable. Elle avait rapporté d'Alençon un lit en noyer et une armoire à glace. Une commode tenait une place exagérée; quelques gravures s'espaçaient sur les murs, et un tapis cachait le carreau. Une petite table d'acajou et un pouf complétaient ce mobilier disparate qui présentait un aspect d'épave. Par la lucarne recouverte de minces rideaux, les rayons du soleil couchant chauffaient la pièce. Andrée enleva lentement son chapeau, s'assit sans l'ombre d'une déception au visage, satisfaite, au contraire, d'avoir si bien compris son amant et obéi à son ordre.

Avant de monter, elle avait acheté du pain et de la charcuterie pour dîner; elle mit sur la nappe une carafe de bière, un verre, un couvert en ruolz, puis, comme il était sept heures, elle commença de manger.

Soudain, elle entendit des pas dans le couloir et des coups de canne sur la porte de la mansarde voisine. Une voix demanda : « Il n'y a donc personne? » Puis, sur un ton plus bas : « Andrée... eh! Andrée... c'est moi!... » Andrée se leva brusquement, courut sur le palier, reconnut Gonzague et le prit par la main.

— C'est par ici... entre...

Et elle referma la porte.

— Salandar m'a lâché, dit Gonzague... et je suis vite venu te chercher... J'ai eu de la peine à me diriger dans ce couloir, on n'y voit rien...

Il regardait autour de lui.

— Je m'étais mise à table, fit Andrée... Je ne comptais plus sur toi... Je pensais que ton patron t'avait gardé à dîner... Ce qui valait mieux que de dîner avec moi...

— Comment! ma pauvre petite s'écria Gonzague, c'est ici que tu loges!

— Mais c'est très gentil!

Il secoua la tête :

— Andrée, fit-il sur un ton qui devint presque dur, tu ne m'as pas dit la vérité sur ta situation. Je croyais que tu avais pris un petit logement agréable, comme tu me l'affirmais... et tu habites une chambre de bonne, sous les toits... Et puis, continua-t-il en apercevant la charcuterie dans du papier, voilà comment tu manges quand tu es seule!

Elle voulut prendre la chose en plaisantant. Il l'arrêta :

— D'abord, montre-moi ce qui te reste d'argent...

— Pardon... je...

— Veux-tu me le montrer tout de suite?...

— Tu peux regarder, c'est dans le premier tiroir, répondit-elle en désignant la commode.

Il fouilla sous du linge :

— Huit francs!...

— Eh bien? c'est plus qu'il ne m'en faut pour aujourd'hui... Et j'ai encore trois francs sur moi.

— Et demain?

— J'en attends.

— D'où?

— D'Alençon... mon frère doit m'en envoyer.

Gonzague referma le tiroir d'un geste violent :

— Je ne suis pas seulement navré de cette situation... je suis furieux que tu ne m'aies pas mis au courant plus tôt... Maintenant, soyons sérieux. Tu es complètement brouillée avec ton mari, n'est-ce pas?

Elle baissa les yeux :

— Oui, mon chéri...

— Il a découvert?...

— Je lui ai tout avoué... On divorcera à son retour d'Amérique, c'est convenu... Je te supplie de me pardonner, ajouta-t-elle en tombant à ses genoux et en sanglotant... J'ai toujours voulu te cacher ce côté de ma vie, c'est ma faute...

Il la releva, l'embrassa au front et reprit sur un ton plus doux :

— Et comment vis-tu? De quoi?

— J'ai retrouvé quelques élèves... et je continue à donner des leçons... J'ai vendu aussi deux ou trois bijoux... Tu vois, mon chéri, que ce n'est pas bien tragique, à part le mensonge que je t'ai fait et que je regrette amèrement!

Il fit deux ou trois pas en silence et reprit :

— Oh! la situation n'a rien de tragique, en effet... Mais elle demande à être traitée désormais

avec beaucoup de raison et de sang-froid... Nous en avons assez vu ensemble pour pouvoir être vis-à-vis l'un de l'autre d'une franchise entière... Donc, je veux... j'exige d'une façon absolue, tu entends, que jusqu'à ce que tu aies arrangé définitivement tes affaires avec ton mari, et que tu saches à quoi t'en tenir, tu t'adresses à moi, pour les besoins de ta vie... Ton existence n'est pas très dispendieuse, je peux y subvenir en ce moment, et il n'est pas nécessaire à mon âge de faire des économies.

Elle était pâle et défaite comme si elle venait d'être prise en flagrant délit.

— Ce que je vois là-dedans de plus clair, dit-elle douloureusement, c'est que notre liaison va changer de caractère si même elle résiste à ce coup!... Me voilà à ta charge!...

Il l'interrompit :

— C'est absurde!... Tu ne seras pas plus à ma charge, toutes proportions gardées, que tu ne l'étais lorsque je payais ton dîner à la crèmerie... Notre liaison, à travers ses péripéties, tient debout, au contraire, parce qu'elle est faite de toutes sortes d'éléments réels... Oh! je ne prétends pas que je n'aime pas l'argent, j'ai trop souffert d'en manquer et j'ai trop vu en souffrir autour de moi... A toi, je le dis, oui j'aime l'argent et j'aspire à être riche... mais c'est une force que j'ajouterai à ma vie, jamais ce n'en sera le but... et jamais, surtout, je ne le laisserai dénaturer un de mes sentiments...

Andrée se jeta dans ses bras. Elle ne fit plus

d'objection, sûre de pouvoir conserver maintenant à leur union la bizarre poésie qu'elle y avait mise et dont elle était seule à jouir. Et, tandis que lui n'envisageait que les aspects immédiats et pratiques de l'opération, elle, malgré ses inquiétudes, combinait déjà dans son instinct profond un plan d'existence où elle conserverait toujours une place auprès de Gonzague, quitte à la restreindre à mesure qu'il s'élèverait.

La position du jeune homme chez le banquier s'était agrandie du jour au lendemain. Ces manieurs d'argent, du genre Salandar, qui méprisent les hommes de les voir tomber si aisément dans les pièges les plus grossiers, ont parfois des admirations soudaines et naïves devant l'intelligence, la finesse, l'originalité de l'esprit. Les entretiens que Salandar avait eus avec Gonzague au sujet des entreprises de la Banque en Extrême-Orient lui laissèrent l'impression qu'il venait de découvrir une supériorité. C'est une forme de l'orgueil chez les despotes et qui les conduit parfois jusqu'à la justice. Salandar voulut vérifier son premier jugement, rapprocha Gonzague de sa personne, augmenta un peu son traitement. Il lui confiait des rapports et souvent admettait sa présence dans des discussions d'affaires. Puis, quand ils restaient seuls, il lui demandait son avis sur tel ou tel fait, tel ou tel personnage, d'une façon d'ailleurs légère et sans paraître y donner de l'importance. Il en fit bientôt une sorte de secrétaire hors cadre, qui n'eut pas de besogne bien déterminée et se tenait

toute la journée à sa disposition. De temps en temps, il l'emmenait déjeuner avec lui et un soir le présenta à sa femme, qui partagea son opinion sur la distinction du jeune homme. Celui-ci sentit la partie délicate, faite de nuances, qui se jouait à son sujet; mais il avait acquis maintenant, par l'observation continue, tant d'acuité dans la connaissance des caractères et des mobiles secrets qu'il lui suffisait d'être naturel pour montrer toute sa valeur à un homme de l'expérience de Salandar.

Sans en avoir conscience, en suivant simplement la ligne d'ambition tracée par les circonstances, Gonzague tendait vers un certain type d' « homme fort » qui n'est point dans le milieu démocratique ce qu'il apparaissait sous le Second Empire ou sous la Monarchie de Juillet. Il comporte beaucoup plus de souplesse et de ménagement des intérêts d'autrui, précisément parce que la société est trop mélangée et tourbillonnante pour qu'on s'y fraye un passage à coups de poing. Il y faut des procédés plus subtils, des démarches plus sinueuses, un consentement plus universel. Aucun succès ne dure aujourd'hui contre les efforts combinés de tous les rivaux. L'art de l' « homme fort » consiste donc plutôt à faire accepter son ambition qu'à l'imposer. Ce phénomène est aussi visible en politique que dans la littérature et les affaires. Gonzague en avait l'intuition sinon encore la vue pleine et définitive. Un sens particulier le conduisait sur le terrain où il ne heurtait

personne et où il ne rencontrait pas d'obstacle. Il était dans l'action délicat et persévérant. Les premières amertumes de sa vie avaient été comme décomposées dans le creuset intérieur au lieu de répandre leur fiel dans tout l'organisme.

Andrée avait suivi ce travail obscur avec une admirable pénétration, car elle ne cessait d'observer Gonzague, et il couvrait tout le champ de sa pensée. Elle comprenait qu'elle ne s'emparerait jamais de lui définitivement et que, par certains côtés, il lui resterait insaisissable.

Un soir que, devant elle, il se mettait en habit pour aller dîner chez Salandar, et qu'elle était troublée par son air élégant et son sourire :

— Est-ce qu'il y aura, à ce dîner, demanda-t-elle négligemment, cette jeune fille dont tu m'as parlé?...

— La nièce de Mme Salandar?

— Oui.

— Probablement.

Il se regardait dans la glace. Elle ajouta :

— Qui sait? Si jamais tu épouses celle-là ou une autre... tu ne te croiras peut-être pas obligé de me quitter...

Et pendant qu'il haussait doucement les épaules, elle lui arrangea sa cravate.

VI

LES VINGT-CINQ FRANCS

Sigismond, malgré les ardeurs de son tempérament, ne s'était pas laissé griser par des succès de réunions publiques, et il se garda d'arriver à la Chambre en grand homme de province. De la finesse, le contact d'amis délicats, Gonzague et Barjol, et l'expérience acquise en quelques années de vagabondage le préservèrent de ce ridicule. D'ailleurs, le milieu parlementaire, la position des partis, lui échappaient; les hommes lui étaient totalement inconnus. De la politique, il n'avait aperçu jusqu'ici à travers les articles de journaux et les conversations qu'un dessin aux traits grossiers, à la façon d'un voyageur qui aborde un pays le guide à la main. Sigismond, à la Chambre, se trouva subitement isolé dès les premières séances. Sa curiosité seule fut en éveil, et la passion ne rencontra pas d'aliment; car il appartenait au parti républicain plus par les circonstances électorales que par des convictions

profondes. Ce qu'il vit dans son élection de plus clair, c'est qu'elle lui ouvrait la carrière où ses qualités pourraient, suivant les occasions, s'exercer avec plus d'éclat. La vie matérielle semblait assurée maintenant, quoique d'une façon médiocre, par son indemnité de député, et Bourre, le vieil avoué, lui avait en outre prêté quelque argent pour s'installer, Sigismond comprenait donc qu'il ne devait pas se presser. En somme, il n'y eut qu'au tripot de Bridel, à l' « Artiste », que sa nomination comme représentant du peuple fut remarquée. Là, Sigismond eut vraiment la sensation que sa situation avait changé et qu'il était devenu quelqu'un.

Quand il fit sa rentrée au cercle quelques jours après l'ouverture de la session, Bridel le prit par le bras et lui dit :

— Mon cher ami, permettez-moi de vous parler franchement, comme à un homme que j'ai vu débuter et dont j'ai prédit l'avenir... Je connais par cœur tous les déboires auxquels est exposé à Paris un jeune député sans fortune... Il y a dix ans, à sa première législature, votre ami Passou était très content de trouver son couvert toujours mis, et le vieux Sarbot a eu le dîner au cercle jusqu'à un âge avancé. Eh bien! mon bon, vous êtes ici chez vous... Vous pouvez venir déjeuner, dîner, souper toutes les fois que ça vous conviendra... Et, dans ma pensée, ce n'est pas un cadeau que je vous fais, c'est une marque d'estime que je vous donne.

Sigismond le remercia sans se sentir le moins du monde offensé de cette proposition, tellement elle était naturelle chez Bridel et conforme aux rites de la vie parisienne à cette époque.

— Vous ne vous imaginez pas, continua le patron de l' « Artiste », combien je serais heureux de jouer un rôle, si modeste fût-il, dans la carrière d'un homme comme vous...

— Vous en aurez joué un plus grand que vous ne croyez, Bridel! s'écria Sigismond.

— Et lequel, mon Dieu?

— Vous rappelez-vous le soir où vous m'avez presque forcé à jouer sur une banque de Borx?

— Si je m'en souviens!... Vous avez gagné trente mille francs... Et même, depuis, on ne vous avait plus revu.

— Je suis parti le lendemain pour mon pays.

Bridel se frappa tout à coup le front :

— Je devine... C'étaient les frais de votre campagne électorale!...

— Ma foi... c'est à peu près cela, fit Sigismond en riant.

Bridel ne put se défendre d'une émotion passagère. Il serra la main du jeune homme en murmurant :

— Ce sera un de mes meilleurs souvenirs.

— Par exemple, reprit Sigismond, j'ai juré de ne plus toucher une carte...

— Vous aurez raison, approuva le patron de l' « Artiste » d'un ton paternel. Je dois vous dire néanmoins que, dans ma pensée, ce serment est le

seul qui n'engage à rien, et la plupart des joueurs endurcis l'ont fait à maintes reprises.

— A votre avis, Bridel, on ne peut donc pas guérir de la passion du jeu?

— On guérit parfaitement de la passion, mais pas de l'habitude... L'important est donc de ne pas la prendre... C'est pourquoi il n'est pas mauvais pour un joueur de faire de temps en temps le serment de ne plus toucher une carte... Moi-même, à de certaines périodes de ma vie, je m'en suis bien trouvé.

Mais Sigismond ne plaisantait pas, et c'est à peine si, maintenant, il jetait un coup d'œil distrait sur la table de baccara quand il traversait la salle. Il voyait, au contraire, quelques-uns de ses collègues, comme Rastier et Passou, jouer un jeu effréné. Ayant eu un jour la naïveté de demander à Bridel s'ils étaient riches :

— Ce n'est pas nécessaire dans leur position, répondit celui-ci. Une opinion politique doit nourrir son homme.

— Quoique je goûte votre esprit, dit Sigismond, vous me faites quelquefois hausser les épaules avec vos paradoxes. Passou et Rastier sont de forts honnêtes gens, je les crois inaccessibles à la corruption...

— Certes oui... Que me faites-vous dire là! s'écria Bridel, indigné qu'on pût le croire capable de soupçonner des clients à lui... Vous avez souvent des remarques qui sentent encore la province, continua-t-il. Je vous porte trop d'intérêt pour ne

pas vous signaler ce travers, dont vous devriez vous défaire... Passou est à la veille d'être ministre, le petit Rastier, qui n'est guère plus âgé que vous, est lié avec tous les grands personnages de la République... Ils escomptent le pouvoir et, en l'attendant, ils n'hésitent pas à se couvrir de dettes et à jouir de la vie. Les ambitieux trouvent toujours de l'argent.

— C'est une méthode, dit Sigismond rêveur.

— Il n'y en a pas d'autre, conclut Bridel.

Sigismond était alors dans l'âge ingrat de l'ambition, quand le but est encore imprécis et lointain, quand la réalité commence à ronger les illusions et ne s'est pas substituée pleinement à elles. Il y a quelques mois, il frémissait de désir à la pensée d'entrer au Parlement, il lui semblait que tous les regards seraient fixés sur lui. Brusquement, il se sentait dans une demi-obscurité, entouré de rivalités et de méfiances, se heurtant de toutes parts aux anciens qui barraient la route. On voyait alors dans tous les partis de fortes personnalités, au relief très accentué, qui occupaient la scène entière et en interdisaient l'accès aux débutants. Du côté républicain, les hommes qui avaient pris part aux premières luttes du régime détenaient tour à tour le pouvoir et l'influence et se montraient résolus à les conserver longtemps. Les divisions qui naissaient entre eux n'avaient pas encore le caractère tranché que devait leur donner bientôt le boulangisme, en les obligeant à réagir pour ou contre. Au début de la législature, le général Bou-

langer, ministre de la Guerre, paraissait une des forces de la République. Les royalistes l'attaquaient avec violence pour son rôle dans l'expulsion des princes. Il était impossible, surtout à un jeune député comme Sigismond, de prévoir la brusque déviation qu'allait subir cette destinée. Il y aurait fallu toutes les finesses et toutes les susceptibilités de l'instinct politique, et des vétérans s'y trompèrent.

Sigismond fut stupéfait du langage que lui tint Bourre à ce sujet. Il avait écrit au vieil avoué pour lui emprunter mille francs. Un matin, celui-ci, après avoir passé la nuit en chemin de fer, sonna chez son député, qui vint lui ouvrir en chemise.

— Recouche-toi, mon petit... Il fait un froid de chien... D'abord que je te rassure, voici tes mille francs... Nous causerons de ça tout à l'heure. En attendant, j'ai autre chose à te dire.

Il écarta lui-même les rideaux, puis releva le col de son pardessus et s'assit :

— Ah! je ne suis pas content, mon garçon!...

— De moi?...

— De tout le monde... du ministère... de la Chambre... A Paris, on ne comprend rien... Vous êtes tous à vouloir défendre la République et vous ne regardez pas ce qui se passe en province... C'est toujours la même histoire... Qu'est-ce que ça me fiche à moi qu'on expulse les princes si on laisse des réactionnaires à tous les emplois?... Je ne peux pas arriver à faire déplacer le directeur de la caisse d'épargne, qui est bonapartiste... On

me laisse un sous-préfet qui est un réactionnaire enragé et qui démolit en dessous tout le travail que je fais en vue des élections prochaines... Car il faut déjà s'en occuper...

— Oui... oui..., murmura Sigismond assis sur son lit... et qui était blasé depuis longtemps sur les indignations de l'avoué.

Il y eut un moment de silence pendant lequel Bourre tira de sa poche une tablette de chocolat qu'il se mit à croquer.

— Et puis, reprit-il tout à coup, veux-tu me dire ce que c'est que ce général Boulanger?... Le connais-tu?

— Je lui a été présenté par Passou, qui le tient pour un homme de grande valeur.

— Oui... oui... reprit Bourre, je sais que les républicains s'emballent sur lui... A moi, il ne me dit rien qui vaille, tu entends... Je n'aime pas qu'on fabrique des grands hommes dans notre parti... et encore moins s'il s'agit de militaires... Le grand homme doit être posthume, continua-t-il en ricanant... Il convient de le découvrir après sa mort et de lui élever des statues... Et autant il est utile en marbre sur une place publique, pour provoquer des manifestations d'enthousiasme, autant il est dangereux de son vivant.

Sigismond se mit à rire pour flatter le vieil avoué, qui aimait à prendre avec lui des airs de directeur de conscience.

— Soyez tranquille, monsieur Bourre, vous n'avez rien à craindre de Boulanger.

— Qui vivra verra! fit l'avoué en hochant la tête... Maintenant, parlons de ton affaire.

Le jeune homme s'était levé, avait allumé du feu et préparait sa réponse aux reproches qu'il attendait. Bourre, comme s'il s'adressait à un étudiant du Quartier Latin et sans considération pour la dignité du député, lui demanda :

— Ah! ça, qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie? Tu as déjà mangé ton mois?

— Eh! monsieur Bourre, croyez-vous qu'on puisse vivre à Paris avec vingt-cinq francs par jour et toutes les obligations que je commence à avoir? Pas plus tard qu'hier, j'ai été obligé de rendre un déjeuner à des collègues qui m'avaient invité plusieurs fois...

— Tu as bien fait... Où avez-vous déjeuné?

— Chez Durand.

— C'est un bon endroit, dit Bourre. Combien ça t'a-t-il coûté?

— Je n'ai pas encore réglé... le patron me connaît et je lui ai fait signe que j'allais revenir... Ça n'a pas d'importance sur le boulevard et dans ma situation, continua-t-il, mais il ne faudrait pas s'y exposer trop souvent...

— Sacrebleu! s'écria Bourre, je n'oserais jamais... Tu as eu tort...

— A Paris, si on est obligé de reculer devant certaines dépenses, on reste figé à sa place... Nous sommes un groupe de collègues qui nous invitons, tantôt l'un, tantôt l'autre... Ce sont tous des gaillards qui ont l'air de rouler sur l'or... Que je leur

fasse l'effet d'un député pauvre, et il me faudra renoncer à toute relation, à toute influence... Autant quitter la vie publique!

— Ici, mon garçon, tu es dans le vrai, reprit Bourre. L'influence pour un député, tout est là... Ça vaut mieux que le talent oratoire, qui n'est qu'une question d'entraînement... Je te l'ai dit souvent : « Ne me fais pas de discours, donne-moi des juges de paix. » Voilà ce que les républicains ne comprennent pas encore... Ils y viendront... Tu es habillé? Allons déjeuner chez Durand et payer ta note.

Après quelques hésitations et une victoire facile sur certains scrupules, Sigismond se décida pour le système de l'audace et du risque qu'il se définissait ainsi à lui-même : « Aujourd'hui, la politique doit se faire par de grands moyens. Elle n'est pas une question de doctrine, mais d'action. Elle n'est plus conduite par des penseurs vivant dans des mansardes, mais par des gens d'un tempérament vigoureux, ne craignant pas de s'exposer aux coups. Or, à cela, il faut des compensations. Un philosophe les trouvait dans la diffusion de ses idées, dans son prestige, dans son influence morale. Nous qui sommes tombés dans des circonstances où l'action est tout et la doctrine rien, il nous faut posséder d'abord les moyens de l'action, c'est-à-dire l'argent, et créer en nous l'état d'esprit qui stimule l'action, c'est-à-dire le goût de la vie. »

La prompte dépense des mille francs prêtés par Bourre illustra ce raisonnement. Les années

où se passe ce récit furent marquées à Paris par l'éclat de fêtes bruyantes et le règne de la galanterie. Mais le luxe n'y prenait encore que des formes raffinées et élégantes; il restait en dehors de la bourgeoisie laborieuse et du peuple et comme enfermé dans une sorte de vaste cage dorée. Les passants l'apercevaient à travers les barreaux. Ils se contentaient du spectacle et n'avaient pas la tentation de s'y mêler. Les demi-mondaines scandalisaient les familles par la recherche éperdue du plaisir, au lieu de s'y introduire par leurs économies, comme elles allaient le faire plus tard. Elles n'avaient pas que des amants: elles avaient des amis, des relations, une cour, et, entre elles, une hiérarchie qui n'était pas établie seulement par le niveau de l'argent; car les plus fameuses savaient se ruiner pour satisfaire des caprices. L'immoralité était allégée ainsi par la fantaisie, et la contagion atténuée par les exigences somptuaires de ces existences.

Du monde politique au monde galant la communication s'était vite établie. De l'un à l'autre il y avait comme une circulation d'intrigues et un échange de désirs. Des créatures intelligentes et déclassées voulaient jouer un rôle qui les rehaussât ; des hommes surmenés de luttes et d'ambitions, et la tête alourdie d'un vin grossier, venaient s'abandonner chez elles à une griserie légère. Aucune sensation n'était plus capable d'émouvoir Sigismond, à qui pesaient la gêne et la solitude et que la méditation harassait.

La première fois qu'il alla chez Catherine Auvert, il éprouva ce vertige particulier que donne à un jeune tempérament la beauté des femmes dans la lumière. Catherine avait rassemblé dans un souper ses camarades les plus jolies, quelques Parisiens fameux et trois ou quatre personnages politiques en vue. Peu de femmes, dans la galanterie de cette époque, pouvaient réunir dans une intimité étroite plus d'amis dévoués. Ils se composaient, pour la plupart, d'anciens amants dont elle avait su conserver l'affection, et qui ignoraient cette particularité, car elle était discrète. Elle n'invitait jamais l'homme qui l'aimait, voulant conserver à son salon la dignité et l'équilibre et y exercer l'influence par elle seule. Vers trente-cinq ou trente-six ans, toute sa personne semblait un triomphe de l'élégance sur la nature. Elle était une création de l'art et de la grâce. Le regard séduit et distrait ne pouvait détailler ses défauts physiques. Il fallait une femme pour les découvrir. C'est pourquoi les femmes n'étaient pas jalouses d'elle et contribuaient à ses succès, d'autant mieux que maintenant elle les poursuivait plutôt dans l'ambition que dans l'amour. En secret, elle avait aimé passionnément. Elle avait fait des folies pour d'Antrague, l'attendant des nuits entières dans sa voiture à la porte du tripot. D'Antrague lui expédiait Sigismond pour qu'elle prît patience, pendant qu'il jouait: c'est ainsi que le jeune député l'avait connue.

— Et comment va votre ami? Avez-vous de

ses nouvelles? demanda-t-elle à Sigismond après les premières formalités de politesse.

— J'ai reçu un mot de lui l'année dernière à l'occasion de mon élection... Il se portait parfaitement et paraissait enchanté de son voyage... Mais il ne parlait pas du tout de son retour.

— Cela me rappelle, fit-elle gentiment, que j'ai oublié de vous féliciter... Mais j'ai suivi les élections dans les journaux, et j'ai été très heureuse pour vous... Maintenant, nous allons nous revoir souvent, je l'espère... Car je ne vous cache pas que j'adore la politique... et je vous ai invité ce soir pour vous présenter à quelques amis à moi qui peuvent vous être très utiles... et qui joueront peut-être bientôt des rôles importants...

Elle ajouta en prenant un petit air mystérieux:

— Avez-vous rencontré Bessange, à la Chambre?

— Non. C'est un député?

— Assez obscur pour le moment, mais vous entendrez parler de lui bientôt... Il soupe ici ce soir... C'est un ami intime et peut-être l'ami le plus intime du général Boulanger.

Catherine prononça ce nom avec un accent de gravité subit et un tressaillement. Le culte du général n'avait encore que quelques adeptes épars, mais les initiés sentaient la popularité gronder autour de lui et tâtonner. Sigismond demeurait assez indifférent à cette rumeur, quoique la personnalité du général Boulanger lui fût sympathique.

— Oui... N'est-ce pas qu'il est sympathique? appuya Catherine.

Et, regardant Sigismond fixement:

— Mon cher, l'avenir est là.

— Hein? fit Sigismond, vous croyez?

— Si vous n'allez pas de ce côté-là, où irez-vous?... L'avenir des hommes de votre âge est avec des hommes nouveaux et vers des idées nouvelles... Dans le parti qui est en train de se fonder, vous seriez accueilli comme une valeur, comme un espoir; dans le parti où vous êtes, on se méfie déjà de vous... je le sais.. parfaitement, je le sais, continua-t-elle, sans vouloir lui dire la source de ce renseignement... D'ailleurs, Bessange vous expliquera ces choses-là mieux que moi... Vous causerez après souper.

A table, Sigismond se trouva placé à côté d'Angèle Héry, une fille un peu rousse et boulotte, d'une fraîcheur charmante qui résistait à toutes les débauches. Il devint vite évident pour le jeune homme que Catherine lui avait fait la leçon à son sujet. De loin, elle les encourageait du sourire lorsque entre eux la conversation cessait de chuchoter. Sigismond était flatté tout de même du petit siège que l'on faisait autour de sa personne. On venait de le présenter à Bessange, grand garçon maigre, aux yeux noirs et aux pommettes saillantes, dont les bras étaient agités d'un continuel tremblement. L'ensemble vous jetait l'impression d'un être déséquilibré et rude et formait un contraste étonnant avec la

voix la plus caressante. Il n'était jamais monté encore à la tribune de la Chambre; avocat, il plaidait rarement, mais il avait déjà des admirateurs pour la volonté d'arriver qu'on devinait en lui.

— Mon cher, dit-il tout de suite à Sigismond, votre parti est plein, venez avec nous... Je sais qui vous êtes, ce dont vous êtes capable... Etudiez bien la situation politique et je suis sûr que vous n'hésiterez pas...

— J'hésite, reprit Sigismond, car je ne vois pas sur qui vous allez vous appuyer.

— Sur la foule... Vous ne tarderez pas à la voir entrer en scène... Mais nous ne voulons pas renverser la République... Ce n'est pas à un complot que nous vous proposons de vous associer, mais à une campagne, dont le but est de rompre la routine du régime. Depuis près de dix ans, le pouvoir ne fait que passer de mains en mains dans le même groupe... On dirait que la République en est réduite à faire la navette... A mon avis, le pays a soif d'une surprise, et nous la lui réservons...

— Avec le général Boulanger? interrogea Sigismond.

— Tout simplement... On agit plus avec un homme qu'avec une idée... Nous avons l'homme, l'idée se dégagera des événements.

Catherine et Angèle Héry vinrent se mêler à la conversation et flattèrent les deux jeunes gens en leur disant qu'ils étaient nés pour se compren-

dre. Angèle, déjà très familière, prit Sigismond par le bras et l'emmena dans un coin du salon. Elle l'étourdit de compliments sur son esprit et finit par lui presser tendrement la main en lui demandant :

— Est-ce que je vous plais ?

— Follement ! s'écria Sigismond qui s'en aperçut tout à coup.

— Alors, vous me ferez le plaisir de déjeuner un de ces jours chez moi, avec Bessange et Catherine.

« Me voilà en pleine intrigue politique, songea Sigismond. Les partisans du général font du recrutement. Mais je crois qu'ils auront des désillusions. En tout cas, ça se passe avec des femmes et ça ne m'engage à rien. »

— Avec un ami comme vous, je n'y vais pas par quatre chemins, dit Sigismond à Bridel le lendemain soir. Avez-vous cent louis à me prêter ?

Le patron de l' « Artiste » ne perdit pas pour si peu son air paternel.

— Mon petit, reprit-il... ça dépend. Si c'est pour jouer, c'est trop... Tâtez la veine avec vingt-cinq louis.

— Ce n'est pas pour jouer, Bridel...

— Ah ! C'est une autre histoire... Affaire ?

— Oui.

— Grave ? Bêtise ?...

— Mais non ! mais non !... Voulez-vous la vérité ? Je suis débordé par les petits ennuis quo-

tidiens... Je n'ai plus le sou, littéralement... Avec tout ce qui se prépare en politique, il me faudrait avoir l'esprit tranquille pour pouvoir manœuvrer. Une année sans embêtements d'argent, quel aplomb ça me donnerait!

Bridel se recueillit.

— Ecoutez, Sigismond... Ce n'est pas dans mes principes de prêter de grosses sommes à des gens qui ne jouent pas et qui ne font pas marcher la partie.. Dans la vie, on doit avoir des règles de conduite... Mais, comme j'ai une véritable amitié pour vous, je vais vous envoyer Jérômec, qui est mon obligé... Dame! c'est un usurier terrible, ce qu'il y a de plus dur dans la profession... Mais il a une qualité que je considère comme la première de toutes, dans les affaires douteuses... Il a une parole... Quand elle est engagée, on peut y compter... Dès qu'il vous aura dit: « Vous aurez tant, tel jour », c'est comme si vous le teniez...

— Et vous pensez que je peux lui demander... une certaine somme?

— Qu'appelez-vous une certaine somme ? Vingt mille, hein?

— Oui... oui!... s'écria Sigismond transporté.

— Il vous les prêtera, j'en suis convaincu... à cause de votre qualité de député et de ce que je lui dirai de vous... Ça vous en coûtera trente mille pour un an... Je le connais, ce n'est pas la peine de marchander, ajouta-t-il en voyant Sigismond faire un haut-le-corps.

— Tant pis! ça va!... reprit celui-ci, dompté.

— Par exemple, continua Bridel, dans un an, coûte que coûte, il faudra les lui rendre... parce qu'il vous en coûterait les pires tracas... D'ici là, quand vous le rencontrerez, il sera charmant et vous aurez avec lui des relations d'homme du monde.

Sigismond était en train, pendant que Bridel parlait, de chasser de son esprit l'image lointaine de cette catastrophe. Il ne voyait que la transformation du moment présent, la liberté de l'allure, les dettes de fournisseurs et de quartier réglées, le terme qui approchait avec les désagréments du prétexte à trouver quand la concierge apporterait la quittance. « Le seul qui paye mal dans la maison, c'est le député », avait-elle dit la dernière fois.

— Quand verrai-je Jérômec?

— Je vais lui envoyer un mot... Il sera chez vous demain matin à dix heures.

Sigismond dormit mal cette nuit-là. Tantôt ses scrupules de bourgeois honnête et régulier lui faisaient redouter de prendre un engagement qu'il n'était pas sûr de tenir ; tantôt son audace lui criait de jouer au contraire sans scrupules la partie de l'ambition. Si dans un an il ne pouvait pas payer, il aurait du moins acquis une situation telle que ses créanciers seraient bien obligés de lui donner du temps. « Les embarras d'argent, se disait-il, sont des états d'esprit plutôt que des réalités. Leur gravité dépend de notre réceptivité à

leur égard, et par conséquent de notre confiance en nous-même. » Dans la carrière politique surtout, où les règles du jeu sont mal définies et changent à chaque période, l'individu doit savoir échapper aux obligations strictes de la vie matérielle. Il doit mépriser une vie rétrécie et viser haut, quitte à courir quelques risques, dont le moindre était encore d'avoir recours à des usuriers. Quand Sigismond se réveilla, le sommeil avait unifié ses réflexions en les concentrant sur cette question unique. « Est-ce que Jérômec va venir ? »

Il arriva à l'heure fixée par Bridel et tendit la main au jeune député comme à un camarade, en se nommant :

— Jérômec...

— Bon ! bon ! Entrez.

C'était un homme court de jambes, avec un gros ventre et une figure ronde ; aucune gêne dans les manières, un air naturel et simple. Des yeux bleus sous un tout petit front terminé par des cheveux drus lui prêtaient même quelque chose de naïf.

Il entra dans une pièce qui servait à Sigismond de cabinet de travail et ne parut même pas en remarquer le mobilier rudimentaire.

— Je vous connais de nom depuis longtemps, mon cher député, dit-il familièrement... J'ai souvent entendu parler de vous.

— Par Bridel ?

— Et par un de vos amis... Barjol... avec qui

je faisais de petites affaires autrefois... C'était un garçon très sérieux... dans son genre... Alors, vous avez besoin de quelques billets?

— Eh! oui... répondit Sigismond que ce ton mettait à son aise...

— Alors, signez ça...

Sigismond prit une plume et, regardant le papier:

— Comment? dix mille à six mois... Bridel m'avait dit?...

— Oui, il me l'a dit aussi, mais il n'y a pas moyen... Vingt mille à un an pour une première affaire, c'est trop gros, monsieur Sigismond... Je ne peux pas rester un an sans vous revoir, ajouta-t-il avec un bon rire... Nous sommes d'accord pour les intérêts, hein?

— Oui, dit Sigismond comprenant que tout allait rater s'il faisait la moindre objection.

Il signa et laissa sur le bureau, sans les compter, la liasse de billets que Jéromec lui tendit. Celui-ci changea alors de conversation et lui demanda:

— Croyez-vous le ministère solide?... Pas trop, il me semble...

Et, sans attendre une réponse à laquelle il ne tenait visiblement pas, il prit son chapeau en priant le jeune homme de ne pas le reconduire.

La déception de Sigismond ne dura pas. Il se rappelait qu'il ne lui restait pas cent sous avant l'arrivée de l'usurier. Or, entre cent sous et dix mille francs, il y a un abîme. Entre dix mille

francs et vingt mille, il n'y a qu'une différence. Il sortit et se rendit chez son tailleur, qui retardait malignement la livraison d'une redingote qui se trouva prête par hasard dès que Sigismond réclama sa note. Ce vêtement lui allait bien. Il le mit pour faire, l'après-midi, une promenade en voiture avec Angèle Héry, dont il était devenu l'amant. Il n'avait, d'ailleurs, guère d'illusions sur les prérogatives que ce titre lui conférait. Un soir, elle l'avait gardé chez elle comme si c'était son tour, et, depuis, elle lui accordait la même faveur à des intervalles assez espacés. Sigismond goûtait ces plaisirs avec fougue, mais sans la moindre sentimentalité, en en profitant simplement comme d'une aubaine. Dans ce milieu de galanterie, il rencontrait fréquemment Bessange, qui était, de son côté, l'amant de Catherine Auvert, avec, en plus, une espèce d'alliance amoureuse en vue d'ambitions communes. Sigismond ne fut pas longtemps à découvrir que Catherine voulait l'attacher fortement à des desseins politiques qui se précisèrent bientôt.

— A l'occasion, vous voterez avec nous, n'est-ce pas? lui demanda-t-elle un jour devant Bessange, tandis qu'Angèle Héry venait s'asseoir sur ses genoux.

Sigismond ne prenait pas au sérieux une intrigue nouée d'une façon si frivole. Le mouvement boulangiste se dessinait à peine. La chute du second ministère dont le général fit partie ne semblait pas, aux yeux du jeune député, de nature

à le précipiter. Pourtant, au cours de la discussion sur les menées monarchistes, Bessange débuta à la tribune avec éclat en désignant le général Boulanger comme le seul homme capable de défendre la République et la patrie. Le boulangisme, sous sa forme populaire, commença à déborder le Parlement. Après un dîner donné par Catherine en l'honneur de ce succès, elle s'adressa triomphalement à Sigismond :

— Que vous avais-je dit?... Alors, vous venez avec nous, c'est entendu!

Sigismond était tenté par les côtés aventureux de l'entreprise plutôt que par la politique que représentait le général. Beaucoup de gens, à ce moment, n'eurent pas d'autres raisons de se déterminer. Par surcroît, des préoccupations d'un ordre différent harcelaient Sigismond et le poussaient à des décisions soudaines. L'échéance de Jérômec approchait. C'était Bridel qui la lui avait remise en mémoire, à l'*Artiste*, huit jours avant.

— Serez-vous en mesure? lui demanda-t-il.

— Non, dit carrément Sigismond. Mais Jérômec me laissera bien du temps, avec les événements actuels, auxquels je vais être mêlé... Il lit les journaux... il doit se rendre compte de la situation...

— Sacrebleu! fit Bridel avec une sévérité soudaine, ne mêlez donc pas les questions... Il ne s'agit pas de politique, il s'agit d'un billet de quinze mille francs que vous avez signé à Jérô-

mec et qui vous le présentera dans trois jours...

— Un billet, ça se renouvelle...

— Mon cher, en faisant cette plaisanterie-là à Jérômec, vous commettriez une faute énorme... Jérômec est un homme qui vous aurait prêté cinquante mille francs si vous aviez été exact à l'échéance... tandis qu'il mettra froidement opposition à votre traitement de député et fera saisir vos quatre meubles si vous avez l'air de vous être moqué de lui...

— Ce serait une calamité en ce moment! s'écria Sigismond... Bridel, avancez-moi cette somme! ajouta-t-il avec autorité. Vous ne pouvez pas me lâcher!

— Impossible, mon cher... Je viens d'être saigné à blanc par Rastier, qui a pris ces jours-ci des culottes formidables... Vous savez qu'avec moi c'est oui ou c'est non...

Sigismond quitta le tripot, descendit sur le boulevard en mâchonnant un cigare, fut sur le point d'aller demander un conseil à Gonzague, mais hésita devant la forme à donner à l'aveu. Il n'avait pas l'habitude de ces coups de théâtre de l'argent qui changent en un instant l'angle sous lequel on voit la vie. Il passait et repassait devant la porte de l'« Artiste ». Il se rappela la nuit où il en était sorti, avec trente mille francs dans sa poche, sa rentrée à l'hôtel, tout frémissant de joie, son départ pour son pays, la stupeur de Bourre, son élection. Il s'arrêta. « Bourre?... Jamais Bourre ne me prêtera une pareille somme!... » Peu à peu,

il se calma. Est-ce qu'il ne s'exagérait pas la gravité de cette histoire?... Non, pourtant, non... Elle était vilaine. Parmi ses collègues, il avait une réputation de sérieux qui serait atteinte... L'effet serait surtout désastreux pour les collègues de son département, qui en répandraient le bruit... La chose parviendrait jusqu'à Bourre... Alors, pourquoi ne pas prendre les devants, puisque le vieil avoué, à la longue, serait infailliblement informé?... « Je partirai demain », conclut Sigismond. Il rentra dîner au cercle et dit à Bridel :

— J'ai trouvé la combinaison.

— Est-ce qu'à votre âge on est embarrasé pour si peu? dit le patron de l' « Artiste » dont le cordial sourire reparut.

Par un télégramme, Sigismond prévint Bourre de son arrivée. Il avait décidé de ne pas user de diplomatie envers lui. Il étala donc crûment sa situation.

— Il me faut quinze mille dans trois jours, car j'ai affaire à un bonhomme qui me poursuivra impitoyablement... Pouvez-vous me les trouver sur les cinq ou six arpents qui me restent?... Je sais qu'ils n'en valent pas le quart, malheureusement...

Sigismond s'attendait à des invectives suivies d'un refus indigné. Il préparait même une réponse où il serait allé jusqu'à reprocher à l'avoué de l'avoir lancé dans la carrière politique et de le lâcher en pleine lutte; mais Bourre, à sa grande surprise, n'eut pas de geste violent et, comme le

jeune député arpentait le cabinet à petits pas rapides, il lui dit doucement :

— Tu me fais tourner la tête, assieds-toi.

Sigismond le regardait avec anxiété. Il fut frappé de son air hésitant et d'une attitude embarrassée qu'il ne lui connaissait pas.

— Eh bien ? insista-t-il.

A son tour, Bourre se leva et vint s'appuyer à l'épaule du jeune homme.

— Ecoute ! J'avais l'intention d'aller ces jours-ci à Paris pour te parler... Je vais peut-être subir à mon âge une humiliation dont je ne me consolerais pas... J'ai appris, par hasard, qu'un de mes collègues de l'arrondissement, beaucoup plus jeune que moi, allait être décoré...

Il s'arrêta et frappa le bureau de sa canne.

— Je veux l'être avant lui, nom de nom ! Ce gouvernement ignore donc les services que je lui ai rendus ! Ah ! si la République entre dans la voie de l'ingratitude envers ses meilleurs serviteurs, où allons-nous ? Décorer ce polichinelle !... Quand moi, je ne me suis jamais permis de demander la croix... Mais maintenant, j'y tiens, je l'exige... Si on me la refuse, je veux savoir pourquoi !

— Ce serait une honte ! s'écria Sigismond qui prit les mains de l'avoué avec une affection subite et sincère.

— Merci, mon garçon, dit Bourre.

Il ajouta :

— Je n'ai pas besoin de te demander si tu es bien avec le gouvernement...

— Avec celui-ci, pas très bien... Mais j'ai lieu de croire, reprit-il avec finesse, que je serai mieux avec le prochain... et que j'aurai sur lui quelque influence... Alors, nous verrons.

— Ta, ta, ta... qu'est-ce que ça signifie? dit Bourre qui n'était pas homme à se contenter d'illusions vagues. Le gouvernement prochain, je ne sais pas ce que c'est... Pourquoi n'es-tu pas bien avec le ministère actuel?... Je serais curieux de le savoir.

— Parce qu'il me soupçonne de flirter avec les boulangistes, fit Sigismond en riant.

— Toi!

— Pourquoi pas?...

Bourre secoua durement son député par la manche, le souleva presque de force et d'une voix suraiguë:

— C'est vrai?

— Je ne dis pas non, je sens le vent...

Le vieil avoué arriva en quelques phrases au sommet de la fureur. Il ne pensait plus à sa croix! Sans calculer la portée de ces mots, Sigismond, venait, sur le ton du badinage, de remuer des passions.

— Et tu aurais fait une pareille évolution, sans me prévenir, sans me demander conseil!... Tu m'aurais trahi!... Tais-toi!... Oui, ce serait une trahison! Si tu as fait ça, malheureux, je te laisse saisir, je te laisse vendre... déshonorer! Et à dé-

faut de ton usurier, c'est moi qui m'en chargerai, car tu me dois de l'argent!...

Devant cet excès d'injures, Sigismond retrouva sa dignité et, sur un ton très calme, répondit:

— Monsieur Bourre, vous ferez ce qui vous plaira... Je me retire... Je ne trahis pas mes électeurs, ni personne, car le général Boulanger est aussi républicain que vous et moi... Chez un député de mon âge qui n'est pas encore entré dans la mêlée, sa popularité crée un cas de conscience que je résoudrai en ce qui me concerne dans le sens qui me paraîtra le plus juste.. Mais je prétends rester libre... Adieu!

Sentant qu'il avait dépassé son droit, l'avoué se radoucit et, traînant sur sa canne, courut au-devant de Sigismond pour l'empêcher de sortir:

— Je suis allé trop loin, mon petit... J'ai eu tort, ne me demande pas d'excuses... Ecoute-moi bien... Je vais te parler en ami maintenant, et en monsieur qui a de l'expérience... Avant six mois, par la force du courant, le général sera l'homme des réactionnaires... Vu de la province, ça crève les yeux... Tu n'es pas engagé encore, me dis-tu?... C'est l'important. Tu comprends, mon petit, que, s'il s'agissait d'une conviction, je ne me permettrais pas de presser sur toi, tu es libre en effet... Mais il ne s'agit que d'un caprice d'imagination, d'une tentation qui passe près de toi... et qui va te faire jouer ta carrière sur une carte biseautée.

Sigismond risquait trop à se brouiller avec l'avoué, quoiqu'il eût été blessé assez vivement.

D'ailleurs, Bourre avait peut-être raison, et puis ce n'était pas la peine d'engager une discussion politique dans le cabinet d'un vieil avoué de province, sur un aussi mauvais terrain qu'une affaire d'argent. Sans avoir l'air de capituler, il tendit la main à Bourre.

— Rien ne presse, lui dit-il, nous aurons tout le temps de nous expliquer là-dessus... à mesure que les événements se dérouleront.

— Bien! bien! reprit Bourre, je regrette ce que je t'ai dit, mais je suis tellement sûr de ne pas me tromper!... D'ailleurs, j'avais l'intention d'aller te voir à Paris pour faire quelques démarches et causer de la situation avec toi et les députés du département.

— A propos de démarches, fit Sigismond qui réfléchissait, est-ce que, pour votre croix, on ne pourrait pas en faire une auprès de Gordas?

— Gordas! s'écria Bourre!... Tu le connais!...

— Il a été lié avec ma famille, et il est toujours très gentil avec moi quand il me rencontre...

— Gordas! veux-tu que je te dise, Sigismond? C'est le seul homme capable de régler un jour la question Boulanger si elle prend les proportions que je crains... En attendant, il n'y a pas un ministre actuel qui ait le quart de son influence, même dans son propre ministère... En me présentant à lui, tu me donnerais un fier coup d'épaule...

Il ajouta:

— Au fond, tu es très gentil... Je vais faire ma valise, nous partirons ce soir... et ne t'inquiète plus

de ton usurier, à condition que ça ne recommence pas, hein!

Gordas approchait de la cinquantaine. Quoi qu'il eût été déjà ministre, les grands rôles jusqu'ici lui avaient échappé. Sa physionomie ne présentait pas les traits saillants de quelques-uns des hommes politiques de sa génération. Il ne les égalait pas par l'éloquence, la notoriété, le brillant. Mais il en était peut-être le plus complexe, et pour des intimes le plus attirant, par un curieux mélange de volonté, de patience et de bonhomie. Il s'était fait déjà des ennemis implacables, à son premier passage au pouvoir, par la rudesse de certaines exécutions. Sans les mépriser, il n'avait pas l'air de les craindre, et, dès que l'un d'entre eux semblait prêt à se réconcilier avec lui, Gordas s'avançait, la main offerte, incapable de haine, fondant dans un sourire le souvenir des coups qu'il avait reçus et de ceux qu'il avait donnés. Prêt, d'ailleurs, à recommencer le lendemain, il se trouvait dans la lutte et l'action, comme dans son élément, au contraire de la plupart des hommes politiques qui ne jouissent que par la parole. Aucun outrage, aucune calomnie ne lui laissaient d'amertume, et il poussait l'indifférence à l'opinion jusqu'au point où elle n'a plus d'autre nom que le cynisme. Gordas était donc, par excellence, l'homme d'action d'une époque profondément troublée, mais qui restait cependant sociable.

Grand et large, la peau des joues rose, les cheveux grisonnants et une moustache légère, il

avait une sorte de distinction cordiale qui répondait bien à ce qu'on imaginait de son caractère. Cette concordance des deux aspects physique et moral lui était une force de plus.

— Je suis heureux de vous recevoir, dit-il à Bourre en l'accueillant avec beaucoup de considération. Nous sommes presque voisins de département, et je vous suis depuis la chute de l'Empire; vous nous avez rendu des services éminents... Les gens comme vous sont les meilleurs rouages de la République, qui est plus menacée qu'on ne croit.

— N'est-ce pas? s'écria Bourre triomphant en jetant un coup d'œil à Sigismond.

— Nous la défendrons, soyez tranquille. Quant à vous, mon jeune ami, continua-t-il en allant taper familièrement sur l'épaule du député, ne vous avancez pas trop avec qui vous savez... C'est un conseil d'ami que je vous donne... En tout cas, je vous remercie de m'avoir amené M. Bourre; en me demandant de le recommander pour la croix, vous avez fait votre devoir. Je vous la promets.

Bourre s'inclina, plein d'orgueil. Sigismond, durant cet entretien, se sentait petit garçon. Il voyait bien que ni l'homme d'Etat, ni le vieux partisan ne le prenaient au sérieux. Lui-même fut obligé de s'avouer qu'il n'était pas encore de taille. Mais, d'être forcé dans sa volonté, violé dans ses sentiments, il lui restait une humiliation secrète; car, en réalité, malgré les voiles dont il essayait de cacher ses fautes, il ne cédait à Bourre que

parce que celui-ci le sauvait d'un mauvais pas. « Je ne choisis pas librement ma voie, voilà la vérité, se dit-il en descendant l'escalier de Gordas; ce n'est pas parce que je suis seul à la connaître qu'elle est moins déplaisante. »

— Quel homme, hein, mon petit!... Ça, c'est de la politique!...

— Oui, répondit Sigismond; mais moi je me demande si je suis fait pour ce métier-là!

VII

LE MÉNAGE BARJOL

Les créanciers de Barjol avaient vu son mariage d'un œil favorable. Ils le laissèrent tranquille pendant quelques mois, grâce à de vagues acomptes que le jeune homme put leur verser, car il gagnait juste de quoi entretenir le ménage. Marthe venait d'avoir un garçon et le nourrissait, ce qui ne l'empêchait pas de surveiller la maison, de présider aux dépenses avec âpreté. Elle s'efforçait cependant de ne pas paraître avare, pour épargner à son mari les rigueurs d'un trop brusque changement d'existence. Elle tint à connaître le total de ses dettes, afin « de savoir sur quoi on pouvait compter ». Elle en soupçonnait l'origine et avait besoin d'un effort sur elle-même pour n'y faire allusion que rarement. Quand elle pensait à cette femme dont son mari avait payé l'amour si cher, elle murmurait des paroles incompréhensibles pour

tout autre que Barjol. Mais celui-ci demeurait souriant et la calmait par son silence. Elle était trop simple et se livrait trop pour qu'aucune nuance de son caractère lui échappât, et il savait les manier avec délicatesse.

Il eut plus de difficulté avec elle la première fois qu'il reçut du papier timbré. Ces formalités s'accomplissaient alors d'une façon assez grossière et il était fréquent que la concierge mît de l'ostentation à en faire part aux intéressés. Barjol vit tout de suite qu'il entrerait dans une voie dangereuse en usant de dissimulation envers sa femme.

— Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce que c'est? s'était écriée celle-ci, en devinant une menace obscure.

— Fort peu de chose, dit Barjol, un simple arrangement à prendre avec ce bonhomme, dont je t'ai déjà parlé.

— Lequel?

— Brisonnet... l'antiquaire, tu sais?

— Celui à qui tu dois trois mille francs?... J'étais sûre qu'il finirait par nous embêter, celui-là!...

Elle se jeta en palpitant sur le papier et lut avec terreur que Barjol était assigné devant un tribunal pour s'entendre condamner à payer, etc...

— Et si tu ne peux pas payer, qu'est-ce qui se passera?

— Rien de grave, ma chérie, ne te tourmente pas... Il y aura une série de démarches sans importance, à la suite desquelles il me faudra donner

à Brisonnet deux ou trois cents francs par mois... que je tâcherai de gagner en sus, ce qui n'est pas impossible, je t'assure... A la rigueur, je crois que mon père me viendrait en aide ou que j'obtiendrais une avance du journal... Tout ça est un peu ennuyeux, évidemment... mais je ne t'avais pas caché qu'au début nous aurions quelques petits accrocs avec mes créanciers...

Après la disparition du *Lansquenet*, que Risturet avait vendu à un groupe de financiers pour en faire un journal de Bourse, Barjol entra à *l'Informé*, par l'intermédiare de Salandar. *L'Informé* n'était pas encore le grand organe d'information qu'il allait devenir, sous la direction insolente de Roumine. Il venait d'être fondé, sans plan bien arrêté, sans but politique, et comme une expérience de journalisme, par cinq ou six financiers entreprenants qui en confièrent la rédaction en chef à un ancien député, non réélu à la dernière législature, Masselin. Il sortait du professorat et avait écrit des livres d'histoire. Sa réputation d'honnêteté était précieuse pour un journal qui cherchait encore son public. Un talent incontestable lui donnait aussi de l'autorité sur ses collaborateurs. Le Conseil d'administration de *l'Informé* se félicitait de ce choix, car la période littéraire du journalisme n'était pas encore révolue, et *l'Informé* de cette époque fut une transition entre l'ancienne formule et la nouvelle. Masselin pressentit la transformation de la presse, et, tout en restant homme de lettres vis-à-vis des écrivains, il

se fit homme d'affaires au service de ses maîtres. Il devait quitter son poste quelques années plus tard avec cinquante mille francs de rentes et se retirer dans un château de Touraine. Pour le moment, il ne possédait aucune fortune et ne subsistait que de son traitement. Il passait pour être favorable aux jeunes talents, avait acquis de ce fait une véritable renommée parisienne dans le monde du théâtre et de la littérature et put ainsi s'enrichir, sans scandale, dans une demi-obscurité.

Il éprouvait de la sympathie pour Barjol, qu'il devinait supérieur à sa besogne quotidienne. Ce qui lui plaisait, en son jeune collaborateur, c'est que, malgré une supériorité dont il avait visiblement conscience, il n'affichait aucun mépris pour son métier. « Ce n'est encore qu'un métier, en effet, disait Masselin. Ce sera un jour une profession, qui exigera une culture très étendue et même une vocation spéciale. Les écrivains de votre génération ne considèrent le journalisme que comme un gagne-pain ; ils n'y cherchent qu'une étape pour atteindre des régions plus élevées de la littérature. Mais le journalisme, c'est autre chose, c'est un domaine à part, qui mérite d'être cultivé en soi. Quand vous entendez dire autour de vous que le journalisme mène à tout à condition d'en sortir, c'est peut-être vrai aujourd'hui, ce ne le sera plus demain. »

Barjol n'avait pas besoin de ces encouragements pour demeurer dans la seule carrière où son existence lui parût assurée tant bien que mal. En quel-

ques années, il s'y était créé des relations, une petite notoriété de boulevard et de cercle. Certains articles de lui avaient été remarqués par des gens de lettres et de vieux amateurs. Barjol se rendait fort bien compte qu'il n'y avait pas là de quoi fonder une réputation, mais, pour le moment, il s'en contentait, ayant beaucoup de peine à sortir de la nonchalance philosophique de ses débuts. Ainsi, il n'osait pas s'avouer son ambition par crainte de ressentir de la jalousie et de l'envie en voyant les premiers succès de ses camarades, au théâtre ou dans le roman. Plein de confiance dans son esprit, il en avait moins dans son caractère, c'est-à-dire que sa personnalité n'était pas complète et que, chez lui, à l'inverse de ce qui s'était passé, par exemple, pour Gonzague, l'intelligence et la volonté restaient distinctes, ne s'associaient pas pour l'action.

C'est dans cet état d'oscillation qu'il fut surpris par les premiers drames de l'argent. Jusqu'ici, il n'en subissait le retentissement que sur lui-même, sur son existence hasardeuse de garçon. Il causait légèrement de ses ennuis avec ses amis. Il savait apaiser par des arguments d'une bonne foi évidente et présentés sous une forme humoristique un créancier qui venait lui faire une scène. Quand il ne lui restait plus de quoi dîner, il allait à l'heure des repas embrasser son père et sa tante, ou bien il empruntait un louis à Gonzague, à qui il avait rendu souvent le même service. Le tripot de Bridel lui servait de ressource suprême. Mais, brusque-

ment, le cadre de sa vie s'élargissait. Il avait une femme et un enfant. Les embarras d'argent prirent soudain d'autres dimensions, auxquelles son esprit n'était pas accoutumé.

Le lendemain de l'apparition du papier timbré dans la maison, Marthe, sans le dire à son mari, voulut se renseigner auprès de l'huissier dont le nom se trouvait sur la feuille. Elle revint, une résolution écrite sur son gentil visage entêté. Barjol ne se trompa pas à cette expression.

— Allons! Qu'est-ce que tu as fait? Dis-le-moi.

— Mon chéri, me voilà redevenue plus calme, parce que maintenant je sais à quoi m'en tenir... Je viens de chez l'huissier... Ne m'interromps pas... Qu'est-ce que ça fait que je sois allée chez un huissier?... Où est le mal? Il m'a très bien reçue et il m'a expliqué la situation... et l'état de la procédure... car tu ne savais même pas que ça s'appelait la procédure, ajouta-t-elle avec un accent de reproche.

— Mais si, je le savais, dit Barjol en souriant.

— En tout cas, tu ne me l'avais pas dit... Alors, écoute-moi bien... Dans quelque temps, quand tu auras été condamné à payer et que nous ne l'aurons pas pu, naturellement, l'huissier viendra nous saisir...

— Pardon... je...

— Il n'y a pas de je... Il viendra... Nous obtiendrons des délais, mais, fatalement, ne nous faisons pas d'illusions, les meubles seront vendus...

C'est une question de jours... Si ce n'est pas cette fois-ci, ce sera une autre... Tu n'as pas que Brisonnet de créancier, n'est-ce pas? Tu en as sept ou huit... et pour au moins vingt mille francs, sans les frais...

Elle ne put s'empêcher, quoiqu'elle fût d'habitude très réservée sur ce genre d'allusions, d'ouvrir une parenthèse.

— Qu'est-ce que tu as pu faire pour vingt mille francs, avec toutes ces femmes?... Enfin... oui... oui... j'ai tort, puisqu'il est convenu entre nous qu'on ne parlera jamais du passé... Excuse-moi, je n'ai pas su me retenir...

Barjol répondit simplement, pour ne pas envenimer la discussion :

— Dans la somme que je dois, il y a beaucoup d'intérêts et de frais, ma chérie...

— Evidemment, tu as été exploité, je le sais... Quoi qu'il en soit, nous aurons de la peine à échapper à la vente de notre mobilier... Mais je te dirai que ça m'est presque égal, ajouta-t-elle d'une voix grave, parce qu'il me semble que ça emporterait le souvenir de toutes ces histoires de ton passé qui traînent dans notre ménage et qui nous portent malheur.

— Nous n'en sommes pas là, dit Barjol... D'abord, je vais tâcher d'obtenir une augmentation... On me l'a presque promise. Nous avons donc du temps...

Les rapports des journalistes et de leurs chefs conservaient de la bonhomie. Les patrons sortaient

eux-mêmes, pour la plupart, de la bohème de l'époque, comme les débutants, et n'en avaient pas perdu la mémoire. Entre l'abandon de sa carrière politique et la fondation de *l'Informé*, Masselin avait connu, à près de cinquante ans, des heures de véritable détresse. Il mit Barjol à son aise, tout de suite.

— Mon cher, vous faire une avance, ce n'est pas en mon pouvoir... Car vous en avez déjà une trop forte... Vous augmenter, il faudrait en parler à l'administration du journal... et je ne suis pas certain de réussir en ce moment... Mais ce que je peux, c'est vous faire travailler davantage et justifier ainsi des appointements supplémentaires...

— Je ne demande pas mieux, monsieur Masselin.

— Il y a une occasion qui se présente... Le choléra vient d'éclater à Toulon, et je voudrais y envoyer quelqu'un qui ait le sens du pittoresque... Ça vous va-t-il?

— Comment donc! fit Barjol... je crois bien! Je n'ai jamais fait de grand reportage, cela me sortira de l'article de Paris.

Il y réussit brillamment et commença à prendre là cette curiosité de l'événement en train de s'accomplir qui est la base du journalisme moderne. Il fit des tableaux saisissants de Marseille et de Toulon menacés, des premiers ravages de l'épidémie. La nécessité de traduire hâtivement ses impressions et de les rassembler sous une vue

générale lui fut un excellent exercice de l'esprit. Ces improvisations forcées sont funestes aux écrivains dépourvus de culture générale, elles achèvent de les disperser et de les appauvrir. Au contraire, chez un homme de lettres ayant, comme Barjol, l'habitude de la pensée et le fond de l'instruction, elles peuvent accoucher le talent. Le jeune rédacteur revint avec une impression d'activité et de confiance, et la satisfaction d'avoir gagné quelque argent qu'il distribua à des huissiers.

Il reçut aussi les félicitations de Masselin, qui, dès lors, lui confia toutes sortes de travaux, pleinement rassuré d'avance sur leur bonne exécution. C'est ainsi que Barjol remplaça quinze jours le critique dramatique de *l'Informé*, atteint d'une attaque d'influenza, puis il fit deux ou trois semaines de suite le compte rendu des séances de la Chambre. Il allait interviewer, suivant l'actualité, des hommes politiques, des artistes et des savants et même, une fois, dans le feuilleton scientifique, il signala, à la grande joie de Masselin, une erreur qui couvrait de ridicule un membre de l'Institut. Lorsque l'été arriva et que le secrétaire de la rédaction prit ses vacances, le rédacteur en chef pria Barjol de remplir ces fonctions et lui dit :

— Mon cher, il n'y a que vous ici qui ayez le sens du journalisme... Si vous continuez, je vous promets, dans un an, une jolie situation...

— En attendant, fit le jeune homme qui était

devenu plus familier avec son patron, j'ai été saisi hier par autorité de justice...

— C'est fort désagréable, reprit Masselin, qui avait passé par là... Voulez-vous que je vous donne un mot pour mon avoué?

— Ne pourriez-vous pas, plutôt, me faire une nouvelle avance d'un mois? Je m'arrangerai avec ça...

— C'est très délicat... mais je ne peux pas vous la refuser...

Masselin le regarda :

— Seriez-vous joueur?

— Pas du tout! s'écria Barjol... mais j'ai des dettes de jeunesse dont je ne sors pas...

— J'ai connu ça, dit Masselin.

Barjol soutenait maintenant contre ses créanciers une lutte inégale, dont des avalanches subites de papier timbré marquaient les péripéties principales. Son humeur où l'insouciance et la réflexion se combinaient si curieusement n'en était cependant pas altérée. Il avait redouté d'abord que sa femme, dans un accès de jalousie rétrospective, ne compliquât la situation par du découragement et des reproches. Mais cette crise fut passagère. Marthe, au contraire, dès qu'elle vit qu'on avait pu payer presque la moitié des dettes à force de travail, montra cette énergie des filles du peuple qui semble plus rayonnante de passer à travers une enveloppe vulgaire et fragile.

— Maintenant, mon chéri, quitte à faire un effort terrible, et à se priver d'un tas de choses,

il faut se débarrasser de ces gens-là... N'avoir plus de dettes, être chez soi, quel rêve!... Quand cet huissier est venu l'autre jour inscrire nos meubles sur son papier, compter tes livres et fouiller dans mon linge, je me suis juré que ça ne recommencerait pas!... C'est dur pour une femme, tu sais!

— Ne t'exagère pas l'horreur de cette scène, ma chérie, dit Barjol en souriant. Je suis convaincu que le moment le plus difficile est franchi... Pense donc qu'il ne nous reste plus que sept ou huit mille francs de dettes... après tout ce qu'on a payé depuis un an. Qu'est-ce que c'est!

Elle déclara :

— Je ne m'achèterai plus une robe et un chapeau tant qu'elles ne seront pas réglées jusqu'au dernier sou!

Après un instant de silence, elle ajouta :

— Pourquoi ne t'adresserais-tu pas à Gonzague?

— Je ne le ferai qu'à la dernière extrémité, reprit Barjol. Ce serait trop délicat d'avoir recours à ce garçon qui commence à peine à se débrouiller... et qui n'oserait peut-être pas me refuser ses économies...

— Certainement non, il ne te les refuserait pas, dit Marthe.

— C'est pour ça que je ne veux pas les lui demander.

— Oh! je te comprends... Moi-même, s'il me

fallait en parler à Andrée, j'en aurais la gorge sèche...

Andrée fréquentait presque quotidiennement le jeune ménage. Elle était une des rares relations de Marthe, qui n'accompagnait son mari nulle part, pas même au théâtre, et ne voulait se lier avec aucune femme. « Quand nous n'aurons plus d'ennuis, on verra ça, disait-elle à Barjol. En ce moment, ça nous entraînerait à des dépenses inutiles. Et puis, je suis gênée devant le monde. C'est bizarre! en tête à tête, je me sens ta femme légitime. Dès qu'il y a des étrangers, il me semble que je suis encore ta maîtresse. » Aussi, entre Andrée et elle, une intimité s'était vite créée. Plus fine que Marthe et d'une finesse pour ainsi dire plus douloureuse, Andrée montrait à son amie une tendresse protectrice et expérimentée. Elle la guidait parmi ses propres sentiments et l'aidait à s'emparer de son mari.

— Gonzague et Barjol, lui disait-elle, sont des êtres très différents. Dans l'existence... je ne sais pas comment expliquer ça... ils ne visent pas au même endroit. Gonzague, par exemple, a l'idée de ce que c'est que l'avenir!... il essaye de se le figurer... Barjol, pas du tout. Il vit bien plus en lui-même que Gonzague, ce qui fait que le lendemain ne l'intéresse pas... Le lendemain, c'est quelque chose qui est en dehors de lui et qui n'a pas l'air de le regarder. Ça viendra quand ça viendra... et il sera toujours prêt à le recevoir... Tandis que Gonzague c'est le contraire! Le lende-

main, pour lui, c'est comme un rendez-vous qu'il aurait avec la vie... il y pense sans cesse... il s'y prépare... et il ne voudrait pas le manquer...

— C'est ça... c'est ça... répondait Marthe. . Et, en somme, c'est peut-être une femme dans mon genre qu'il fallait à Barjol... une femme qui le force à penser de temps en temps à ce qui peut arriver...

— Vous savez qu'il a beaucoup de talent, votre mari?... Je n'avais même pas besoin de l'opinion de Gonzague pour en être sûre... Car je lis ses articles...

— Merci, Andrée... Moi, il me semble aussi qu'il a du talent. Mais je n'ai pas assez d'instruction pour juger, et j'ai toujours peur de me faire des illusions... C'est à peine si j'ose lui parler de ce qu'il écrit... Tout de même, c'est un métier qui n'est pas commode... ajouta-t-elle en hochant la tête...

Andrée n'avait pas tardé à deviner les embarras d'argent du ménage. Pourtant elle ne les croyait pas si aigus. Elle fut navrée, un jour, d'entendre dans l'antichambre de Barjol une querelle de la bonne et de la concierge qui ne laissait aucun doute. Marthe lui avoua tout en la suppliant de n'en rien révéler à Gonzague.

— Ma chère, il ne me pardonnerait jamais de lui avoir caché votre situation, car il aime votre mari comme un frère...

— Oh! ce n'est pas encore une catastrophe!

— Ça peut en devenir une... et Gonzague en aurait trop de chagrin. Laissez-moi faire... Je dîne ce soir avec lui... d'ailleurs... et il me serait impossible de mentir...

Gonzague n'eut pas l'air surpris de cette révélation et dit simplement :

— A tout hasard, j'ai de côté l'argent nécessaire... n'aie aucune inquiétude à leur sujet. Mais, avant de le retirer, je préfère demander à Salandar de prêter cette somme à Barjol, remboursable en quelques années, de façon à ne pas le gêner. Je suis maintenant avec Salandar dans des termes qui me le permettent.

— Oh! je suis contente! s'écria Andrée. Demain matin j'irai chez Marthe.

— Non! non! dit Gonzague... Ce serait une faute... J'arrangerai ça moi-même, ne t'en mêle pas... Il y aurait une manière de rendre service à Barjol qui le lui ferait refuser instantanément.

Andrée remarqua :

— Vous êtes gentils, tous les deux, chacun avec sa nature... On ne te connaîtrait pas comme je te connais, continua-t-elle en souriant, on supposerait quelquefois que tu as le cœur sec... Tout à l'heure, tu n'as pas bronché quand je t'ai dit que les meubles de Barjol pouvaient être vendus dans huit jours par ses créanciers, et tu as eu l'air de trouver ça tout simple... Mais tu découvres immédiatement la combinaison pour le tirer d'affaires, ce qui vaut mieux que de le plaindre...

— Nous n'allons pas nous attendrir, Barjol et moi, pour si peu, dit Gonzague.

— En réalité, tu as beaucoup d'amitié pour lui, n'est-ce pas?

— Beaucoup, fit Gonzague. Dans la vie, l'amitié est une force.

Par l'effort continu et souple, par sa pénétration profonde des intérêts, Gonzague avait conquis dans la maison Salandar une situation qu'on ne discutait plus. Hors des bureaux, le banquier le traitait en ami et se sentait rassuré à côté de lui. Il ne découvrait en Gonzague aucun des traits de caractère qui le choquaient : la fausse humilité, l'envie déguisée sous la parole flatteuse, l'abaissement excessif de l'esprit devant la fortune. Gonzague calculait admirablement le point où les hommes puissants et riches s'imaginent qu'on les juge sans complaisance. Il savait qu'ils se laissent prendre en général à l'indépendance simulée et que rien n'est plus capable d'entretenir en eux la vanité.

Salandar avait présenté le jeune homme à sa femme. Il plut aussitôt, par sa distinction et sa douceur, à la vieille dame désabusée et mélancolique qui avait attendu les cheveux blancs pour perdre la crainte d'être chassée. Salandar ne tolérait même que depuis un an la présence d'une nièce de sa femme, la fille de son frère, courtier en marchandises à Bordeaux, et qui était mort ruiné. Mme Salandar l'avait mise dans un couvent et rêvait de l'attirer auprès d'elle. Elle y

parvint après de longues années de soumission et de patience, n'osant jamais le demander à son mari directement. Salandar n'y consentit qu'à la majorité de la jeune fille.

Il s'attendait à voir une personne insignifiante, aux façons méridionales; il fut charmé d'un visage fin et pâle sur lequel glissait un regard triste. Des hanches peu développées permettaient à la taille d'être trop épaisse pour l'âge et ne compromettaient pas la jeunesse des lignes. L'ensemble était discret et séduisant. Elle s'appelait Claire. Salandar s'accoutuma vite à elle, la prit en affection et, par cette voie, la réhabilitation de sa femme s'acheva dans son esprit.

Mlle Claire avait alors vingt-quatre ans. Dans le luxe où elle vivait et parmi les affections qui l'entouraient maintenant, elle s'était détendue à la façon d'un petit être réchauffé. Sa physionomie, tout en gardant sa pureté, avait pris de l'éclat. Des jeunes gens la remarquèrent, mais aucun n'obtint cette autorisation muette des parents qui semble, sur un signal mystérieux, livrer les jeunes filles à la concurrence.

Salandar observait les manœuvres autour de sa nièce. Il arrêta brutalement les tentatives d'un garçon élégant, remisier qui faisait des affaires avec lui. Il était dégoûté à la pensée de faire servir Claire à une ambition. Dans cette circonstance, son despotisme se trouva d'accord avec la délicatesse. Mme Salandar lui en montra une reconnaissance qui touchait à la vénération. Il était

impossible, d'ailleurs, de remarquer chez Claire le moindre goût pour le mariage. Elle se conduisait et parlait comme si elle devait demeurer éternellement dans cette maison un peu austère et endormie qu'elle éveillait par sa grâce. Le banquier lui présenta Gonzague et invita celui-ci plusieurs fois à dîner. Il le plaçait à côté d'elle, poussé à une expérience par de la curiosité perverse. Il se demandait si ce petit employé dont il connaissait la valeur et à qui il montrait de la sympathie allait avoir l'audace de faire la cour à la jeune fille. Il voulut le tenter et, s'il succombait, l'éloigner de son intimité et le traiter désormais comme le premier venu. Ce fut chez lui un sentiment cruel et malsain de se donner ce spectacle et d'y risquer deux jeunes êtres. Mais on eût dit qu'un génie intérieur et vigilant avertissait Gonzague. Il fit naturellement et sans l'ombre de calcul, sous la simple direction de l'instinct, tout ce qui pouvait surprendre le plus favorablement Salandar. Durant l'hiver, Claire et Gonzague se rencontrèrent fréquemment et n'échangèrent jamais un mot ni un regard qui pût faire croire au banquier qu'ils fussent attirés l'un vers l'autre. Un soir même, au bureau, Salandar laissa entendre au jeune homme que le fils d'un de ses collègues de la finance allait demander la main de Claire et n'aperçut sur le visage de Gonzague aucun tressaillement. Alors, il ajouta :

— Seulement, il ne plaît pas à Claire, ce qui tranche la question.

La semaine suivante, il emmena Gonzague dîner et le laissa d'abord en tête à tête avec sa nièce, qui, après lui avoir serré la main, se mit au piano sans engager la conversation. Bientôt une porte s'ouvrit :

— Venez donc, Gonzague.

Il se trouva dans la pièce voisine entre M. et Mme Salandar.

— Mon cher ami, dit le banquier, je ne veux pas que nous nous mettions à table sans vous avoir posé une question.

— Laquelle, monsieur Salandar?

Salandar se tourna vers sa femme, assise dans un fauteuil et qui enveloppait le jeune homme d'un regard attendri :

— Au fait, ne répondez donc pas, reprit-il d'un ton affectueux et embrassez Mme Salandar.

— Voulez-vous épouser Claire?

Gonzague, qui ne s'attendait guère à cet extraordinaire changement d'existence, s'y trouva tout de suite préparé. Il ne perdit l'équilibre qu'une seconde, l'instant rapide où son imagination lui mit la jeune fille entre les bras et où il se sentit frissonner. Cela avait suffi à Salandar pour jouir de son œuvre.

Quand ils rentrèrent tous les trois dans le salon, Claire ferma lentement le piano et s'avança vers Gonzague avec un sourire où tremblaient ses lèvres. C'est au cours de cette petite intrigue, dont aucun écho n'était parvenu à Andrée, que Gonzague avait eu avec celle-ci la conversation rela-

tive au ménage Barjol. Le lendemain du jour où son mariage fut décidé, il s'adressa au banquier et lui exposa la situation de son ami.

— Cela vous fera-t-il bien plaisir, demanda Salandar, que je prête à M. Barjol une dizaine de mille francs qu'il me rendra en trois ou quatre ans?

— Au delà de ce que vous pouvez croire. Ses dettes proviennent d'une aventure de jeunesse à laquelle j'ai assisté, et où Barjol a grevé son avenir par un geste charmant de générosité et d'insouciance. Vous ne vous repentirez pas plus de lui avoir rendu ce service que vous ne regrettez aujourd'hui d'avoir sauvé mon ami d'Antrague.

— Fichtre non! C'est ce gaillard-là, au contraire, qui a sauvé, par son intrépidité, mes établissements d'Indo-Chine dans l'expédition qu'il nous a fallu entreprendre là-bas... Dites à votre ami Barjol que je serai enchanté de lui être agréable et amenez-le au bureau.

Gonzague voulut lui faire part de cette nouvelle le soir même, et il alla le chercher au journal à l'heure du dîner. D'ailleurs, il comptait profiter aussi de l'occasion pour lui annoncer son mariage avec la nièce de Salandar.

— Venez-vous dîner à la maison? lui dit Barjol en l'apercevant.

— Ma foi oui... Si vous m'invitez...

Dehors, après avoir fait quelques pas, Gonzague lui prit le bras.

— Mon cher ami, lui dit-il sans attendre une

transition, comme vous venez de manquer gravement de confiance en moi, je vais d'abord vous en adresser le reproche...

— Et en quoi, Gonzague, ai-je manqué de confiance?

— Voyons? Est-ce qu'il n'est pas absurde, entre nous, qui avons vécu ensemble les heures les plus dures, de nous cacher nos ennuis, et surtout nos ennuis d'argent... Or, je sais que, depuis un an que vous êtes marié, vous en avez eu de très poignants... ou plutôt, ils sont devenus poignants précisément parce que vous vous êtes marié... Pourquoi ne m'en avez-vous jamais parlé?

— Et voilà, dit Barjol en riant, ce que combinaient ces deux petites femmes!... Mon cher Gonzague, ne vous apitoyez pas sur mon compte, je vous en prie... Il est vrai que j'ai en ce moment affaire à quelques huissiers, mais la somme que je reste devoir est médiocre à côté de ce que je suis en mesure de gagner maintenant... Hein? continua-t-il gaîment, vous rappelez-vous ce que je vous disais lors de ma liaison avec Anna Frédal : « Il en faudra des articles de journaux pour payer ça!... »

— Le fait est qu'il en a fallu, dit Gonzague, qui perdit sa gravité.

— Mon cher, vous me croirez si vous voulez!... Cette histoire est un de mes meilleurs souvenirs, et les fâcheuses conséquences qu'elle a ne me la gâtent pas du tout... C'est même bizarre... Elle finit, et peut-être à cause de l'existence un peu

étriquée que je suis obligé de mener maintenant, par prendre dans mon esprit des proportions qu'elle n'avait pas... Je me l'agrandis pour mon usage personnel... Je me plais à la transformer en une aventure presque héroïque où j'ai compromis mon avenir... Et je ne peux plus recevoir de papier timbré sans évoquer la délicieuse figure de cette femme, idéalisée par mes dettes, et qui est devenue d'ailleurs une simple grue...

— Tout cela, reprit Gonzague, est très gentil, et je n'en suis plus à admirer votre imagination... Mais payez vos dettes tout de même, puisque l'occasion s'en présente, et n'infligez pas à cette pauvre Marthe une angoisse quotidienne...

— Payer mes dettes!... Vous en parlez à votre aise. Où voyez-vous que j'en aie l'occasion?

— Salandar consent à vous avancer l'argent nécessaire... Je ne vous cache pas que je me suis permis de le lui demander sans votre autorisation... Je vous en prie, cher ami... Ne me privez pas de cette joie... et ne me forcez pas à vous rappeler votre conduite fraternelle à mon égard pendant des années et des années... Ce soir, je dîne chez vous, mais j'ai dans ma poche de quoi dîner... Il n'en a pas toujours été ainsi... Alors, vous acceptez, c'est convenu... Nous n'aurions plus à nous dire à partir de maintenant que des nalités indignes de nous.

— Mon Dieu! dit Barjol en manière de conclusion, ça m'est extrêmement agréable, j'aime autant vous l'avouer.

Ils arrivaient devant la porte. Comme ils s'apprêtaient à entrer, Gonzague reprit :

— Faisons encore quelques pas, voulez-vous?... Je savais bien que je ne vous avais pas tout raconté...

Barjol le regarda attentivement :

— Ah! voyons...

Gonzague eut quelques secondes d'embarras :

— Il est dit, cher ami, que nous aurons pris l'un et l'autre des détours pour nous annoncer nos mariages respectifs... Vous l'avez fait quand vous avez épousé Marthe... Et moi, il y a une heure que je cherche à vous dire que je me marie... oui... avec la nièce de Mme Salandar... Vous serez mon témoin, comme j'ai été le vôtre...

Les deux amis venaient d'être, tour à tour, dans cette conversation, un peu gênés vis-à-vis l'un de l'autre. Devant cette confidence, ils se retrouvèrent soudain dans l'état de l'intimité la plus complète. Leur accent, qui gardait de la contrainte, se détendit.

— Voilà une nouvelle!... s'écria Barjol. Que je suis content! D'abord, cette jeune fille vous aime, ça se voit à vos yeux...

— Mais je l'aime aussi, fit Gonzague.

— C'est ce que je voulais dire d'une façon indirecte, reprit Barjol avec une tendre ironie.

Il ajouta :

— Et dans tout ça... Andrée?

— Oh! je vais vous répondre franchement, fit Gonzague... Mon affection pour Andrée est sur

un plan si particulier que je n'ai aucun scrupule de la conserver comme amie... Evidemment, elle va apporter dans ma vie quelques complications et un certain danger... Mais c'est un problème dont je lui confierai à elle-même la solution.

— Le fait est qu'il est insoluble pour un homme, dit Barjol. Je ne sais pas comment tournera votre aventure avec Andrée, reprit-il après un silence, mais elle aura été pour votre esprit plus encore que pour votre cœur une chance inestimable... Sait-elle déjà?

— Non, fit vivement Gonzague. Il n'y a que vous...

Barjol réfléchit :

— Voyez-vous, Gonzague, il vaut mieux ne rien dire non plus à ma femme tout à l'heure... Elle ne saurait pas le cacher... Il faut qu'Andrée l'apprenne par vous, car vous seul êtes capable de lui mesurer sa douleur. Où est-elle?

— Je lui ai donné rendez-vous ce soir, à dix heures, chez moi.

— Allons dîner!

Ils n'eurent pas de peine à observer la discrétion envers Marthe, car celle-ci fut prise toute la soirée par la joie d'envoyer enfin « promener les huissiers ». Elle déclara qu'elle payerait les dettes elle-même, dès qu'elle aurait l'argent, et qu'elle se chargeait d'obtenir des réductions.

Andrée attendait Gonzague dans le rez-de-chaussée dont le jeune homme lui donnait une clef chaque fois qu'ils devaient s'y rencontrer.

Lorsqu'il dînait en ville et qu'ils avaient convenu de passer la nuit ensemble, elle arrivait toujours la première, mettait de l'ordre, s'installait, commençait une lecture. S'il se trouvait en retard, elle n'éprouvait aucune impatience, tellement la joie lui venait de partout, dès qu'elle était chez lui, même seule. Car la forme qu'ils avaient su donner à leur liaison ne laissait pas d'intervalle où le regret et l'amertume pussent se glisser. Toute l'indépendance souhaitée par Gonzague lui était réservée, et l'amour de la jeune femme savait occuper tout l'espace que, dans sa tête, elle avait fixé. Cet amour, Andrée, par un miracle de finesse, en retenait l'expression quand elle devinait que Gonzague en eût été incommodé, et, au contraire, elle s'y livrait d'un bond, à la façon d'un plongeur qui se jette à l'eau, dès qu'un regard de son amant lui conseillait la sensualité. Leur liaison décrivait ainsi une courbe irrégulière, sinueuse, tracée par le caprice et par le désir. Ils empêchaient par leur expérience que l'argent y jouât un rôle malsain; ils l'avaient, grâce à la franchise et à l'audace, mise à l'abri de ses poisons. Ils y réussissaient sans s'être concertés, sous l'influence de leurs premiers souvenirs, des nuits commencées dans des draps glacés, des repas incertains, de la séparation imposée par la nécessité de vivre. L'empreinte en demeurait ineffaçable, surtout chez Andrée, en qui elle n'avait pas été recouverte par l'ambition et d'autres amours. C'est ce qui lui rendait le passé plus pré-

cieux qu'à Gonzague. Elle y modelait le présent et sa passion. La vue de l'avenir s'en était obscurcie dans sa pensée. Elle avait renoncé à s'inquiéter du lendemain et de ce qui arriverait si quelque femme ou la destinée emportaient Gonzague loin d'elle. Chaque jour lui apparaissait isolément, comme une vie complète.

Elle entendit le pas de Gonzague sur le palier, alla ouvrir la porte.

— Barjol m'a retenu à dîner, dit le jeune homme en l'embrassant.

— Ils ont dû être contents, fit Andrée qui savait la démarche.

— Marthe n'en revenait pas...

Il la prit par la taille, l'entraîna dans la chambre. Il alluma une cigarette, tandis qu'elle commençait à se dévêtir. Alors il la laissa un instant pour classer des lettres dans une pièce voisine. Puis il revint. Elle était déjà au lit. Il s'approcha :

— Eh bien? fit-elle... Tu restes là?...

Gonzague l'entoura de ses bras et lui dit, d'une voix dont elle connaissait toutes les nuances :

— J'ai à te parler d'abord, ma chérie...

Elle chercha son regard et aussitôt elle songea à la jeune fille dont Gonzague lui avait parlé autrefois, négligemment. Et, dans le silence, elle devina. Se soulevant alors lentement pour s'accouder sur l'oreiller :

— Quand ça s'est-il décidé?...

— Hier soir.

Il la caressait de la main, craignant ses larmes, prêt, sincèrement, à toutes les promesses. Mais, elle, après un tressaillement qu'il ne perçut même pas :

— Tu sais, lui dit-elle, d'un ton qui n'était qu'affectueux et tendre, que tu n'as qu'un signe à faire pour que je disparaisse de ta vie...

— Jamais, ma chérie, s'écria-t-il, jamais! Je veux que tu aies ta vie à côté de la mienne, du moment que tu te contentes de celle que je peux te faire et que je continuerai à te faire! Cette question entre nous ne se pose pas... Tu étais préparée à me voir me marier un jour... n'est-ce pas? Mais tu étais sûre aussi que je te garderais toujours auprès de moi, comme une amie dont le dévoûment m'est nécessaire... dont l'affection m'est nécessaire, quelle que soit la forme qu'elle prenne!... Voyons, ne pleure pas... continua-t-il en voyant que sa poitrine haletait... Je te jure que tu es aujourd'hui pour moi ce que tu as toujours été, que pas un de mes sentiments n'a changé... que ma tendresse est la même...

Elle aurait eu horreur, à cette minute, de lui paraître une femme quelconque, une simple maîtresse abandonnée par l'homme qu'elle aime. Elle se conformait ainsi à la charmante convention de leur amour par elle acceptée. Elle voulut avant tout épargner à Gonzague l'hypocrisie et ne pas être obligée de le surprendre en flagrant délit de dissimulation vis-à-vis d'elle. Il lui sem-

blait que sa blessure eût été plus cuisante de n'être pas ouverte largement.

Elle avait cessé de pleurer. Elle se recula pour permettre à Gonzague de s'asseoir à côté d'elle, et elle lui tenait les deux mains rassemblées dans les siennes.

— Ecoute, mon chéri... Voilà... Pour moi, il n'y a plus qu'une chose qui compte... c'est de savoir si ce que tu viens de me dire, tu le penses de tout cœur... Si tu ne te trompes pas toi-même sur tes sentiments... Ne m'interromps pas... Oui, j'étais préparée à ton mariage... Est-ce que nous n'en avons pas causé dix fois?... Par conséquent, tu as bien fait de ne pas prendre de détours avec moi... Mais ce qu'il faut que tu me dises bien franchement, parce qu'à côté tout le reste n'est rien... c'est si je te verrai encore de temps en temps, ou bien si je ne te verrai plus jamais!...

— Mais je viens de te répondre par avance, Andrée.

— Oh! j'ai compris que tu me... viendrais en aide dans le cas où je n'arriverais pas à gagner suffisamment avec mes leçons... Mais ça, ça m'est égal... Tu sais bien que, si je te suis devenue indifférente... si j'ai l'impression de gêner ta vie et que tu n'oses pas me le dire... je m'en irai... et tu n'entendras plus parler de moi. Car enfin, continua-t-elle d'une voix subitement plus âpre, tu aimes cette jeune fille!... puisqu'elle est jolie, élégante... tu me l'as avoué... Ce n'est pas possible autrement... Tiens! fit-elle tout à coup, je suis

idiote de ne pas voir que c'est fini!... Quittons-nous!... Je partirai demain!...

Ici, Gonzague sentit qu'il était le maître de la situation et qu'il imposerait la combinaison qu'il aurait choisie. Celle qu'il désirait s'ébauchait à peine dans son esprit, plein de régions secrètes qu'il n'avait pas encore bien explorées. Il savait, cependant, qu'Andrée y avait sa place, indéterminée pour l'instant, mais que les circonstances prochaines fixeraient mieux. En cela, il était sincère, et il lui suffit de dire à Andrée simplement, en se penchant sur elle : « Tout cela est absurde, je t'aime toujours », pour que la jeune femme comprît que Gonzague avait encore le goût de ses caresses.

C'est ce qu'il lui fut difficile de faire entendre à Mme Barjol, le lendemain, quand elle lui annonça la nouvelle. Marthe se désolait :

— Oh! Andrée! Andrée!... Qu'allez-vous devenir?...

Elle était trop saine d'esprit pour imaginer que leur liaison pût durer, malgré le mariage de Gonzague, et, en même temps, elle aimait trop Andrée pour ne pas le souhaiter avec elle.

— Laissons-les faire, dit Barjol quand elle lui exposa ses scrupules.

Elle demanda à son mari :

— Et tu seras le témoin de Gonzague, malgré l'amitié que nous avons pour Andrée?

— Mais oui, pourquoi pas?

— Moi, conclut-elle, je ne crois pas que j'aurai le cœur d'assister à ce mariage!

Et elle ne savait qui blâmer le plus, de Gonzague qui voulait conserver une maîtresse en se mariant, d'Andrée qui y acquiesçait, et même de son mari qui avait l'air de trouver ces choses très naturelles.

VIII

A L'ANGLE DE PANAMA

On apprit que d'Antrague venait de débarquer à Marseille et serait à Paris le surlendemain. Ce fut une grande joie parmi ses amis, qui allèrent l'attendre à la gare. Le train qui l'amenait arrivait à dix heures du soir; ils dînèrent tous les trois dans un restaurant voisin et ne cessèrent de parler de lui pendant le repas. Gonzague ne leur avait jamais raconté les circonstances dans lesquelles le jeune homme était parti, quand il avait déjà le pistolet sur la tempe. Ils savaient seulement que Salandar l'avait placé à la tête d'une expédition privée, destinée à protéger ses établissements dans le Haut-Tonkin.

— Tu as trouvé, dit Sigismond à Gonzague, l'unique moyen d'utiliser ce garçon-là. A Paris, entre les femmes et les tripots, au premier accroc il se serait fait sauter la cervelle. Tu ne le crois pas?

— J'en suis plus convaincu que toi, au contraire, reprit Gonzague.

Barjol considérait d'Antrague comme une curiosité, malgré la tendre affection qu'il éprouvait pour lui.

— C'est un individu insoluble dans le temps où nous vivons. Il flottera éternellement à la surface des choses, il ne pénétrera jamais profondément nulle part. Je trouve inexplicable que nous nous soyons liés si intimement avec lui, que nous l'aimions tant et qu'il nous le rende, car il n'existe aucun point de contact entre lui et nous.

— C'est peut-être, dit Sigismond, qu'il est un arisocrate et que nous sommes des bourgeois.

— Mais non, reprit Barjol. Ça, c'est une explication de député... Je me sens une foule d'éléments communs aussi bien avec les aristocrates qu'avec les gens du peuple... tandis qu'il me semble, lorsque je rencontre d'Antrague, qu'il est tombé soudain d'une autre planète pour venir causer avec moi et qu'il va repartir tout de suite... Il n'y a pas sur lui le moindre reflet de notre époque.

— Cela est assez juste, dit Gonzague. Avez-vous remarqué la façon dont d'Antrague donne de l'argent, par exemple, pour payer une addition?

— Non, fit Sigismond.

— Voyons, dit Barjol.

— J'ai souvent observé, continua Gonzague, une certaine répulsion de sa part, et dont il n'a

même pas conscience, à manier de l'or et des billets... Il est impatient que ce soit fini... L'argent, dans son esprit, ne correspond certainement en rien à la valeur de l'objet qu'il achète... Il lui apparaît plutôt comme une condition sans laquelle il n'aurait pas cet objet... et il a toujours l'air de penser : « Quelle drôle de coutume! »

— C'est ce qui expliquerait, fit Barjol, son goût pour les tripots où le jeu s'effectue à l'aide de jetons qui lui font l'effet de projectiles qu'on se jette réciproquement à la tête... Là, il est dans son caractère...

— Trop subtil, tout ça, reprit Sigismond. Je dirais plutôt que, dans son monde, il est déclassé, mais pas déchu. Ses traits de race ne forment plus un tout harmonieux, ils se sont disjoints, mais chacun d'eux séparément est encore pur... C'est ce qui fait qu'en somme il est très original... Et je suis bigrement content de le revoir...

— Allons! allons! dépêchons-nous, dit Gonzague qui se leva, il est l'heure du train.

D'Antrague, en les apercevant, posa ses bagages à terre, sans se soucier de leur sort, et s'avança les bras tendus :

— Trois ans qu'on ne s'était pas vus, mes chers amis! s'écria-t-il. Que je vous regarde et que je vous embrasse!...

Ils le regardaient aussi : les rudesses de la vie coloniale, en ce moment où nos colonies ne s'étaient pas dégagées de l'état barbare, n'avaient pas altéré sur son visage la beauté des lignes. Le

corps avait gardé cet élan physique, ce parfait accord de la finesse et de la force qui était chez d'Antrague le principe de la séduction.

— Vous allez m'accompagner à l'hôtel, dites? Puis nous irons tous souper dans un restaurant de nuit...

— Pour te tenir compagnie, dit Sigismond, car nous sortons de table.

— Je vous laisserai partir à minuit, continua d'Antrague, puisque vous êtes tous mariés maintenant...

— Pas moi, nom d'un chien! s'écria Sigismond.

— C'est vrai, je n'y pensais plus, dit d'Antrague en riant.

— Je resterai avec toi...

Ils prirent un cabinet particulier dans un restaurant du boulevard qui ne fermait pas et où, jusqu'au matin, des femmes rôdaient dans les salles et dans les couloirs.

D'Antrague renifla en montant l'escalier le lourd parfum de musc mêlé à des exhalaisons de bonne nourriture. Une des habituées de l'endroit, en le croisant, lui pressa la main, comme si elle l'attendait, puis le quitta, ayant fait ce geste machinal, sans lui adresser une parole. La porte du petit salon s'ouvrit. On se mit à table. D'Antrague demanda immédiatement du champagne.

Il y avait longtemps qu'ils ne s'étaient pas trouvés réunis tous les quatre, dans une circonstance qui leur permît de vérifier leurs sentiments, quoi-

que depuis près de dix ans leur amitié, l'association de leurs esprits n'eussent pas été interrompues. Entre Barjol et Gonzague surtout, l'amitié devenait profonde. C'étaient, par l'intelligence, les deux individus supérieurs du groupe. Ils savaient voir en eux-mêmes la projection des faits extérieurs, exercice dont d'Antrague, par exemple, ignorait complètement le mécanisme, et que Sigismond avait dédaigné jusqu'au jour où les brutalités de la politique avaient agité sa conscience.

— Comment, répondit d'Antrague à une question de Sigismond, c'est toi, député, qui me demande pourquoi je suis revenu en France aujourd'hui plutôt qu'hier?

— Qu'est-ce que ma qualité de député a à faire là-dedans?

— Tu devrais être le premier à être au courant de ce qui se prépare... Quand on est loin, on le sent très bien. Oui... oui... la guerre va éclater.

— Jamais ! fit Sigismond en haussant les épaules.

— Et quoi que vous fassiez à la Chambre contre le général Boulanger, poursuivit d'Antrague, c'est lui qui sera mis à la tête de l'armée par la force des choses... J'ai une lettre d'introduction auprès de lui et je tâcherai de partir comme officier... Je finissais par m'embêter au Tonkin, où Salandar n'a plus besoin de moi, puisque nous avons la paix avec la Chine... En tout cas, à la déclaration de guerre, continua-t-il en se retournant vers Gonzague, j'aurais éét obligé de revenir.

Sigismond prit la parole et déclara péremptoirement :

— Mon vieux d'Antrague, tu n'y es pas du tout... Tu retardes de deux ans... ce qui n'est pas étonnant à la distance où tu étais... Aujourd'hui tout risque de guerre est écarté et, à mon avis, il n'en a jamais existé de sérieux... Il est vrai qu'à un moment donné on a pu craindre qu'une provocation de l'Allemagne ne poussât dans le sens de la guerre le mouvement boulangiste et l'enthousiasme autour du général. Mais l'heure est passée... Je vous en parle en connaissance de cause, ajouta-t-il en s'adressant non plus à d'Antrague, mais aussi à Gonzague et à Barjol comme pour leur enseigner la politique... Oui, car j'ai failli être entraîné vers le boulangisme... et je ne m'en suis écarté que lorsque j'ai découvert que le mouvement était dirigé contre la République.

— Ce n'était pas difficile à voir, observa Barjol.

— Plus que tu ne crois, reprit Sigismond avec gravité.

— Ah! çà, s'écria d'Antrague, vous parlez du général Boulanger comme s'il était mort... Mais il est le maître de la France! Il a eu à Paris une élection magnifique. Tout le monde est derrière lui, et nous aurons la guerre dans un mois... Vous êtes fous de ne pas voir ça!

Il en appela à Gonzague, qui ne disait rien.

— C'est votre avis que je désirerais, Gonzague!...

— Je n'ai pas d'opinion bien arrêtée à ce sujet, fit celui-ci. Il me paraît cependant qu'en étant obligé de quitter l'armée, le général Boulanger a perdu sa force principale... La politique rongera peu à peu ce qui lui reste de prestige.

— Sans compter, dit Sigismond, que la Chambre vient de rétablir le scrutin d'arrondissement, ce qui assure la défaite des boulangistes aux prochaines élections...

D'Antrague se versa un verre de champagne et l'ayant bu d'un trait :

— Sacrebleu! tout ça ne m'explique pas pourquoi nous n'aurons pas la guerre... Aurons-nous la guerre, oui ou non?

— Nous ne l'aurons pas, dit Sigismond en souriant, pour les mêmes raisons que le scrutin d'arrondissement a été rétabli.

— C'est idiot, ce que tu dis! fit d'Antrague.

— A moitié, remarqua Barjol.

Il était une heure du matin. D'Antrague laissa se retirer « les gens mariés » et, demeuré seul avec Sigismond, demanda des cigares et des liqueurs. Il ne se grisait jamais d'une façon apparente. Au contraire, un excès de boisson mettait de la sévérité sur son visage et enlevait même toute frivolité à ses propos. Il aimait alors parler de choses sérieuses, et on eût dit que l'influence de l'alcool glissait soudain en ce personnage exubérant un fantôme mélancolique et désabusé.

— Tu me donnes ta parole, Sigismond, que tu ne viens pas de te moquer de moi?

— En quoi, mon vieux?

— En me disant qu'il n'y aurait pas la guerre?

Sigismond se mit à rire :

— Qui t'a raconté de pareilles balivernes? Tout le monde veut la paix et attend l'ouverture de l'Exposition.

D'Antrague buvait des verres d'eau-de-vie, à petits coups, régulièrement espacés.

— Qu'est-ce que je suis venu faire à Paris, alors? murmura-t-il.

— Quelle question? Avais-tu l'intention de passer ta vie au Tonkin?... Te voilà avec de l'argent bien gagné, nous a dit Gonzague... Tâche de ne pas le perdre au tripot. Tu vas avoir certainement une bonne place chez Salandar... Ton affaire est excellente, mon vieux d'Antrague.

— Tu trouves?... Non, mais me vois-tu dans un bureau comme Gonzague? Tu n'as pas l'air de te douter, continua-t-il, le verre aux lèvres, de la vie que je viens de mener pendant trois ans... Mais c'est-à-dire qu'il n'y avait pas de semaine où on ne fît le coup de feu avec des Chinois, sous prétexte d'installer des comptoirs!... Je me suis amusé comme un fou! Je suis resté des dix heures à cheval, la carabine à la main, libre comme l'air, mon vieux Sigismond... C'était admirable!...

Et après un instant de silence pendant lequel il avala de l'eau-de-vie, son front se plissa, il regarda, droit devant lui, et il dit d'une voix âpre :

— S'il y avait eu la guerre ici, j'aurais fait un soldat épatant.

— Il vaut mieux qu'il n'y ait pas la guerre, reprit Sigismond, et que tu ne sois qu'un simple noceur... Allons nous coucher !

— Laisse-moi aller régler l'addition, fit d'Antrague en se dirigeant vers la porte.

— Attends... Je vais sonner.

— Non... non... pas la peine.

Comme d'Antrague, au bout d'un quart d'heure, n'était pas rentré, Sigismond prit son chapeau et son pardessus et, dans l'escalier, demanda à un maître d'hôtel :

— Où est donc le monsieur qui était avec moi ?

— M. le comte d'Antrague ?

— Oui.

— Il paye du champagne à tout le monde dans la grande salle.

Ces incidents avaient conduit Sigismond jusqu'à une heure avancée. Il fut sur le point d'aller rejoindre d'Antrague au milieu des femmes, mais, ce soir-là, il ne se sentait guère d'humeur à frôler ce genre de créatures, à boire avec elles, à terminer la nuit dans le chahut. Non pas que ces exercices lui parussent indignes d'un représentant du peuple, car, à l'instant même, il venait d'apercevoir Rastier et Passou qui grimpaient le grand escalier, sortant évidemment de quelque tripot. Mais il était subitement envahi par la tristesse particulière à ces lieux dès que le charme grossier en est rompu. Il suffit pour cela d'un instant de solitude, d'un souvenir qui passe, d'une réflexion

En se rappelant la façon dont il avait tout à l'heure apprécié devant d'Antrague le mouvement boulangiste, Sigismond pensa à une lettre de Bourre reçue le soir même et qu'il avait à peine parcourue. Ces lettres qu'il recevait chaque mois presque au même jour, quand le vieil avoué ne venait pas en personne à Paris, l'agaçaient par leur ton protecteur. Il y jetait un coup d'œil et ne se décidait à les lire à fond que le lendemain. Dans les dernières, Bourre ne manquait pas de lui faire observer que le boulangisme se développait dans le sens qu'il avait prévu, et il insistait en termes ironiques sur la grave faute politique qu'aurait commise le jeune homme s'il n'eût pas suivi ces conseils. « Qu'est-ce qu'il me raconte aujourd'hui? » murmura Sigismond en reprenant la lettre laissée sur le bureau. Les expressions en étaient plus paternelles que de coutume. Bourre priait le député de venir aux vacances de juillet visiter l'arrondissement en vue des élections prochaines, car l'intention de son comité était de désigner Sigismond comme candidat du parti. Il répondait du succès si la campagne électorale se faisait sur un programme de gauche. Ces mots provoquèrent le jeune député à un examen de conscience, auquel il se livra avant de se mettre au lit et tout en se déshabillant. Son rôle à la Chambre depuis le début de la législature n'avait pas été brillant. C'est à peine s'il était monté trois ou quatre fois à la tribune pour intervenir dans des questions sans éclat. Il ne s'était mêlé à aucun des

grands débats, ni sur le trafic des décorations, ni sur le boulangisme. A plusieurs reprises, il avait préparé des discours et n'avait pas osé les prononcer. Ce n'était pas de son éloquence qu'il doutait, mais de sa propre conviction, et il craignait que son tempérament d'orateur ne fût trahi à la tribune par les hésitations de son esprit.

Dans les réunions électorales, milieu compact et homogène, où la parole tombe et produit son effet instantanément, Sigismond se sentait plus à l'aise qu'à la Chambre, divisée en compartiments dont chacun contient un public différent, plein de méfiance et attentif. Pour en abaisser les cloisons et pour concentrer les regards, il faut le prestige ou l'autorité. Un débutant a l'impression de parler à des gens épars qui n'ont pas le temps de l'écouter. S'il n'a pas alors l'appui intérieur de la conviction, ses plus heureux artifices de langage ne suffisent plus à l'action oratoire. « Mais, se demanda Sigismond, qu'est-ce que c'est, en politique, qu'une conviction, et pourquoi me semble-t-il que je n'en ai pas? » Une conviction politique ne peut s'appuyer que sur un parti, sur un programme. Il est donc indispensable de se réclamer d'abord d'un parti, ce qui présente encore l'avantage de vous fournir des auditeurs quand on est à la tribune. On acquiert ainsi cet ensemble de relations et d'habitudes d'esprit dont la somme s'appelle une conviction. « Or, en quatre ans, continua de se dire Sigismond en se couchant, je n'ai pas trouvé le moyen de m'en faire une, pas plus que d'ins-

pirer confiance aux chefs du parti auquel je suis censé appartenir, et qui me prennent tous pour un amateur égaré dans la politique. Voilà ma situation exactement, ne nous faisons pas d'illusions. Je ne crois pas que ma carrière soit ratée, mais elle est déjà bien compromise. Il est fâcheux que je n'en ai pas d'autre. Serai-je seulement réélu? Tout cela dépend de Bourre, qui est un fanatique dangereux. »

Il trouva l'avoué vieilli, se traînant péniblement sur sa canne. Depuis qu'il était décoré, il avait pris sa retraite et vendu son étude. Il ne s'occupait plus maintenant que de politique, et son influence s'exerçait non plus d'une façon détournée et occulte, mais au grand jour et du consentement universel. Des ministres lui écrivaient directement, et le journal de l'endroit publia une lettre de Gordas qui le félicitait d'avoir pris l'initiative d'une pétition signée des électeurs du pays contre les candidatures multiples. Bourre en avait profité pour faire déplacer certains fonctionnaires et, entre autres, le sous-préfet. Le scrutin d'arrondissement mettait entre ses mains l'élection du député. Il en considérait d'ailleurs le rétablissement comme un succès personnel et se figurait qu'il en était l'auteur, depuis le temps qu'il en proclamait l'impérieuse nécessité pour la république.

Il habitait la maison voisine de l'étude, qui était également sa propriété. Lorsqu'il sentit des fatigues dans les jambes et qu'il ne put plus monter l'escalier, il appela près de lui sa seule héritière,

une cousine qui vivait à la campagne, et dont il fit sa servante.

— Eh! eh! tu vois, dit-il à Sigismond en lui tendant la main, je me prépare tout doucement à quitter ce monde... Sais-tu que j'ai soixante-treize ans ce mois-ci?...

— Bah! répondit simplement le jeune homme.

— Oui... oui... et les jambes ne valent plus rien... Mais j'espère vivre jusqu'à la condamnation du général Boulanger en Haute-Cour, qui ne fait pour moi aucun doute, et jusqu'au triomphe du parti aux élections de septembre, où tu seras mon candidat, car je suis très content de toi...

Il ajouta mystérieusement :

— Gordas t'a-t-il dit que j'étais en correspondance régulière avec lui?

— Non, fit Sigismond.

— Alors, je te l'apprends... Nous faisons ensemble un gros travail ici pour porter au boulangisme le coup de grâce... Et je ne sais même pas s'il y aura un candidat boulangiste dans la circonscription... Ton élection est assurée, et je te vois nommé au premier tour.

Il l'invita à loger à l'étage au-dessus de lui pendant tout le temps des vacances parlementaires. Sigismond, qui était toujours gêné d'argent, accepta. Le vieil avoué se montrait d'ailleurs beaucoup plus sociable avec lui qu'autrefois et lui donnait des conseils d'une façon moins arrogante. Il lui recommanda d'aller visiter fréquemment les principaux électeurs, lui prêtait sa voiture, orga-

nisait des dîners en son honneur. Le jeune député se mêlait sans passion à ces intrigues et se contentait de goûter le doux contraste de la vie provinciale avec son existence besogneuse et surmenée.

Cependant, la santé de l'avoué s'affaiblissait visiblement. « Il a eu une petite attaque cet hiver », dit la cousine à Sigismond.

— Ah! monsieur Sigismond, si j'osais... fit-elle un soir en le tirant par la manche.

— Qu'y a-t-il donc, ma bonne madame?

— Venez...

Elle l'entraîna silencieusement dans une pièce attenant à sa chambre.

— Eh bien! parlez... voyons!...

La cousine se recueillit et murmura en regardant autour d'elle :

— Figurez-vous, monsieur Sigismond... que, d'après des conversations que j'ai entendues, je crois bien que M. Bourre a l'intention de se faire enterrer civilement.

— Mais, sacrebleu! s'écria Sigismond, il n'est pas mort!

La porte s'ouvrit brusquement. M. Bourre parut en brandissant sa canne.

— J'en étais sûr! fit-il d'une voix furieuse. Depuis que tu es arrivé, elle cherche une occasion de te dire ça!...

Il se retourna vers elle :

— Je vous défends, Anna, de parler à n'importe qui de ces choses!... Vous êtes trop bornée

pour comprendre les intentions d'un homme comme moi!... Si je vous surprends encore à bavarder, je vous renvoie à la campagne et je vous déshérite... Filez!

Il était violet de colère. La cousine disparut en glissant dans ses pantoufles.

— Quant à nous, mon petit, ajouta Bourre en prenant le bras de Sigismond, nous nous expliquerons demain.

Dès le matin, ils s'assirent sous les platanes et, tandis que Sigismond prenait du café au lait, l'avoué lui dit :

— Pour en revenir à la scène d'hier soir, tu penses bien, mon garçon, que j'ai mûrement réfléchi avant de prendre une décision... L'affaire est trop grave. Si je demande, par testament, des obsèques civiles, je risque, en l'état actuel des esprits, de diviser les républicains sur mon nom... Laisse-moi continuer... Ici, personne, même parmi les libres-penseurs, ne trouvera étonnant que je laisse mes héritiers disposer de ma dépouille et la conduire à l'église, mais beaucoup de républicains seraient choqués si je me faisais enterrer civilement... La province en est encore là, ne nous le dissimulons pas... J'eusse vécu dix ans de plus, je n'aurais pas hésité, car je suis convaincu que, dans dix ans, la république aura ses coudées franches du côté religieux... Aujourd'hui, elle n'est pas assez forte pour repousser toute transaction avec les préjugés. Tu sais que, dans la vie, je ne me place qu'au point de vue républicain et que j'y

sacrifie jusqu'à mes opinions philosophiques, car je n'ai pas besoin de t'apprendre que je suis athée.

Sigismond avait horreur de ce genre de dissertation. Il refusait toujours de s'interroger sur les problèmes que le vieil avoué tranchait en des termes dépourvus de nuances, et il en renvoyait l'étude à une époque ultérieure. Non point qu'il manquât de la culture et de la délicatesse d'esprit nécessaires, mais il ne voulait pas proposer à son imagination des préoccupations trop étrangères à la lutte pour l'existence. Ce fut l'attitude d'une partie de sa génération qui fut moins sensible aux idées qu'à l'expérience directe, par les conditions mêmes d'un départ difficile. Sigismond n'était pas éloigné de penser qu'avec de l'oisiveté et de l'argent, il eût été spiritualiste; et l'athéisme, chez les autres, lui était désagréable. Il fuyait les discussions religieuses.

Il se contenta donc de répondre pour détourner la conversation :

— Il me semble, monsieur Bourre, que vous agissez sagement... quoique je ne sois pas disposé à suivre votre enterrement de sitôt, ajouta-t-il en souriant.

Bourre poursuivit :

— En ce qui te concerne, je tiens à ce que tu saches que je te libère par mon testament de toutes les dettes que tu as contractées envers moi et qui montent à un chiffre assez rond, dont il n'est plus utile aujourd'hui de te charger la mémoire... Je te prie seulement, d'ici à ma mort, de ne pas dissua-

der cette vieille bique, qui croirait que je me suis converti par l'effet de ses prières.

Le dimanche des élections arriva. Sigismond fut élu à une grosse majorité. Le soir, l'avoué l'embrassa avec une tendresse inaccoutumée, en lui disant : « Personne n'osera plus désormais menacer la république. » Quelques jours après, une nouvelle attaque de paralysie le cloua dans un fauteuil. Bientôt, l'excitation cérébrale chez l'avoué fut telle que le docteur diagnostiqua une marche rapide vers le dénouement. Dans de rares instants de lucidité et de calme, il adressait d'une main tremblante de petits gestes d'amitié au jeune homme, qui ne le quittait pas, et il ne daignait guère regarder sa cousine, ombrageuse et muette. Une fois, il rassembla ses forces et put dire à Sigismond en hachant les mots : « Tu ne feras... venir... le prêtre... que... quand j'entrerai en agonie. » Des accidents se précipitèrent et, vers la fin du mois, il mourut avec sérénité. Toute la ville, sans distinction de partis, assista à ses obsèques.

Du fait de la disparition de l'avoué, la situation de Sigismond grandit dans le pays du jour au lendemain. C'était lui seul désormais qui représentait l'influence, à qui les quémandeurs s'adressaient, que se mirent à craindre les fonctionnaires. On supposait, en effet, qu'ayant été nommé sur un programme de la plus pure orthodoxie et rédigé d'ailleurs par Bourre lui-même, il jouirait des faveurs gouvernementales.

Sigismond revint à Paris, pour l'ouverture de

la session, assez troublé, sentant qu'il était débarrassé de sa tutelle et qu'il y avait quelque chose de changé dans sa vie. Il retrouva d'Antrague, qui venait de courir tout l'été les casinos avec Rosalie Didier, une jeune artiste du boulevard, déjà célèbre, dont on annonçait l'engagement à la Comédie-Française, et qui ne s'était jamais affichée jusqu'ici avec un amant. Eprise de d'Antrague, elle l'avouait fièrement, ne cachant à ses camarades ni ses souffrances ni sa passion. Car le jeune homme, dans l'instinct de sa supériorité physique et d'ailleurs sans l'ombre de fatuité, considérait les femmes à peu près comme Gonzague avait remarqué qu'il faisait de l'argent, en vue des satisfactions que réclamaient son tempérament et ses nerfs. Il n'avait pas l'air de les aimer individuellement, mais pour ce qu'elles avaient de commun, dans l'ordre sentimental autant que dans l'ordre de la chair; c'est-à-dire qu'il les traitait comme si elles avaient toutes la même forme de tendresse et les mêmes frémissements de désir, le même cœur et les mêmes sens. De pareilles dispositions, combinées avec une puissance de séduction presque irrésistible, en eussent fait un être de drame, s'il n'avait pas été naïf et sans perversité. Ces contrastes le vouaient à toutes les catégories de liaisons, depuis les filles affolées par sa beauté et avec lesquelles il allait jouer au loto dans des tables d'hôte, jusqu'à des créatures délicates et passionnées, qui rêvaient de le convertir à l'amour. Vulgaire par son origine, affinée par le succès et

par le talent, Rosalie Didier s'attacha au jeune homme de toute sa sensibilité, le reconnut ostensiblement pour son maître, lui livra tout son orgueil de femme et d'artiste. Elle conquit ainsi rapidement à d'Antrague, dans le monde de la fête, une célébrité parisienne, que deux duels brillants illustrèrent encore. La présence du comte d'Antrague au théâtre, aux courses, dans les soirées fut dès lors signalée avec sympathie par les échos des journaux. On publia le récit d'aventures qu'il aurait eues au Tonkin, la part qu'il avait prise à des expéditions dangereuses, les sommes fabuleuses qu'il rapportait. On citait de lui des traits de force herculéenne et d'audace inouïe. Il présidait des jurys d'honneur. Une légende s'établit bientôt, l'entourant de sourires et de crédit.

Tout lui devint, un instant, facile : la vie élégante des boulevards, les relations, le jeu. Il lui restait, des subventions de Salandar, assez d'argent pour les dépenses courantes, et aucun fournisseur ne songeait à présenter des factures à un seigneur aussi en vue. Sur le conseil de Gonzague, le banquier avait renoncé à le fixer dans sa maison, même par l'appât d'un bon traitement.

— D'Antrague est perdu, lui dit Gonzague, maintenant son associé... ou plutôt il décrit une orbite qui nous échappe. Moi aussi, j'ai eu l'espoir de le garder auprès de moi et de le maintenir solidement dans une carrière... Mais c'est un garçon qui fera craquer tous les cadres... Quant à prévoir comment il finira, je ne m'en sens pas capable...

peut-être dans la débauche, peut-être dans l'héroïsme, ça dépendra des circonstances.

Quand Sigismond revint, d'Antrague l'entraîna dans toutes sortes de parties. Il le préférait à ses deux autres amis pour son entrain, sa parole vive, et parce qu'il était garçon. Il le présenta à sa maîtresse, qui lui fit connaître une de ses camarades de théâtre, dont Sigismond fut amoureux tout l'hiver et qui s'imaginait qu'il serait un jour ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. Mais cette liaison se rompit au printemps, et Sigismond n'en éprouva que du soulagement, car il avait été obligé d'emprunter de l'argent à d'Antrague, et il se voyait de nouveau dans la zone des difficultés, sans la ressource de Bourre et très décidé à n'avoir plus recours à des usuriers. Il traversait d'ailleurs une crise de caractère. Ses déceptions politiques, une poussée d'envie, dont il ne pouvait se défendre, en voyant approcher du pouvoir des députés de son âge quand sa chance à lui ne se dessinait pas; le peu d'éclat de ses rares apparitions à la tribune, tout cela brouillait en lui la conscience de sa valeur. Il était de ces individus qui supportent mal d'être arrêtés dans leur premier élan et qui ont besoin de l'accélération de la fortune. Pourtant, il ne se décourageait pas, il se contractait, ce qui est souvent, chez les êtres vigoureux, l'effet des désillusions. « Il est évident que j'ai perdu la première manche, mais je suis assez jeune pour gagner la seconde. » Il avait alors trente-quatre ans. Dans le désordre de sa vie, il

avait cependant réfléchi, travaillé, sinon souffert profondément. Ses fautes étaient de celles que l'expérience corrige et qui laissent intacts les ressorts intérieurs de l'énergie et de la dignité. Sigismond résuma ces observations sur lui-même par ces mots: « Je piaffe, je n'avance pas. Je n'ai pas le sens de l'occasion. »

Vers ces années, on constata à Paris un phénomène analogue à celui qui précéda le krack, un afflux souterrain d'argent dont on n'ignora pas longtemps les sources et qui enfla soudain la vie parisienne à la façon des voiles d'un navire. Des restaurants de nuit s'ouvrirent sur le boulevard et aux hauteurs de Montmartre pour subvenir aux exigences des soupeurs. Dans les tripots, le baccara prenait des proportions insensées, même pour cette époque de jeu. Les banquiers taillaient devant trois ou quatre rangées de pontes debout qui jetaient leurs mises par-dessus les têtes. De nouveaux journaux parurent avec des rédactions improvisées. Les anciens, et entre tous *l'Informé*, voyaient monter leur publicité. Masselin rayonnait; le conseil d'administration devint plus généreux et augmenta le prix des articles.

— C'est admirable! dit Barjol à sa femme. Je ne sais pas ce qui se passe, je viens de recevoir une gratification.

Et il déposa sur la table un rouleau de cinquante louis.

— Ce n'est que juste, répondit Marthe... Il y a longtemps qu'ils te le devaient.

— Juste, certes, fit Barjol, mais probablement accidentel.

Une nuit, à l' « Artiste », Sigismond aperçut son collègue Passou qui taillait une banque, contrairement à son habitude. Il gagnait une assez grosse somme, et il adressa un petit sourire à Sigismond, en lui désignant le tas de jetons amoncelés devant lui, comme pour s'excuser de sa veine.

— Vous n'avez pas joué contre moi, j'espère?

— Oh! non, je ne joue plus, reprit Sigismond, qui avait juste un louis dans sa poche.

Bridel s'approcha, lui tapa légèrement sur l'épaule :

— J'ai à vous parler...

— Ah!

— Oui, j'allais vous envoyer un mot... Venez donc...

Il l'entraîna dans un petit salon isolé, assez loin de la salle de jeu.

— Ici, nous serons seuls... Un cigare? Asseyons-nous.

Il croisa les jambes, tira une bouffée.

— Mon cher, comme personne ne nous écoute, je n'irai pas par quatre chemins... On jette l'argent, en ce moment, à tort et à travers, et j'ai voulu qu'il en tombât un peu sur un brave garçon comme vous, plein de talent et qui a besoin d'être encouragé... On ne roule pas sur l'or, hein? Bon... J'ai compris...

Un large portefeuille gonflé était entre ses mains, qu'il venait de tirer de sa poche. Il y plon-

geait deux doigts quand on frappa à la porte précipitamment.

— Qu'on ne me dérange pas! Voyons, continua-t-il, en ouvrant... Qu'est-ce qu'il y a?

Un garçon de cercle parut et dit, de la voix grasse et ironique particulière à ce genre de personnages :

— M. Passou vient de flanquer une gifle à un ponte.

Bridel répondit tranquillement :

— Bon. J'y vais.

Et se retournant :

— Un instant, mon petit, je suis à vous tout de suite.

Un murmure confus arrivait à Sigismond, resté seul dans la pièce, intrigué des allures de Bridel. Celui-ci reparut bientôt, le silence s'étant rétabli dans la salle de jeu.

— Qu'est-ce qu'il y avait?

Bridel haussa les épaules :

— Passou a eu tort de le gifler, car on lui disait ça à la blague... Il n'y avait pas de quoi se fâcher... Oui... Il prenait une nouvelle banque et Beaudu, le remisier, a murmuré : « Panama ». Passou, qui avait entendu, s'est levé et lui a administré une paire de calottes. C'est d'autant plus bête que personne n'avait fait attention... De mon côté, j'ai attrapé Beaudu, qui a voulu faire celui qui en sait plus long que les autres...

— Et à propos de quoi, « Panama »? interrogea Sigismond. Moi, je ne comprends pas non plus.

Bridel, après un silence, pendant lequel il regarda Sigismond avec sympathie :

— Alors, je vais vous l'expliquer... Vous savez ou vous ne savez pas qu'on va vous demander à la Chambre, un de ces jours, des poursuites contre les administrateurs de Panama... Ça ne tient pas debout, c'est une honte... Voyez-vous Lesseps en cour d'assises! S'il reste, après le métier que je fais, une chose capable de m'indigner, c'est celle-là.

Le fait est que son indignation paraissait sincère. Il leva les bras et répéta : « Lesseps!... », puis reprit :

— A quelle époque vivons-nous!... Ce serait à crever de rire si ce n'était pas si triste!...

— Je croyais l'affaire en voie d'arrangement depuis que nous avons envoyé une commission à l'isthme.

— Rien n'a encore transpiré dans le public, car le gouvernement a fait tout ce qu'il a pu pour prévenir une catastrophe... Dans le même but, les administrateurs ont constitué un gros budget de publicité.

— Ah!... dit Sigismond.

— Oui... reprit Bridel... toussant un peu... oui... oui... Et j'ai été chargé d'arroser autour de moi, dans ma modeste sphère. Alors j'ai tenu à en faire profiter les amis, vous tout le premier... Voici le petit chèque... quinze mille... Ce n'est pas énorme, mais c'est gentil. Ne me remerciez pas...

Sigismond jeta un coup d'œil sur le carré de

papier et, en se penchant, il lut son nom parmi des bariolages. Il était resté impassible et sans vertige, quoiqu'il eût mesuré, en une seconde, l'abîme que Bridel venait d'ouvrir à ses pieds. L'inconscience du tenancier était négligeable, et Sigismond en connaissait l'insondable profondeur. Il eût jugé absurde de la lui faire remarquer. Le jeune député, en ce rapide instant, ne se tourna que vers lui-même pour y guetter la tentation et se livrer sur soi à une de ces expériences qui sont parfois si amères. Sigismond, dans la durée d'un éclair, eut des lueurs de fierté, de colère et aussi de honte; il vit la médiocrité de sa situation, frémit des risques auxquels la pauvreté l'exposait, pensa à l'unique louis qu'il avait dans son gousset, mais il ne sentit pas l'ombre même de la tentation passer sur son esprit. Toutes ces réflexions étaient mêlées en lui comme les enchevêtrements d'un songe. Quand il entendit la voix de Bridel disant: « Eh bien! mon petit... ça va? » il eut l'impression du réveil et de la personnalité retrouvée.

— Non, mon cher Bridel, ça ne va pas du tout, répondit-il gaîment... Ne me demandez pas d'explications, cela m'amènerait à prononcer des grands mots. Déchirons simplement cet objet, continua-t-il en lui tendant les morceaux du chèque.

— Vous en êtes le maître, mon cher.

Et il reprit, avec une moue :

— Ce que vous faites est peut-être très bien et ça n'a peut-être pas le sens commun... Moi, ce n'est pas mon affaire de me débrouiller dans des

cas de conscience... je vois large, mon état m'y oblige... Au moins, vous ne m'en voulez pas? J'ai cru bien faire...

Sigismond lui tendit la main. Tout à coup, Bridel se mit à rire bruyamment.

— C'est mon premier refus, dit-il.

Et il ajouta, sans malice et par une simple association d'idées :

— Allons voir ce que fait Passou...

IX

VERS LA QUARANTAINE

Salandar installa les époux dans une aile de l'hôtel, séparée de ses appartements particuliers. La dot de Claire, sous forme de rente, garantissait au ménage l'indépendance et le luxe. Gonzague, dans cette existence, se trouva aussitôt à sa température naturelle et n'éprouva point cette surprise vis-à-vis de soi qui est propre aux parvenus et leur confère peut-être tous leurs ridicules. C'est aux degrés inférieurs de la vie que Gonzague s'était toujours senti mal à l'aise. Mais il n'avait jamais envisagé les heures de détresse et les humiliations que comme des accidents de voyage qu'il s'agissait seulement de ne pas laisser se transformer en catastrophe, avant l'arrivée au but. A chaque étape, il mesurait en se retournant le chemin parcouru, ce qui est rare, même chez les ambitieux, en qui l'orgueil, souvent, barre le souvenir des risques. Pour avancer, Gonzague, au contraire, s'appuyait sur toute l'expérience amoncelée der-

rière lui. Il avait retenu les tournants brusques de la route, les rudes montées, les descentes abruptes sur les précipices, les mœurs des compagnons qui marchent avec vous et pourquoi les uns vous dépassent, tandis que les autres tombent à vos côtés. De ces observations que son intelligence reliait, Gonzague s'était fait une sorte de pouvoir intérieur, sans cesse présent et à sa disposition, devenu sa volonté elle-même.

Le premier matin qu'il se réveilla, sa jeune femme entre les bras, sa vie présente et sa vie passée lui apparurent fondues dans un cadre harmonieux. L'amour de Claire pour son mari était comme une explosion soudaine de sentiments dont elle ne distinguait pas la source. Il lui semblait que son cœur de jeune fille ne les avait pas contenus et que c'est Gonzague qui les lui apportait comme une improvisation merveilleuse. Sa reconnaissance dominait son amour et lui conférait un caractère de soumission qui la rendait fière, exquise contradiction de la vertu.

En constatant son bonheur, Gonzague ne s'imaginait pas assister à un spectacle extraordinaire, mais simplement nouveau pour lui, et qui méritait la curiosité plus que l'enthousiasme. Cela se traduisait par une affection attentive et délicate, dont il était impossible à Claire d'apercevoir les limites, tant Gonzague savait tendrement les lui cacher.

Sans passer tout à fait inaperçu du monde parisien, leur mariage n'avait pas eu d'éclat. Aucun des époux n'excitait l'attention : la jeune fille était

restée effacée, et, dans l'entourage de Salandar, on ne la considérait point comme son héritière. Cependant, quand on apprit que Gonzague devenait un des trois directeurs de la Banque et que le chef de la maison lui donnait une part dans les affaires, on commença à prendre garde à lui. On murmurait son nom autour des tables d'un café fameux du boulevard, lorsqu'avant la Bourse il y entrait parfois pour déjeuner, comme il le faisait jadis avec Gresteau. Autour de lui, d'ailleurs, ce genre d'individus pullulait, et il leur montrait, en souvenir de son ancien patron, une indulgence où le dédain était imperceptible et pouvait même passer pour de la courtoisie. Car Gonzague eût considéré comme une faiblesse de trop jouir du contraste entre sa vie présente et les difficultés de ses débuts. Ainsi, il ne livrait à personne la clef de son caractère et en réservait la critique à lui seul. Il n'ignorait pas les défauts qui s'y glissaient peu à peu. Souvent il était obligé de retenir une tendance à l'obséquiosité vis-à-vis des personnages puissants. Il ne pouvait s'empêcher de leur faire sentir un instant son admiration, le temps de laisser l'impression d'un homme pénétrant qui jugeait les gens selon leur mérite. Sa femme ne concluait de cette attitude qu'à la supériorité de l'homme qu'elle aimait. Il aurait fallu Andrée pour saisir ces nuances.

La pensée de Gonzague n'abandonnait pas la compagne de sa première jeunesse. Il éprouvait une satisfaction pleine d'égoïsme subtil à assurer

désormais son existence. Après son mariage, il resta trois mois sans la voir et sans lui écrire, ne recevant de ses nouvelles que par Barjol. Andrée, depuis son divorce, qui venait d'être prononcé, ne quittait guère le petit logement, gentil et confortable, que Gonzague avait loué pour elle. Elle y déjeunait et y dînait seule, faisait une promenade dans le Jardin du Luxembourg, qu'elle apercevait de ses fenêtres, puis lisait et se couchait de bonne heure. Elle ne s'ennuyait pas, car il lui suffisait de suivre par l'imagination les actes de Gonzague pour emplir les heures vides. A de rares intervalles, elle acceptait une invitation à dîner des Barjol ou les accompagnait au théâtre. Elle évitait de leur parler de Gonzague, pour ne pas gêner Marthe, dont elle avait deviné les scrupules. Mais celle-ci savait lui donner délicatement des nouvelles de son ami. Quoiqu'elle fréquentât le ménage de Gonzague, dont la femme lui témoignait une vive sympathie, elle n'avait rien perdu de son amitié pour Andrée, ayant fini par concilier dans son esprit ce qui lui avait paru d'abord des contradictions irréductibles.

— Andrée, lui disait Barjol, est devenue une femme remarquable.

— Elle a beaucoup souffert, reprenait Marthe avec naïveté.

— Je n'en sais rien... En tout cas, elle a pris une gravité charmante qui lui va très bien, et je la trouve jolie pour la première fois depuis que je la connais.

On eût dit en effet que la trente-sixième année rassemblait les séductions éparses de son visage. La pensée continuellement tendue vers Gonzague avait fini par donner à la voix, au regard, au sourire, cette unité d'expression qui est la personnalité elle-même. C'était chez Andrée une sorte de mélancolie intelligente qu'elle analysait sans cesse au lieu de s'y abandonner, et qui lui servait de raison de vivre au lieu de la détacher de la vie. Aussi, elle avait le courage de se demander si, par la force des choses, elle n'allait pas se trouver séparée de Gonzague pour toujours. « Quelle raison a-t-il de me revoir? Tout ce qu'il m'a dit en me quittant et que j'ai cru, à ce moment-là, est-ce que ça compte maintenant? L'homme qu'il était alors était sincère. Seulement, il est devenu par rapport à moi un autre homme, tandis que moi, je suis restée la même femme, ce qui fait que je suis mauvais juge de la distance qu'il y a entre nous. Il faut que je me fasse une existence avec tous ces doutes et toutes ces douleurs. C'est presque dommage que je ne sois pas obligée de travailler, parce que, dans ma situation, on se met machinalement à souffrir dès qu'on a rien à faire. » Il lui arrivait de se tenir longtemps à la fenêtre et de regarder dans la rue comme si elle l'attendait, sans avoir l'excuse du pressentiment; des passants qui, de loin, lui ressemblaient, l'occupaient un instant. Elle guettait l'heure des courriers, convaincue cependant que le facteur ne lui apporterait pas une lettre de Gonzague. Un matin qu'on frappa

à la porte et que le concierge lui tendit une enveloppe, elle sentit ses jambes fléchir. Dès qu'elle eut reconnu l'écriture de Gonzague, ses yeux se brouillèrent et elle déchira l'enveloppe en tremblant. Elle se précipita au jour et s'assit. Elle lut : « Je vais passer vingt-quatre heures à Bordeaux pour affaires. Pars par le train de minuit et prends une chambre à l'hôtel de Bayonne. »

Andrée se dressa brusquement et regarda l'heure comme si elle risquait déjà de manquer le train. Elle s'habilla, alla chercher une valise après avoir constaté le délabrement de la sienne et passa toute la journée dans une trépidation physique qui lui interdisait toute réflexion. Elle déjeuna très tard dans l'après-midi et ne trouva un peu de calme que lorsquelle se vit assise à sa place dans le wagon.

A Bordeaux, elle attendit patiemment dans sa chambre des nouvelles de Gonzague. Elle reçut un mot de lui, apporté par un garçon, disant qu'il aurait terminé ses affaires à cinq heures et qu'il rentrerait alors à l'hôtel. Quand elle entendit la clef tourner dans la serrure, elle courut à la porte et l'ouvrit. Gonzague s'avança vers Andrée avec un sourire qui la fit se jeter à son cou. Un sanglot qu'elle ne put retenir se termina dans des caresses. Puis elle se mit à le regarder comme si elle ne l'avait pas vu depuis des années. Jamais il n'avait été plus élégant qu'à ce voisinage de la maturité. Tous ses traits, tout son aspect montraient une finesse où la timidité de jadis ne se

mêlait plus et où se lisait, au contraire, l'autorité de l'esprit.

Andrée, d'un seul coup d'œil, s'était approprié ces remarques sur Gonzague, et elle y trouvait comme une légitimation de son amour. Elle s'assit près de lui, lui tenant la main, l'autre bras passé autour de sa taille.

— Maintenant, mon chéri, que j'ai eu la petite crise de larmes à laquelle tu ne pouvais pas échapper, laisse-moi te faire observer que j'ai été bien sage pendant tout le temps que tu ne me donnais pas signe de vie... Ah! je n'osais plus espérer, ajouta-t-elle en l'attirant.

Elle continua à voix basse :

— Jusqu'à quand es-tu libre?

— Jusqu'à demain matin... Il faut que je sois à Paris demain soir... Je vais sortir tout à l'heure dîner chez des gens... et je reviendrai ici le plus tôt possible.

Ils décidèrent alors très simplement de passer la nuit ensemble, dans l'intimité complète d'autrefois, lorsqu'elle arrivait d'Alençon rejoindre Gonzague.

C'était lui désormais qui s'échapperait de temps en temps pour venir goûter auprès de son amie le charme retrouvé de leur liaison. Elle n'offrait peut-être plus la même sécurité, le cadre en était changé, mais ils reconnurent la persistance de certaines particularités de sentiments : la franchise instantanée dans les circonstances difficiles, cette confiance et ces aveux qui livrent l'arrière-fond

des êtres et qui pour eux contribuaient à la volupté.

Ils furent vite d'accord pour mettre le ménage de Gonzague à l'abri du drame banal de l'adultère, ce qui était l'important. Plutôt que de contrarier l'ambition de l'homme qu'elle avait aimé si pauvre, Andrée se serait sacrifiée toute. Aucune volonté en elle n'était plus ardente.

Une phase nouvelle de la liaison commença, où, par une singulière transposition des rôles, c'était Andrée, et non l'épouse, qui devenait la confidente, la conseillère lucide des intérêts. Gonzague comprenait que ce dévouement absolu chez une femme connaissant sa vie passée et son caractère jusque dans les replis les plus obscurs représentait pour lui une force rare et secrète. Il établissait sa vie sur cette combinaison solide, et il ne croyait pas faire injure à sa femme, qu'il plaçait sur une autre dimension du sentiment.

— Tu ne trouves pas, demanda un jour Mme Barjol à son mari, qu'Andrée est transformée? A mon avis, elle doit revoir Gonzague.

— Cela ne nous regarde pas, répondit Barjol. Ce ne sont plus des enfants et ils savent ce qu'ils ont à faire.

— Oh! je n'ai pas l'intention de m'en mêler, reprit Marthe... Et même, ajouta-t-elle, si tu veux mon opinion, nous nous sommes beaucoup trop laissé entraîner cet hiver par les Gonzague... Nous avons beaucoup d'amitié pour eux, ils sont très gentils avec nous. Mais nous ne menons plus main-

tenant la même existence, et ça m'occasionne à moi des dépenses de toilette que je n'ai pas les moyens de supporter.

— Ah! ah! fit Barjol en riant.

— Oui... si ça continuait, c'est moi qui te ferais faire des dettes, ce qui serait vraiment le comble! Sans compter que je suis inquiète de ta situation au journal d'après ce que tu me racontes du nouveau directeur...

C'était un Levantin, naturalisé français, nommé Roumine. Il avait vingt-sept ou vingt-huit ans à peine et roulait dans Paris depuis longtemps déjà. Sous des apparences de beau garçon riche qui ne songe qu'à la noce, il cachait un orgueil fou et un extraordinaire besoin de tyrannie. Un de ses compatriotes disait de lui: « Il doit descendre d'un roi ou d'un esclave. » A la mort de son père, il hérita d'une fortune qu'on prétendait énorme, mais dont l'origine demeurait mystérieuse. Comme le temps était passé où ces détails avaient un semblant d'importance, Roumine n'eut besoin d'autre référence que l'argent qu'il avait en mains. Il le gaspillait sans générosité. Il refusait parfois cent sous à un pauvre diable qui lui déplaisait, et il se laissait volontiers gruger par des flatteurs, nombreux autour de lui. Il ne se plaisait que dans un monde de filles et de gens corrompus et besogneux, où sa fortune lui permettait de dominer. Des gens de bourse et les courtiers de publicité, à qui il paraissait une proie offerte, lui proposaient des affaires qu'il jugeait

d'un instinct admirablement sûr. Il apprit un jour dans ce milieu que *l'Informé* était à vendre, deux des principaux commanditaires désirant se retirer du journal, l'un parce qu'il s'était enrichi dans des spéculations à côté et le second parce qu'il s'y était ruiné. « Ça, c'est autre chose », déclara Roumine à ses intimes. Il sentait confusément qu'il y avait là une source de pouvoir et d'influence, et, par les quelques journalistes qu'il fréquentait, il avait acquis le mépris de leur profession, ce qui était chez lui un excitant. Masselin, vieilli, ayant acheté maintenant une propriété en Touraine, servit d'intermédiaire. En donnant sa démission, il présenta Roumine aux lecteurs de *l'Informé* comme un rénovateur du journalisme moderne.

Roumine entrait dans la presse par la large brèche que les affaires venaient d'y ouvrir. Il fut, par sa vanité et son despotisme, un des principaux agents de la transformation qui se préparait, et il eut le pressentiment de la grandeur future de l'institution. D'ailleurs, il se prit bientôt lui-même aux âpres jouissances et aux tares du métier, et il appréciait assez bien le talent des gens et les services qu'ils pouvaient lui rendre, de la même façon dont il sentait l'authenticité d'un tableau ou la valeur d'un bijou. Mais une certaine indépendance de caractère, ce que l'on entend par le mot dignité l'horripilait. Il avait envie de blesser les êtres qui, dans son petit royaume, ne se comportaient pas en sujets et ne le traitaient pas en

maître. Quand ils se soumettaient, au contraire, il se montrait capable de camaraderie à leur égard. Sa jeunesse, son goût du plaisir reparaissaient. Il invitait souvent ses collaborateurs à souper, plein de satisfaction lorsque la fête dégénérait en orgie.

Masselin, en partant, lui avait signalé Barjol comme un des rédacteurs les plus précieux. Roumine le manda dans son cabinet et l'accabla tout de suite d'une averse de familiarité sous laquelle Barjol ne broncha pas. Cette attitude déplut souverainement au directeur, qui s'attendait à des courbettes. Il lui dit sèchement :

— Continuez votre service, nous verrons plus tard.

En cinq minutes, il venait de décider de le mettre à la porte, à la première occasion.

— Apportez-moi l'article de Barjol, dit-il un soir qu'il avait commandé à son rédacteur le récit d'une visite chez un financier qui venait de se brûler la cervelle, événement qui secouait tout Paris.

Et il songeait à part lui : « Je ne lui conseille pas d'avoir raté ce reportage-là. »

Il se mit à lire attentivement les épreuves en fronçant le sourcil et, à la fin, déclara à son secrétaire :

— C'est très bien... remarquable... très pittoresque... C'est inouï ce que ce garçon m'est antipathique, mais il a beaucoup de talent...

Cette disposition favorable ne devait pas pro-

téger longtemps Barjol. Entre Roumine et lui, il existait trop d'incompatibilités essentielles. Barjol avait toujours accepté les déboires de sa carrière avec une résignation ironique, parce qu'une certaine liberté d'esprit et de conduite y était encore garantie par les mœurs. Les opinions politiques et littéraires des journaux n'avaient rien de rigoureux; la hiérarchie des situations et des traitements ne s'y faisait pas sentir. L'insouciance générale de la vie parisienne dissimulait l'oppression de l'argent. Avec Roumine, un despotisme s'établit qui ne fléchissait que pour ceux qui suivaient le patron dans ses débauches. A *l'Informé*, il avait déclaré qu'il prétendait renouveler toutes les formules du journalisme autour d'une idée centrale qu'il énonçait ainsi: « *L'Informé* n'a pas d'opinions, il n'a que des informations. » Il voulait que son journal ne s'adressât qu'à la curiosité publique et devînt, suivant son expression, « une espèce de drogue dont personne ne pourrait se passer à son réveil ». Il projetait le monopole de la drogue.

Roumine maintint ce système à travers les passions de l'affaire Dreyfus, dont la première période commençait. Il décida que *l'Informé* ne prendrait pas parti, et il résista à toutes les sollicitations. Il avait ainsi l'orgueilleuse impression qu'à lui seul il était capable d'étouffer l'affaire.

— Comment? dit Barjol un soir au secrétaire de la rédaction, nous ne reproduisons pas la lettre de Zola?

— Le patron s'y oppose.

— C'est absurde, reprit Barjol... Est-ce qu'il s'imagine que ça empêchera de la lire...?

Et il ajouta en haussant les épaules:

— Evidemment, ce n'est pas du reportage.

Le secrétaire particulier entendit le mot, et un quart d'heure après Barjol était mandé dans le cabinet directorial.

— Mon cher, lui dit brutalement Roumine, si je n'avais pas tant d'estime pour votre talent, je vous prierais de quitter le journal à l'instant, pour l'impertinence que vous vous êtes permise dans la salle de rédaction...

— Laquelle? demanda Barjol avec un léger sourire... Ah! oui!...

— Vous en convenez?

— Je ne conviens pas de l'impertinence... J'ai fait une simple critique d'un point de vue, qui est, maintenant, celui du journal, c'est vrai, puisque le reportage est arrivé à tout absorber. Mais j'ai été habitué ici à un certain franc-parler. Vous ne le tolérez plus, c'est absolument votre droit... Je trouve donc votre observation toute naturelle, quoique les termes m'en paraissent inacceptables, et je vous donne ma démission comme vous semblez le souhaiter...

— C'est exactement là que je voulais en venir, reprit Roumine, Nous ne nous entendons pas, autant nous séparer... Est-ce qu'une indemnité correspondant à six mois de traitement vous suffit?...

— Parfaitement, dit Barjol... Ça m'est même

une agréable surprise, ajouta-t-il, car je ne m'y attendais guère...

— Ça prouve que vous ne me connaissez pas, mon cher monsieur... Votre caractère me déplaît, mais vous êtes un homme de talent... et quand vous ne serez plus sous mes ordres, je vous reverrai avec plaisir. Votre argent sera à la caisse demain, reprit-il après un silence.

Comme Barjol faisait un pas pour se retirer:

— Je parie, dit Roumine, que vous me croyez juif!

— Je ne me suis jamais posé cette question pour qui que ce fût, dit Barjol, et ces détails me sont complètement indifférents.

— Mon grand-père maternel était israélite, en effet...

Barjol eut un geste évasif.

— Et alors, continua Roumine, en le reconduisant, vous êtes convaincu de l'innocence de Dreyfus?

— Moi? fit Barjol... Je n'en ai pas la moindre idée, et cela ne me regarde pas... Je trouve seulement que cette affaire s'engage dans des conditions très curieuses, qui pourraient bientôt devenir passionnantes...

— Ça m'étonnerait, reprit Roumine... Au revoir, Barjol.

— Au revoir, monsieur Roumine.

Il quitta le journal après avoir serré la main à quelques camarades et rentra chez lui. Comme il était plus tôt que d'habitude, Marthe, surprise,

se leva et demanda s'il se passait quelque chose.

— Rien de grave, ma chérie... Reste-t-il de quoi manger? J'ai très faim, dit-il gaîment.

Et pendant qu'elle dressait le couvert, il lui raconta l'incident.

— Ne t'inquiète donc pas, puisque nous avons six mois devant nous... Il valait mieux en finir, les rapports avec Roumine devenaient impossibles, et il ne cherchait qu'un prétexte à se séparer de moi... Il a pris le premier venu.

— Et qu'est-ce que c'est l'histoire de ce Dreyfus? fit Marthe qui ne lisait jamais les journaux.

— Ça n'a aucun intérêt pour toi, ma chérie, dit Barjol.

D'ailleurs, Barjol lui-même n'était pas intéressé par les développements purement politiques de l'Affaire. Il venait de traverser dix ans d'agitations sans qu'une préférence se fût dessinée en lui, soit pour un homme, soit pour un parti ou pour une idée. C'est-à-dire qu'il dédaignait les idées, dès que, quittant la forme abstraite, elles arrivaient devant les foules sous le déguisement grossier des partis. Son instruction, qui s'agrandissait constamment par la réflexion et l'étude, tranchait tellement sur les vulgarités de son métier qu'il avait de plus en plus la sensation bizarre de descendre chaque matin du sommet d'une montagne pour aller gagner sa vie dans la vallée. Que de fois Gonzague lui avait signalé le danger d'une vue trop philosophique des choses, qui l'empêchait d'en saisir les reliefs par où seule-

ment elles sont accessibles à notre toucher ! « Vous partez toujours de ce principe, lui disait-il, que vous ne devez point réussir et qu'il est naturel de supporter l'injustice. Evidemment, c'est un moyen de se consoler, mais c'est un moyen encore plus sûr d'attirer sur soi l'injustice et finalement d'échouer dans la vie. La vie, mon cher, n'a que des aspects particuliers et successifs, elle n'a pas d'aspect général, sauf au moment précis où nous la quittons. » Ces objections visaient bien la cause des échecs de Barjol et l'infériorité de sa situation, malgré des mérites transcendants. Il n'était pas venu à bout de son roman par la méconnaissance des lois élémentaires de cet art ; pour les mêmes raisons, il avait perdu une année à écrire une pièce de théâtre qu'il savait injouable. Aujourd'hui, par une sorte de défi à sa besogne quotidienne, il avait commencé une histoire du stoïcisme dans les temps modernes, qui contenait des morceaux éclatants de l'avis d'écrivains notoires à qui il les avait lus, et aussi de Gonzague.

Ce fut à ce moment de sa carrière et dans cet état d'esprit qu'il reçut l'émotion soulevée, à Paris d'abord, par l'affaire Dreyfus. Pour en comprendre les effets profonds et inverses sur les individus les plus intelligents d'une génération, il faut admettre qu'elle ne mit pas uniquement en jeu des passions, mais encore des tempéraments et des caractères. C'est par là qu'en dehors de la politique elle étendit sa secousse jusqu'à la société et aux mœurs. Elle apporta une masse d'éléments pa-

thétiques entre lesquels les sentiments n'avaient qu'à choisir pour s'exalter. Pendant des années, elle fournit des modes d'expressions à des haines particulières, à des rivalités qui n'osaient pas se préciser, à des répugnances obscures, à des déceptions. On ne doit pas oublier, d'autre part, que de nombreux scandales, la liquidation ambiguë du Panama, les controverses criardes du naturalisme et les succès d'une pornographie littéraire excitaient parmi une élite d'esprits l'instinct de révolte et le dégoût de la réalité. Or, le dégoût, en France, se transforme rapidement en indifférence et en dilettantisme, qui provoquent, à leur tour, des réactions. L'affaire Dreyfus en fut une instantanée et puissante. Pour beaucoup de gens, elle devint une occasion d'affirmer quelque chose, de sortir de l'indécision, d'abandonner le doute.

A l'un des tournants de l'Affaire, Gonzague dit à Barjol :

— Je crois maintenant que votre opinion sur l'Affaire est juste. La nuance qui nous sépare, c'est que ma conviction de l'innocence reste enfermée dans les preuves apparentes dont je dispose, tandis que, chez vous, elle se fortifie trop, me semble-t-il, d'un tas de raisons intérieures qui vous sont propres, comme votre dédain naturel de toute espèce d'autorité, votre notion individuelle de la justice et du devoir.

— Je ne suis pas un juge impartial, je l'avoue, répondit Barjol. Car ce qui m'a entraîné d'abord,

c'est un choc sentimental et l'impression que la résistance à la revision du procès ne serait pas si formidable si l'accusé n'était pas israélite...

— On pourrait vous objecter, cher ami, que du côté où nous sommes tous les deux, la poursuite de la revision n'aurait peut-être pas été si ardente si les accusateurs n'avaient pas été des militaires... Nous touchons là aux côtés troubles et extrêmes de l'Affaire, qui, dans notre esprit, ne doivent pas entrer en ligne de compte. Ce qui me paraît néanmoins certain, c'est que l'affaire Dreyfus marquera, pour les gens de notre niveau social, une ligne de partage des eaux, et que nous allons prendre notre pente définitivement... autant qu'on peut employer ce mot-là dans les choses humaines...

Barjol sourit :

— Si je suis trop nuageux... mettons philosophe... qui sait si vous, mon cher Gonzague, vous n'êtes pas tenté à l'excès par le rendement immédiat des événements? Dans l'affaire Dreyfus, vous voyez surtout les catégories de relations et d'intérêts nouveaux qu'elle va créer, tandis que, pour moi et pour beaucoup d'autres, elle est l'occasion d'un examen intérieur de quelques-unes de nos idées, de nos règles de conduite... Elle nous aidera à décanter toute l'expérience que nous avons accumulée en nous, un peu au hasard... les observations que nous avons faites.

— Je ne crois pas, dit Gonzague, qu'elle ait cette importance.

— Elle ne l'aurait pas eue en ce qui nous concerne, si elle nous avait surpris à vingt ans..., à l'âge où l'instinct de vivre se confond avec l'intelligence et en absorbe tous les aspects... Nous n'aurions pas songé, à cette époque et dans des circonstances analogues, à devenir dreyfusards ou antidreyfusards... Ces points de vue n'eussent pas été acceptés par notre esprit... Aujourd'hui, au contraire, ils sont exactement ceux de notre âge; ils apparaissent pour fixer nos préoccupations morales et non pas seulement nos relations...

Sigismond était entré au courant de l'entretien et l'avait écouté sans l'interrompre de la moindre réplique.

— Mes enfants, leur dit-il à ce moment, vous négligez trop l'un et l'autre le caractère politique de l'affaire... dont le véritable cadre est le Parlement, quoi que vous en pensiez... Moi, c'est làdedans que je la vois se dérouler, et je vous assure qu'elle n'a pas du tout la physionomie que vous lui prêtez... Elle est simplement l'enjeu nouveau de la partie qui se joue depuis dix ans et qui, dès qu'elle sera gagnée ou perdue, remettra les destinées du régime entre telles ou telles mains... Ah! il y a longtemps, continua-t-il en prenant son attitude d'orateur, que je ne suis plus dupe du décor de la politique!... Vous, vous avez des raisons pour être dreyfusards, je les connais; elles ont de la force et surtout de la sincérité, mais à la Chambre, on n'a que des mobiles... Passou est un dreyfusard enragé... Passou! c'est

admirable! Et Rastier aussi! parce que les chefs leur ont fait signe et leur ont dit : « Marchez! » Ce qu'il y a d'horripilant, c'est que, dès qu'on a l'imprudence d'être de leur avis une seconde, on est immédiatement bouclé! Il faut partager toutes leurs opinions, toutes leurs rancunes, tous leurs préjugés... Il y en a un qui a eu le culot de me dire : « Venez avec nous, ça vous fera pardonner bien des choses! » Bien des choses! Ça signifie qu'ils n'ont pas oublié que, pendant une heure, j'ai failli être boulangiste... Je vous l'ai raconté, autrefois... Ah! quel métier, mes enfants!

— Pourquoi, demanda Barjol, ne dis-tu pas tout ça à la Chambre?

— Parce que, s'écria Sigismond, c'est une fatalité de ma carrière que je ne peux jamais dire ce que je pense ni faire ce que je veux... J'arrive trop tôt ou trop tard... Mais cette fois-ci, j'irai où me pousse ma conviction, mon tempérament... et la connaissance que j'ai des dessous de la politique... Je ne serai peut-être pas réélu, ça m'est égal..., mais sur le dreyfusisme, je suis bien décidé à lâcher les collègues du département... Je suis antidreyfusard dans l'âme, ajouta-t-il d'une voix vibrante, comme s'il venait de le découvrir à l'instant même. Je vous le dis carrément, comme je le dirai ce soir à Passou!

— Ne te fâche pas, dit Barjol en riant... Nous ne nous brouillerons pas pour ça...

Sigismond n'était pas aussi superficiel que ses paroles semblaient l'indiquer. Mais, chez lui, les

débats de conscience prenaient toujours une expression assez vulgaire, par cette manie qu'il avait de les tirer de leur cadre intérieur pour les transporter dans la conversation. Même lorsqu'il était seul, il les parlait plutôt qu'il ne les pensait. A chaque péripétie de l'Affaire, il ne pouvait s'empêcher de songer à Bourre : « Ce serait effrayant, s'il vivait encore! » se disait-il. Et il imaginait le vieil avoué devenu dreyfusard ardent, s'avançant vers lui d'un air courroucé pour l'accuser de trahir la République. Sigismond frémit à la pensée que, sous ces menaces, il eût peut-être laissé, une fois de plus, enchaîner sa liberté. Oh! il ne se dissimulait pas que Bourre se fût montré plus logique que lui et qu'en s'écartant de cette doctrine il compromettait irrémédiablement, cette fois-ci, son avenir politique. Il prit, au contraire, à se l'avouer, un âpre plaisir et une espèce de revanche de ses petites lâchetés. Il était d'ailleurs d'une sincérité entière dans sa conception de l'affaire Dreyfus, dont tout le déroulement extérieur le choquait et que la nature de son esprit se refusait à transporter sur un autre plan que celui qui s'offrait à son regard.

Pourtant, il désapprouvait les violences de langage de d'Antrague et ses airs de provocation envers les gens qu'il soupçonnait de dreyfusisme. D'Antrague n'y apportait d'ailleurs aucune méchanceté et ne distinguait dans l'affaire que deux camps opposés prêts à engager une bataille. La personnalité de Dreyfus et son cas particulier lui

étaient étrangers et lointains, ainsi que les discussions qu'il entendait à ce sujet. Il n'y prenait jamais part, restant à une certaine hauteur aristocratique. Ce qu'il voyait, c'était une injure publique à ses instincts militaires et une occasion de combat que la vie parisienne lui refusait depuis son retour. Après trois ou quatre duels, il s'y sentit plus isolé que jamais et se plongea dans de nouvelles débauches amoureuses, où il trouvait comme dans l'ivresse une mélancolie de fantôme.

Sigismond le suivait dans les tripots et chez les filles, par désœuvrement, par manque d'argent, séparé de jour en jour de ses anciens camarades de la politique. Il fut néanmoins réélu dans les élections qui eurent lieu au cours de l'Affaire, car sa position dans l'arrondissement était solidement assise. Mais il était dorénavant un député déclassé, appelé à traîner de législature en législature, en arrière de son parti, hésitant à se rallier à un autre, n'ayant plus que sa personnalité et le souvenir de son ambition.

Il perdit même Bridel, qui, pour l'exploitation de l' « Artiste », passa la main à un directeur de casino de ville d'eaux qu'une saison exceptionnellement brillante venait d'enrichir.

— Oui, je me retire, dit-il à Sigismond... J'ai acheté une ferme en Normandie, et je vais faire de l'élevage... Savez-vous l'âge que j'ai?

— Non, mon cher...

— Soixante-huit ans... et j'étais groom à onze ans... C'est vous dire que j'ai droit au repos...

Et puis, mes anciens clients m'ont quitté, et les jeunes ont une tendance à me considérer comme un simple tenancier de maison de jeu... Je ne me sens plus entouré de sympathie... Paris est bien changé, mon cher Sigismond... Si je vous disais que cette sacrée Affaire me fait un tort immense?

— Cela ne m'étonne pas, reprit le député.

Bridel ajouta :

— Ah! je vous souhaite de trouver avec mon successeur les mêmes avantages qu'avec moi... Mais j'en serais surpris. La vie va devenir plus dure... Nous ne reverrons plus la belle période d'insouciance que nous venons de traverser... Et vous? comment ça va à la Chambre?

— Mal, mon ami...

— Peuh! en politique, il n'y a rien de grave... fit Bridel avec une moue. Je vois votre situation assez difficile en ce moment, d'après ce qu'on raconte au cercle, car je n'ai pas cessé de m'intéresser à vous... Mais la roue tourne, et vous n'en restez pas moins un garçon de premier ordre... Il n'y a qu'à durer, mon cher, et je ne me suis pas trompé sur vous... En attendant, vous me ferez toujours plaisir quand vous viendrez me voir.

Sigismond lui tendit les mains :

— Vous me croirez si vous voulez, Bridel. Je ne mettrai plus les pieds à l' « Artiste » quand vous ne serez plus là.

Bridel conclut d'une voix dégoûtée :

— Ça va devenir un tripot...

Et il disparut, en recommandant à Sigismond de le rappeler au souvenir de ces messieurs et particulièrement de d'Antrague.

Des quatre amis, Sigismond n'était pas le seul à connaître des heures pénibles. Barjol cherchait une place dans un journal, et le temps dévorait ses économies. Marthe s'opposait absolument à ce qu'on empruntât de l'argent à Gonzague. Son mari n'insista que pour ne pas lui imposer trop de privations.

— Non, mon ami, non!... fit-elle en se redressant avec dignité... A nos âges et avec ton talent, on ne tape plus personne, même ses meilleurs amis... Il est impossible que tu ne trouves pas du travail bientôt.

Elle ne sortait plus de la maison que pour les courses du ménage, allant au marché elle-même, dépensant sou à sou le peu qu'elle avait à sa disposition, donnant des conseils à son mari sur les démarches qu'il devait faire. Elle fut d'avis que Barjol renonçât aux journaux comme *l'Informé*, qui n'étaient pas dignes de lui, et que sa vraie place se trouvait dans les journaux sérieux et dans les revues.

— C'est qu'on n'y gagne pas d'argent, dit Barjol.

Une revue accepta cependant de publier, sous forme de pensées, des fragments de son étude sur le stoïcisme, et le succès fut assez vif pour attirer, dans le monde universitaire et parmi une élite, l'attention sur leur auteur. La revue s'attacha

Barjol comme collaborateur régulier, à de faibles appointements qui semblèrent à Marthe l'indice d'une fortune prochaine.

— J'aime mieux, dit-elle, te voir là que chez tous les Roumine à faire du reportage... avec le talent que tu as... et que tu étais en train de gaspiller... Quelquefois ça me faisait de la peine...

Elle demandait de temps en temps :

— Et ton affaire Dreyfus?... Qu'est-ce que ça devient? Elle nous aura coûté cher, cette histoire-là!... Car on ne m'enlèvera pas de l'idée que c'est pour ça que Roumine t'a renvoyé.

Et elle était partagée entre toutes sortes de sentiments vagues, tantôt donnant raison à son mari pour sa fidélité à ses convictions, et tantôt portée à le blâmer obscurément parce qu'il y avait perdu sa place. Cette crise du ménage passa inaperçue de Gonzague, que la prospérité croissante de la Banque Salandar absorbait tout entier et que son attitude pendant l'Affaire avait mis en vue dans les milieux de la haute finance.

Un jour qu'il rencontra Barjol, ils échangèrent quelques mots.

— Avec la grâce, l'Affaire me paraît finie, dit Gonzague.

— Seulement, répondit Barjol, elle reste en nous, et il va falloir la digérer.

Durant cette période de luttes, ils s'étaient avancés l'un et l'autre, plus qu'ils ne l'avaient fait jusqu'ici, sur le devant de la scène parisienne. Barjol sortait de l'aventure assez éclopé matériel-

lement; il s'était brouillé avec Roumine, devenu en ces quelques années un des maîtres de la presse et le grand initiateur de la formule de journalisme qui triomphait. Il avait surtout découvert que ses goûts, son caractère, sa tournure d'esprit se trouvaient en contradiction aiguë avec les conditions nouvelles de son métier. La quarantaine passée, c'était une sensation assez cuisante quand il considérait les charges que la vie lui apportait, l'éducation d'un fils, le souci de donner à sa jeune femme un cadre d'existence au moins supportable.

Il l'avait épousée par simple obligation morale, renonçant avec une abnégation qui était chez lui la forme de la volonté, à son allure indépendante et capricieuse. Il ne la traitait que comme un être gentil et borné qui réclamait plus de soins que de tendresse. Mais il eut vite d'exquises surprises, à mesure que le ménage subissait de plus dures épreuves. Sous la grisette, traînant dans des ateliers de faubourg et préservée par miracle, apparaissait une femme merveilleusement douée pour la défense de la famille. Dès qu'elle comprit que celle-ci courait des risques, que l'enfant allait pâtir, que le mari ne gagnait plus sa vie, elle devint une créature au génie patient, d'une extraordinaire fécondité d'invention. Dépourvue de toute éducation et d'orthographe élémentaire, elle fut une épouse d'homme de lettres. Elle posséda bientôt par intuition les délicatesses et les nuances d'une profession qui était toujours res-

tée pour elle enveloppée de mystère. Un soir qu'elle rencontra par hasard, en allant chercher Barjol au bureau de la revue, la femme du directeur, vieille personne un peu solennelle, elle lui fit la meilleure impression par son gentil visage et la fine modestie de son langage. La dame, d'ailleurs, dont le père avait été membre de l'Institut, goûtait fort le talent de Barjol et en signalait aux habitués de son salon le côté philosophique.

Quelques jours après, M. et Mme Barjol reçurent une invitation à dîner.

— Tu dois accepter, dit Marthe, et il faut y aller coûte que coûte. Tu changes de monde et de relations, ça n'est pas trop tôt... Et puis n'aie pas peur, je saurai me tenir.

Le problème de la toilette se posait. Il s'agissait d'en avoir une convenable. Le ménage en était réduit, pour la seconde fois, aux derniers expédients. Les petits bijoux avaient été mis au mont-de-piété; les fournisseurs se plaignaient des retards et coupaient, un à un, le crédit. Marthe voyait revenir le papier timbré et les huissiers. Mais maintenant, c'était elle qui les accueillait d'un air souriant et qui faisait la leçon à Barjol, lorsqu'il fronçait les sourcils et montrait un peu d'amertume. L'écrivain avait le frisson de sa carrière manquée. Marthe se disait, au contraire, que sa vraie existence de femme commençait.

— Pour ce dîner, mon chéri, puisqu'il est décidé que nous y allons et qu'il est indispensable que je sois gentille, tu ne sais pas ce que je vais

faire?... Je vais emprunter cinq cents francs à Andrée, qui a des économies... Ce que tu ne peux pas dire à Gonzague, on peut se le dire entre femmes...

— Je veux bien, dit Barjol résigné, quoique ce soit fort ennuyeux...

— Mais non, fit Marthe gaiement... Je t'assure que tu attaches quelquefois une importance excessive à des choses qui ne sont rien du tout quand on y réfléchit... Moi, je suis en pleine confiance et je me sens capable de défier tous les huissiers de la terre... S'il faut refaire des dettes, nous en referons, mais je veux que tu arrives, comme Gonzague, parce que tu le mérites... et je t'y aiderai, tu entends, ajouta-t-elle avec gravité...

Elle reprit :

— Voyons? Qu'est-ce qu'il a de plus que toi, Gonzague, après tout?

Barjol éprouvait pour son ami une affection que ni la jalousie ni l'envie ne pouvaient atteindre. Il répondit :

— Gonzague a sur moi cette supériorité que, ayant beaucoup souffert par l'argent, il n'a poursuivi dans la vie que la conquête de l'argent, et il est allé, naturellement, là où il y en avait...

Marthe haussa doucement les épaules, comme si cette réflexion était trop puérile. Puis elle se fit faire une jolie toilette sur les cinq cents francs qu'Andrée lui prêta.

X

VIE PARISIENNE

« Comment d'Antrague peut-il mener un train pareil? Ça ne peut finir que par une catastrophe. » Sigismond faisait cette réflexion provinciale en voyant son ami donner dix louis de pourboire au maître d'hôtel qui avait apporté l'addition pendant que les convives descendaient l'escalier du Café Anglais. Le problème de cette existence lui semblait d'autant plus insoluble que la délicatesse de d'Antrague était au-dessus de tout soupçon, quoiqu'il vécût dans un monde où l'indulgence n'a d'autre borne que le sourire. Il avait eu des liaisons avec des courtisanes fameuses, avec des actrices pourvues d'amis riches sans qu'une insinuation l'eût effleuré. « De ce côté, il est irréprochable », aimait à penser Sigismond. « Où donc, se disait-il, en continuant son raisonnement bourgeois, trouve-t-il toujours de l'argent? Je sais par expérience personnelle que les usu-

riers ne sont pas inépuisables et qu'on ne gagne pas au baccara éternellement. Et d'Antrague mène cette vie au grand jour depuis dix ans, avec une insouciance magnifique! »

L'erreur de Sigismond était précisément de croire qu'il avait la pratique profonde de la vie parisienne, tandis qu'il ne faisait que se mouvoir agilement à la surface. D'Antrague, au contraire, la possédait d'instinct, du moins telle qu'elle tourbillonnait à cette époque dans le cadre étroit d'une tradition qui persistait. Le cadre devait être brisé bientôt; la tradition allait avoir ses rites bafoués, mais l'ensemble tenait encore. Toutes les parties en étaient reliées par des conventions particulières analogues à celles du duel ou du jeu et qui ne valaient que sur le boulevard, comme la morale du duel ne dépasse pas le terrain. Tant que les gens observaient certaines règles de camaraderie, leurs moyens d'existence n'étaient pas l'objet d'une curiosité excessive. Le débinage était mieux vu que la calomnie. La probité avait plus besoin d'être élégante que stricte. On se plaisait à confondre l'honneur avec la bravoure. Les questions d'argent surtout subissaient dans ce milieu une réfraction. Elles ne présentaient pas leur angle aigu et dur aux initiés, qui jouissaient d'un traitement de faveur.

Ces phénomènes sont parfaitement inexplicables si on les regarde du dehors, ce qui était le cas de Sigismond lorsque parfois, Barjol et lui causaient de l'existence scabreuse de leur ami :

— Ce qu'il y a de stupéfiant, c'est que d'Antrague, qui est revenu du Tonkin il y a dix ans avec quelques billets de mille qu'il a mangés tout de suite, n'a jamais eu, à proprement parler, d'ennuis d'argent, ce qui a été notre plaie à tous.

— Et ce qui n'a pas cessé de l'être, observa Barjol.

— Comme tu dis!... Eh bien! d'Antrague passe, le sourire aux lèvres, à travers des difficultés où nous avons laissé, toi et moi, le meilleur de notre temps et tout le fruit de notre travail... Il doit cinq ou six cent mille francs à des usuriers qui le traitent avec respect, et il a un jour, devant moi, emprunté cinq cents louis à son chemisier qui venait lui présenter sa note... D'Antrague a des créanciers, mais on dirait qu'il n'a pas de dettes... Tu vas me répondre que ça ne peut pas durer éternellement et qu'un de ces matins ce malheureux se trouvera dans une situation tragique...

— Ce n'est pas certain, reprit Barjol... Mon cher, il y a deux faces de l'argent, une médiocre et triste qui est celle que nous avons connue, et une épanouie et brillante que nous ignorons... Je n'ai jamais trouvé très gai de courir après cent sous pour dîner le soir, ni après cent francs pour payer mon terme... et si ça ne m'a pas laissé trop d'amertume, c'est que je m'arrangeais mieux avec moi-même qu'avec les autres... Mais il est probable que j'aurais eu plus d'élan et de bonne humeur s'il m'avait fallu un million pour la fin du mois, comme les gens au milieu desquels vit

Gonzague par exemple. De notre temps, la fantaisie de l'argent et peut-être sa poésie se sont réfugiées à cette hauteur. Demander un louis à des gens qui roulent sur l'or, c'est de la mendicité; leur demander cent mille francs, c'est une affaire que l'on traite d'égal à égal... D'Antrague est maintenant l'associé de ses fournisseurs et de tous les usuriers de Paris... Nous, nous étions leurs adversaires parce que nous leur devions de trop petites sommes... Ne pas les leur rendre, ça avait l'air d'une injure, tandis que, si d'Antrague ne les payait pas, ils seraient ruinés... En matière d'argent, il faut donc atteindre un niveau supérieur pour être à l'abri des coups; la zone dangereuse est en bas... Aujourd'hui, c'est le bohème qui est préoccupé, et c'est le financier qui est insouciant.

Ces considérations, qui avaient d'Antrague pour point de départ, ne s'appliquaient pas exactement à lui. Sa personnalité était en effet plus étendue et plus diverse que Barjol ne se la figurait. Sans instruction que la plus élémentaire, très décidé à ne jamais rien apprendre et lisant à peine un journal de sport de temps en temps, il aurait pu n'être qu'un représentant achevé de la vanité parisienne. Ce qui le sauvait et le faisait dépasser cette médiocrité, c'étaient certains traits de caractère, une aptitude à la méditation, un goût bizarre de la solitude qui le prenait tout à coup au milieu d'une période d'amour ou de plaisir. Il donnait à peine un prétexte à sa maîtresse et à

ses amis de ce départ inopiné. On eût dit qu'une nausée subite le forçait à quitter Paris. Il s'échappait et allait vivre quinze jours tout seul dans quelque auberge de Bretagne ou de Sologne. Du jour au lendemain, il se transformait en un être très doux qui allait pêcher à la ligne et faisait, en fumant sa pipe, de longues promenades à pied dans la campagne. Il parlait le moins possible aux gens du pays et ne répondait pas aux sourires des filles qui venaient parfois le frôler.

Au bout de quelques heures, le souvenir de Paris s'effaçait en lui. Le décor de sa vie habituelle ne lui apparaissait plus que dans le lointain non de l'espace, mais du temps, comme si des choses faites de la veille participaient au recul des années. Un déplacement de quelques lieues lui était un changement d'âge. Tantôt il s'y rajeunissait, se mettant à courir les bois comme dans son enfance, suivant du regard le vol d'un oiseau ou guettant un bruit dans la futaie; tantôt, au contraire, des images troubles et inquiétantes d'avenir lui traversaient l'esprit. Alors, en rentrant le soir dîner à l'auberge, il se sentait lourd et fatigué; il songeait qu'il allait avoir quarante-cinq ans, et des ébauches de pensées l'inclinaient à la tristesse. A ce tournant, le besoin de Paris, l'appétit du jeu et des femmes le saisissaient de nouveau, et il revenait alors, le regard plus clair et plus excité, débarrassé d'une gêne mystérieuse, jusqu'à la prochaine crise de cette mélancolie spéciale que ses amis avaient remarquée. Elle était

chez d'Antrague, dans l'absurdité de sa vie, de l'intelligence qui avait survécu.

C'est dans une de ces dispositions qu'à Trouville, une saison, il rencontra le baron d'Houelle, son cousin et camarade d'enfance. Depuis bien des années, il n'avait revu un membre quelconque de sa famille, dispersée en Franche-Comté et qui ne se composait plus que de parents au quatre ou cinquième degré. Il eut du plaisir, un soir au casino, à voir s'avancer vers lui, la main tendue, ce gentilhomme campagnard épais et correct dans son smoking. Il ne l'avait pas reconnu immédiatement, avec sa barbe grisonnante et sa peau rugueuse.

— Mais oui, je le vois bien que tu ne m'as pas reconnu... Ça ne me fâche pas... J'ai rudement changé!... Pas toi, par exemple, c'est merveilleux!... Et comment vas-tu, si c'est la peine de te demander ça?

Et sans attendre la réponse, il reprit :

— Je suis arrivé ce matin et j'ai déjà passé à ton hôtel. Car je n'ai eu qu'à prononcer ton nom, bien entendu... Et je pensais bien qu'en août tu étais à Trouville!... Ah! que je suis content!

D'Antrague regardait avec sympathie cet homme de son âge, vieilli et turbulent, qui, par un simple tutoiement, lui remuait la mémoire. Et ce ne fut pas machinalement et par politesse, mais d'un ton cordial qu'il s'informa de la santé de Mme d'Houelle, sa cousine, qu'il ne connaissait pas.

— Je ne l'ai pas emmenée, parce qu'elle est avec les enfants à Luchon, pour six semaines... Elle ne rentrera que vers la fin de septembre, et, en attendant, je me paye, avec sa permission, une huitaine à Trouville, où je n'avais pas mis les pieds depuis notre procès à Rouen, tu te rappelles? quand mon père vivait encore... Ce n'est pas d'hier... A sa mort, je me suis retiré dans le pays et je n'en ai guère bougé... Et toi, tu n'y viens plus?

— Jamais, dit d'Antrague.

Il était surpris de n'être pas importuné par ce bavardage qui lui apportait des renseignements sans intérêt sur des êtres dont, un quart d'heure avant, il ne soupçonnait pas l'existence. Il souriait, ce qui engagea le baron d'Houelle à continuer. Celui-ci, prenant d'Antrague par le bras et se promenant avec lui à travers les salles du casino, se lança dans une récapitulation de l'état actuel de leur famille et dans une description de la vie de société en Franche-Comté.

— Nous parlons quelquefois de toi, en lisant ton nom dans les journaux mondains... Eh! eh! tu as pris le bon côté de l'existence... Mais je ne me plains pas... à part de petites périodes d'ennui...

Ils ne se quittèrent pas de la soirée, soupèrent ensemble. Le baron d'Houelle, une fois la couche provinciale franchie, était un homme très fin, beaucoup plus fin que d'Antrague. Il ne tarda pas à distinguer, à quelques paroles, à des con-

fidences habilement provoquées par des questions insidieuses, la véritable situation de son cousin, et ce que son luxe apparent avait de précaire. Mais cette découverte ne le refroidit pas, tant il était séduit par l'élégance et la réputation de d'Antrague. Il se sentait à la fois supérieur et inférieur à ce Parisien renommé, lui simple campagnard déshabitué de la ville. Il en éprouva une satisfaction d'amour-propre qui lui fit souhaiter d'entretenir désormais des relations avec son cousin, pour lequel, d'ailleurs, il avait eu jadis une vive amitié.

— Tu ne joues pas? lui demanda-t-il négligemment en passant près d'une table de baccara.

— Ma foi non! dit d'Antrague, j'ai trop perdu ces jours-ci, je n'ai plus le sou.

— Mais ne te gênes pas, si tu te sens en veine, reprit le baron d'Houelle en faisant le geste de saisir son portefeuille.

— Tu plaisantes?... Je t'en prie!...

Le ton ne permettait pas d'insister. Le baron fut touché de ce refus. Une bouteille de champagne compléta sa confiance. Son cousin lui apparaissait décidément comme un homme plein de délicatesse, ayant conservé le sentiment de la famille et qu'on pouvait parfaitement ramener dans la bonne voie.

— Mon cher, dit-il à d'Antrague, en le reconduisant à l'hôtel à cinq heures du matin, tu ne sais pas la question qui m'a brûlé les lèvres toute la soirée, en t'écoutant et en t'observant?

— Va!

— Est-ce que tu ne commences pas à être un peu dégoûté de cette vie de boulevard qui nous paraît, à nous provinciaux, si séduisante?

— C'est assez bizarre, reprit d'Antrague... Il y a des moments, en effet, où je partirais volontiers pour le centre de l'Afrique, me battre contre des nègres, sans prévenir personne et sans regarder derrière moi... et d'autres où je me persuade que je suis cloué à Paris, comme notre cousin Salcède, qui est mort l'année dernière d'apoplexie dans un cabinet particulier... Tu l'as appris?

— Parfaitement, dit le baron... Alors, écoute, je vais te faire une proposition. Au lieu du centre de l'Afrique, je t'offre un gentil séjour, chez moi, dans la maison que tu te rappelles peut-être vaguement, car tu y es venu jadis... Nous serons tête à tête tous les deux et tu ne seras pas embêté par les gamins. Acceptes-tu?

D'Antrague n'eut pas une seconde d'hésitation. Il tendit la main à son cousin.

— Avec grand plaisir... Et le plus tôt sera le mieux, reprit-il en riant.

— Donne-moi encore quarante-huit heures de Trouville, et je suis à toi, fit le baron d'Houelle ravi.

L'habitation du baron, vieux château assez bien restauré, donnait sur la vallée du Doubs. Elle s'adossait d'un côté à un bois de pins et de chênes. Le bourg se trouvait à une demi-lieue

environ et non loin de la maison natale de d'Antrague, qui, le matin, en ouvrant la fenêtre, reconnut un paysage familier, aux masses sombres mieux signalées encore par la rivière qui scintillait. Il eut l'impression d'une liberté complète devant un horizon qui lui appartenait par le souvenir. D'Houelle, enchanté de sa compagnie, l'avait débarrassé de toute obligation pour les heures des repas et la promenade, le coucher et le lever. Mais d'Antrague se plia tout de suite, de bonne grâce, à la discipline de la campagne. Bientôt même, il goûta un repos singulier à se soumettre à des habitudes qui n'étaient pas les siennes. Son cousin lui trouva le plus heureux caractère et une charmante simplicité de mœurs. Il apprécia surtout que d'Antrague n'eût point arboré une tenue de villégiature champêtre à la mode de Paris, de grandes bottes, des chemises de soie, des vêtements spéciaux serrés à la taille. Il se contentait de vestons, de vieux souliers et d'un chapeau de paille.

— Et puis, sois tranquille, lui dit le baron, je ne projette pas sournoisement de te présenter à mes voisins. Tu n'es pas ici pour t'exhiber, mais pour te détendre les nerfs.

Cette expression vulgaire traduisait assez exactement la satisfaction obscure qu'éprouvait d'Antrague. Après un hiver enragé de jeu et de noctambulisme, il avait d'abord subi cette courbature générale qui est, chez les êtres surmenés par le travail ou par le plaisir, une réaction du repos.

Mais, au bout d'une semaine de séjour, il avait déjà pris le train confortable et lent de l'existence au château d'Houelle. Il s'y réglait tout naturellement, accompagnant son cousin dans les fermes qui dépendaient du domaine, jetant l'épervier dans les eaux claires du Doubs, se couchant à dix heures du soir. Il était debout au lever du soleil, ce qui lui arrivait aussi, à Paris, en sortant des tripots, lorsqu'il hélait une voiture de cercle pour rentrer chez lui; mais ici il guettait la lumière grandissante au lieu de la fuir. Cette sensation lui apportait chaque matin un élément d'équilibre.

Quand la baronne d'Houelle revint de Luchon avec les enfants, elle trouva un d'Antrague qui avait laissé pousser sa barbe et ne ressemblait guère aux portraits aperçus dans des journaux de sports et de modes.

— Mon cousin, lui dit-elle en lui tendant le front, vous m'auriez fait beaucoup de peine en ne restant pas jusqu'à mon arrivée, car j'avais très envie de vous connaître.

Elle était la cordialité même, petite, boulotte, mais parlant d'une voix si distinguée que toute sa physionomie en devenait attrayante. D'Antrague l'embrassa sur les deux joues, comme s'il en avait l'habitude depuis longtemps.

— Vous n'allez pas nous quitter tout de suite, j'espère, sous prétexte que mon mari n'est plus seul?

— Tu devrais faire l'ouverture avec moi, ajouta le baron, et passer le mois d'octobre ici...

— Nous le déciderons demain, dit Mme d'Houelle.

Au déjeuner, si d'Antrague avait été capable de s'observer, il eût été stupéfait de se trouver parfaitement à l'aise entre une provinciale et des gamins bruyants.

— Mon mari m'a mis au courant de vos mœurs... Je ne les dérangerai pas, et je ne donnerai aucun dîner en votre honneur pendant tout le temps que vous demeurerez ici, je m'y engage.

— Comme ça, je vais insister pour qu'il reste, dit le baron.

D'Antrague protesta qu'il n'était point aussi sauvage que son cousin le prétendait.

— Mais tout de même, demanda Mme d'Houelle, en riant, ça ne vous amuserait pas d'être présenté à quelques dames de mes amies?...

— Pardon!... Au contraire, répondit d'Antrague avec bonne humeur.

— Tu vas tout gâter, dit le baron à sa femme.

— Ne crains rien. Cependant, comme notre cousin ne fait pas d'opposition formelle, je solliciterai une petite faveur pour Valentine, ajouta-t-elle en se tournant vers son mari.

— S'il ne s'agit que de celle-là, je m'y associe, dit le baron à d'Antrague. C'est une amie tout à fait intime, elle a été en pension avec ma femme, et il est impossible d'être plus effacée et plus discrète qu'elle... Elle ne t'étourdira pas... Tu peux risquer le dîner...

— Tu plaisantes?... J'en serai tout à fait heureux...

Mme d'Houelle ajouta quelques détails.

— Valentine est une demoiselle de Brucourt, sœur des grands maîtres de forges. Elle avait épousé un magistrat de Besançon, M. Mercey, qui est mort il y a deux ans... Je l'aime comme une sœur et j'aurais été navrée de ne pas vous la faire connaître... Alors, je la retiendrai demain à dîner, si ça vous va...

— Je crois bien, dit d'Antrague.

— Je l'ai prévenue de mon retour et j'attends sa visite.

« Effacée et discrète », disait la baronne d'un jugement un peu superficiel. Pour un observateur même aussi médiocre que d'Antrague, Mme Mercey avait des traits plus saillants. De l'âge de la baronne d'Houelle, à qui il était impossible de donner moins de trente-huit à trente-neuf ans, elle paraissait, à côté de son amie, une très jeune femme à cause de la taille mince et de la fraîcheur du visage. Elle s'habillait sans coquetterie, et un chapeau trop bas absorbait ses cheveux châtains. Mais, dès qu'elle les dégageait, toute la physionomie prenait de la finesse et un charmant relief. Ce fut l'unique remarque que d'Antrague fit sur elle en se mettant à table.

Elle ne s'en fit aucune sur lui, bien que Mme d'Houelle le lui eût annoncé comme un homme extrêmement séduisant et un Parisien renommé pour ses bonnes fortunes.

— Si ce n'était pas toi, je ne risquerais pas cette aventure.

— Laquelle, mon Dieu?

— De mettre une amie en présence de d'Antrague.

Valentine haussa gentiment les épaules comme si de pareilles questions ne se posaient pas pour elle.

— Oui, je sais bien, reprit la baronne en souriant... C'est pourquoi je n'ai pas hésité à te montrer ce personnage.

Après le dîner, dans un coin du salon, elle lui demanda :

— Eh bien! comment le trouves-tu?

— Très simple, répondit Valentine, et sans l'ombre de fatuité, il me semble...

Et elle accepta de revenir le dimanche suivant. Elle habitait l'été une villa à peu de distance du château d'Houelle. L'hiver, elle ne quittait pas Besançon. Son veuvage la laissait confinée dans la vie provinciale la plus rigoureuse, et comme sa fille était mariée à un fonctionnaire colonial, elle avait proposé à une de ses tantes de venir demeurer avec elle, afin d'éviter l'isolement et la médisance. La médisance surtout lui inspirait une véritable terreur. Elle la redoutait de la part de ses belles-sœurs, qui ne lui pardonnaient pas de s'être mariée hors de la grande industrie et d'avoir quitté une société qu'elles dominaient par leur fortune. Valentine maintenant se sentait guettée par elles, surveillée dans ses relations et dans ses démarches.

Lorsque ses frères l'invitaient et qu'elle n'osait pas refuser, elle subissait des interrogatoires sournois qui la blessaient. Une fois qu'elle songea à se soustraire à cette tyrannie et voulut vendre sa maison de Besançon, elle fut menacée d'une rupture avec la famille et recula devant le scandale. Dès lors, elle cessa toute résistance et s'exerça à la résignation, tâchant de briser en elle ses derniers élans de femme. Elle lisait, s'appliquait à des devoirs religieux; toutes ses distractions consistaient en des visites chez son amie la baronne d'Houelle. Là seulement, elle retrouvait un peu de naturel et de légèreté. Le dimanche qui suivit le dîner avec d'Antrague, elle passa toute la journée au château, ainsi qu'elle le faisait d'ailleurs de temps en temps. La baronne décida un dîner d'adieu pour le départ de son hôte, qui devait avoir lieu huit jours après.

Le lendemain, d'Houelle, au cours d'une promenade dans les bois avant déjeuner, eut une longue conversation avec d'Antrague.

— Tu t'en vas, c'est entendu, lui dit-il; je n'essayerai pas de te retenir malgré l'envie que j'en aurais, car il m'est venu beaucoup d'amitié pour toi et tu es le plus agréable compagnon du monde...

— Ma foi! répondit d'Antrague, je t'en offre autant... Tu ne t'imagines pas la joie que j'ai eue de vivre ces quelques semaines auprès de vous deux, et tu me reverras l'année prochaine si tu veux bien m'offrir l'hospitalité.

Ils marchaient sur le sable d'une petite allée mal entretenue, et d'Antrague abattait à coups de canne les branches d'arbuste à la hauteur de son visage.

— Je t'avoue, continua-t-il, que j'ai rarement mieux goûté l'éloignement de Paris... Il y a ici un air d'indépendance, une odeur de liberté... C'est peut-être que je suis dans mon pays natal... Ce séjour, en tout cas, sera un de mes meilleurs souvenirs...

— Il ne tient qu'à toi de le prolonger, mais ce n'est pas là que je veux en venir... Ecoute-moi.

Et il poursuivit, en entraînant d'Antrague sur un banc de pierre où ils s'assirent.

— Tu es un excellent garçon... et tu ne te doutes pas toi-même de la sincérité et de la franchise avec lesquelles tu t'exprimes... Ainsi, tu ne m'as fait aucune confidence et aujourd'hui je connais ta vie, comme si tu me l'avais racontée jour par jour sans rien me cacher... C'est pour ça que j'ai tant d'affection pour toi... Alors, il m'est venu une idée que je veux te soumettre, quoiqu'elle ne soit pas tout à fait au point... Je n'en ai encore parlé à personne, pas même à ma femme... et je la jette dans ton esprit comme un coup de sonde...

— Va! va!

— Est-ce que, si les choses s'arrangeaient, car enfin, je te le répète, je vais à l'aventure et je t'offre ce que je n'ai pas... est-ce que, si la combinaison à laquelle je suis en train de songer réussis-

sait, tu te sentirais capable d'épouser une femme dans le genre de Valentine?

D'Antrague éprouvait rarement de la surprise à entendre quoi que ce fût. Il regarda devant lui et se contenta de répondre, sans appuyer sa pensée du moindre geste :

— Ma foi, non... Quoiqu'elle soit fort aimable... Mais je la crois plus éloignée encore du mariage que moi.

— Remarque que ce n'est pas une proposition que je te fais... nous causons...

— Oui... oui, je comprends, fit d'Antrague.

— Rien ne prouve qu'elle y consentît et que j'aie même l'occasion de la pressentir à ce sujet... Mais reconnais que ce n'est pas absurde... Elle n'a pas quarante ans... tu en as quarante-six ou sept, si j'ai bonne mémoire... Elle est très riche, car elle a de gros intérêts dans les usines de Brucourt, et elle s'ennuie au delà de ce qu'il est physiquement possible à une femme de supporter, d'après mes petites observations... De ton côté, si tu n'as pas de fortune, tu as un nom très estimé dans le pays... et ce n'est pas pour te faire de compliments, tu es un cavalier superbe... Ce mariage serait donc tout ce qu'il y a de plus normal, et je soutiens qu'en en ayant l'idée, je n'ai pas offensé le bon sens.

D'Antrague se leva :

— Sais-tu ce qui m'embête le plus dans cette histoire?

— Eh quoi?

— C'est qu'elle me force à réfléchir à ma situation... ce qui ne m'est jamais peut-être arrivé...

— Tant mieux!

— Mon pauvre d'Houelle, tu n'en as pas le moindre soupçon. Tu frémirais si tu la connaissais.

— Mais si, mais si, je m'en doute... reprit le baron avec bonhomie... Et quand même tu aurais quelques dettes, qu'est-ce que ça fait?

Cette fois-ci, d'Antrague éclata de rire :

— Non... ce serait trop long à t'expliquer... D'ailleurs, je ne saurais pas par quel bout m'y prendre...

— Qu'est-ce que tu dois, en réalité?

— Des sommes énormes, mon cher... dont je n'ai jamais fait le compte... et qui doubleraient instantanément si je faisais mine de vouloir les payer... Tout ça ne tient debout que par ma présence... parce que je joue cher, qu'on me voie partout... et que mes créanciers courent après leur argent... Avec une banque heureuse dans un tripot, j'ai six mois de répit... Et puis tous ces gens-là sont convaincus que je vendrai mon nom quelque jour à une américaine, s'ils perdent patience... En épousant Mme Mercey, je la ruinerais, à moins de voler mes créanciers par un contrat de mariage.

— Eh! ce ne serait pas la première fois qu'une femme payerait les dettes de son mari, et il y a eu de plus grands scandales... Je suis enchanté de cette conversation, reprit le baron, après un instant de méditation. Laisse-moi réfléchir à mon

tour... et, la prochaine fois que tu verras Valentine, tâche de la regarder avec l'idée de l'épouser... Puis tu me diras ton dernier mot...

La baronne entra dans la plus joyeuse agitation dès que son mari lui eut communiqué son projet. Elle le jugea merveilleux, de nature à exaspérer les de Brucourt, dont elle avait horreur, et à faire en même temps le bonheur de son ami.

— Valentine, dit-elle, est une personne qu'il ne faut pas bousculer. Il m'a été impossible jusqu'ici de deviner l'impression que lui a faite d'Antrague.

D'Antrague, durant ces trois jours qui le séparaient de sa prochaine rencontre avec Mme Mercey, se montra assez sombre. Il avait en effet présenté à d'Houelle une image sommaire, mais fidèle, de sa vie emportée à toute vitesse et dont la direction lui échappait. A la distance où il était et par un bizarre dédoublement, il en apercevait l'allure vertigineuse, dans le décor lointain de Paris. Il avait une appréhension de la rejoindre, pareille à celle d'un voyageur qui tenterait de monter dans un train en marche. Le baron observait le travail qui se faisait dans l'esprit de son ami et méditait de nouvelles manœuvres. Il tenait de précieuses indications de sa femme qui venait de causer avec Mme Mercey. D'abord, aux premiers sourires, Valentine avait compris et, prenant les devants sans embarras, avait répondu :

— Ne te fais pas d'illusion, ma chérie, c'est impossible! M. d'Antrague et moi, nous nous

connaissons à peine et, à nos âges, un mariage ne s'improvise pas. C'est bon quand on est très jeune et que les parents répondent pour vous.

— Eh! nous avons le temps.

— M. d'Antrague va partir...

— Nous le retiendrons.

Ces quelques mots avaient provoqué entre les deux femmes des confidences délicates, d'où il ressortait pour la baronne que Valentine était troublée pour la première fois de sa vie.

D'Houelle, de son côté, n'eut pas une peine extrême à obtenir de d'Antrague qu'il retardât son départ jusqu'à la fin d'octobre. Dès lors, son dessein lui parut en bonne voie, et il précipita les opérations. Le visage de Valentine, le son de sa voix quand elle s'adressait à d'Antrague, dévoilaient l'approche du désir et les progrès de la fièvre.

Un soir, Mme d'Houelle embrassa son amie, toute pâle et dont les mains tremblaient entre les siennes.

— Laisse-moi faire, lui dit-elle.

Le baron, au coin du feu, dans une pièce voisine, causait à voix basse avec d'Antrague :

— Allons! murmura-t-il en lui tapant sur l'épaule, décide-toi!...

— Tu crois, demanda d'Antrague, que je peux devenir le mari de cette exquise femme, vivre avec elle dans ce pays qui m'a repris tout entier, lâcher Paris, lâcher les tripots?...

— Mon cher, il ne tient qu'à toi... et quant à

tes affaires, je me charge, avec l'aide de ma femme, de les arranger dans les conditions les plus honorables...

La porte s'ouvrit.

— Où est Valentine? fit le baron en voyant sa femme entrer toute seule...

— Elle est partie... et elle vous attend demain, ajouta Mme d'Houelle en se retournant vers d'Antrague...

Elle reprit familièrement :

— Mon cher, cette femme vous adore, vous en ferez tout ce que vous voudrez.

L'amour, chez Valentine, se confondait avec une brusque révolte de son être entier contre sa vie passée. Car ce qu'elle n'avait jamais avoué à son amie la plus intime, c'était le prix amer de sa résignation. Elle se l'était comme taillée dans la chair. Mais son imagination ne cessait de protester contre ce sacrifice, et elle vit dans la passion qui naissait le rachat de sa personne tombée en esclavage. D'Antrague n'était pas seulement l'homme qu'elle aimait, mais l'instrument providentiel de sa délivrance. Il allait l'arracher à ses mornes habitudes, l'emporter avec lui dans des contrées de lumière et de plaisir.

Et, tandis que d'Antrague, surmené et assombri, n'envisageait dans le mariage qu'une sorte de halte amoureuse, à l'air pur et parmi les bois, elle y voyait, elle, la promesse d'une vie brillante et fougueuse. Elle était déjà prête à s'y livrer. D'heure en heure, maintenant, l'exaltation la

gagnait. Elle eût voulu adresser un défi à sa famille, qui depuis vingt ans la tenait dans le lourd servage de ses préjugés. Elle distilla devant ses belles-sœurs l'annonce de son mariage, dédaigneuse des calomnies qu'elles répandirent sur d'Antrague. Elle s'y attendait, elle les avait prévues et les reçut fièrement. Puis elle s'éloigna, le sourire aux lèvres, se jurant de ne plus franchir ce seuil.

Ainsi se préparait, entre elle et d'Antrague, et sans qu'ils en eussent conscience, un étrange malentendu. Ils étaient comme deux joueurs qui s'engagent dans une partie sans s'être mis d'accord sur les conventions. La cérémonie eut lieu à Paris, où les époux s'installèrent. A ce propos, d'Antrague eut la naïveté de croire que sa femme y consentait par scrupule de lui imposer tout de suite la vie provinciale. Il ne pouvait pourtant pas lui dire la vérité : « Ma chérie, tu te trompes, j'ai Paris en horreur, parce qu'il ne peut plus m'offrir une émotion ni une débauche que j'ignore, et parce que j'allais y sombrer peut-être quand je t'ai rencontrée sur mon chemin, par hasard. Une douce intimité sans fatigue, c'est ce qu'il me faut aujourd'hui, et c'est pour la trouver que je t'ai épousée. Laisse-moi donc vivre dans les bois et t'aimer avec ce qui me reste d'ardeur. »

Ce langage eût été pour Valentine une déception mortelle. Il finit par le comprendre et frémit de son erreur. De la provinciale qu'il avait conquise surgissait une créature vibrante, d'une cu-

riosité aiguë, que le mot seul de « vie parisienne » emplissait d'émoi. Elle aspirait à parcourir, au bras de son mari, tout le cycle de ces fêtes fameuses dont il avait été le héros; et, pendant leur premier hiver, ce fut elle qui l'y entraîna avec une insistance passionnée. Elle était convaincue que sa surprise et ses caresses lui rendaient chère cette initiation.

— Mon cher, dit un jour d'Antrague au baron d'Houelle, elle me force à refaire mes classes.

Et il commençait à sentir un châtiment dans ces voluptés dont il était las.

XI

GONZAGUE

Salandar venait de mourir. Il laissait toute sa fortune à Claire et la direction de la Banque à Gonzague. Dans la vie de celui-ci, c'était le passage brillant et dangereux. La maison Salandar, ainsi qu'on l'appelait, avait subi depuis trente ans, sans en être ébranlée, les remous de la politique et des affaires. Son chef avait le genre de prestige de ces hommes puissants et secrets, rarement mêlés à la conversation quotidienne de Paris, mais dont le nom, dès qu'il est prononcé, rend soudain les gens attentifs. A sa mort, il y eut d'abord une certaine inquiétude sur les destinées de la banque. La rumeur se répandit qu'on ne trouverait personne ayant l'autorité et la prudence nécessaires pour conduire des opérations de cette taille. La vieille maison Salandar allait donc fatalement péricliter. Pourtant, quand on apprit dans le monde de la finance que c'était Gonzague qui prenait cette rude succession, les avis furent par-

tagés. Des rivaux propagèrent immédiatement des bruits calomnieux sur le nouveau directeur, dont la fortune, disaient-ils, était due à de louches intrigues de femmes; d'autres haussaient les épaules qu'on eût confié un pareil poste à un personnage presque inconnu à Paris; quelques-uns se réservèrent. Le gouverneur de la Banque de France, consulté, déclara cependant : « Il était impossible de faire un meilleur choix. » Ce mot, qui révélait le travail discret de Gonzague, rétablit l'équilibre en sa faveur. D'ailleurs, il n'ignorait pas que, dans la plupart des carrières et dans celles surtout qui n'ont ni statut ni cadre fixes, comme la politique, la littérature, les affaires, la calomnie est une grande épreuve. Elle est une sorte d'examen mystérieux et sévère que vous fait passer l'opinion publique pour savoir si vous êtes digne de ses faveurs.

Gonzague avait eu, à un certain moment, l'intuition de la réussite et, dès lors, sa vie était devenue une préparation méthodique au succès, défini par la possession intelligente de l'argent. Là était sa borne volontaire et sa force. Il n'avait observé profondément les caractères et les passions que dans les modifications que l'argent leur fait subir. Mais alors il maniait les vanités, les amours-propres et les égoïsmes avec une subtilité extraordinaire, reconnaissant lui-même quelquefois qu'il y apportait un peu de bassesse, que la maîtrise n'excusait pas. Ainsi il n'y avait qu'à regarder Gonzague, dans un salon, serrant une main,

échangeant un sourire, pour deviner la qualité de son interlocuteur. C'était un miracle de proportion et de mesure. Mais l'ironie qui pouvait se dégager de cette observation était accessible à fort peu de personnes. Gonzague passait donc pour un grand connaisseur des hommes, et c'est dans cette atmosphère sympathique qui se forme sur le boulevard autour du fait accompli qu'il devint le chef de l'illustre maison Salandar.

Ses meilleurs amis, même Barjol, ne purent le prendre en flagrant délit d'orgueil. Ce ne fut qu'auprès d'Andrée qu'il goûta son triomphe. Dans le petit logement qu'elle habitait et qu'elle ornait peu à peu, tout était composé pour lui. Andrée savait aujourd'hui quelle place exactement lui était réservée dans l'existence de son ami; et elle s'en contentait sans effort. Parfois même, elle se demandait, en rêvant, si elle ne possédait pas la meilleure part de Gonzague, ce qu'il avait de plus spontané et de plus jeune. Certes, elle le sentait pleinement heureux dans son ménage, adoré de sa femme, fier des deux enfants qu'elle lui avait donnés; mais, loin d'être jalouse de ce bonheur, elle se plaisait à l'analyser devant lui de façon à le lui rendre plus sensible encore. Car elle était bien sûre maintenant d'apporter à Gonzague, par la science qu'elle avait de tout son être physique et moral, quelque chose d'intime et de subtil qu'il ne trouverait chez aucune autre femme. A elle, il pouvait tout dire, tout avouer, depuis ses humiliations jusqu'à ses colères,

et jusqu'à une action honteuse s'il eût été capable de la commettre. Pour Gonzague, qui ne laissait jamais apercevoir, même à sa femme, les replis profonds de son caractère, il y avait dans cette soumission totale d'Andrée une espèce de sécurité mystique. Quel contraste entre son surmenage quotidien et les libres heures qu'il passait avec le tendre témoin de sa vie! Cette atmosphère de petite existence le reposait d'un luxe qui lui était échu soudainement et dont il refusait de jouir à la façon grossière d'un parvenu. Il y détendait son langage et y déposait le masque des affaires. Il était là comme en villégiature de cœur et d'esprit. Un jour, il apporta à Andrée dix billets de mille francs, en lui disant :

— Mets ça de côté... Nous avons réalisé de gros bénéfices ces temps-ci, je veux que tu en profites.

Elle accepta, ne doutant pas de la joie qu'il avait à les lui offrir ni de la qualité de cette joie.

— Quand on pense que te voilà riche!... fit-elle en l'embrassant. Il n'y a que toi et moi qui sachions ce que ça a d'extravagant... Peut-être même n'y a-t-il que moi, ajouta-t-elle avec un sourire.

Elle reprit :

— Tu n'es pas un peu étonné de temps en temps?

— Non, répondit-il en riant, parce que l'argent a ceci de particulier qu'il ne prend toute son importance dans l'esprit que quand on en man-

que... Il est comme la santé qui vous semble l'état normal dès qu'on se porte bien.

— J'avais toujours senti, dit-elle, que tu dépassais tous tes camarades et que tu arriverais le premier.

Il devint sérieux :

— Il n'y a aucune comparaison entre ma carrière et celle d'un homme comme Barjol... ou comme Sigismond... qui ont une grande valeur, mais qui sont restés toute la vie entravés dans les soucis d'argent de leur jeunesse et qui n'ont jamais pu s'en libérer...

— Toi, tu as su en gagner, de l'argent, voilà la différence.

— Eux, ne l'ont pas cherché, et tout est là. Ils ont simplement demandé de quoi vivre à une profession... tandis que moi, qui n'en avais plus, j'ai poursuivi l'argent directement... et on dirait qu'il se donne plus volontiers à ceux qui l'aiment pour lui-même qu'à ceux qui essaient de l'attirer par le travail. Pour réussir dans un métier et y faire une fortune, il faut, outre le talent, de la chance... Au contraire, quand votre métier c'est l'argent, il ne faut que de l'application et du calcul... C'est d'ailleurs assez triste à dire... Oh! devant toi, je ne fais pas le malin... Mais je ne me livre pas à ces réflexions devant les clients.

C'était un incomparable service que lui rendait Andrée en éveillant sa sincérité. Elle contribuait par là à maintenir en lui ce qu'il y avait de vibrant et d'original; elle entretenait sa cons-

cience. Sans ce contrôle, il fût peut-être devenu un type banal d'homme arrivé, tel que Paris en fabrique de nos jours, à tant d'exemplaires : équilibrés et complaisants, sachant fondre subtilement leur intérêt dans l'intérêt d'autrui et faisant miroiter leur égoïsme pour égarer les regards.

Avec des dispositions analogues, Gonzague avait pourtant une autre trempe, d'autres ressources et aussi une vie plus haute. Il ne s'était pas laissé emprisonner dans un mariage riche; et il n'était pas qu'un époux aimé, mais encore un chef indépendant.

Il crut régler équitablement un petit drame conjugal qu'il avait prévu depuis longtemps. Un soir, en rentrant, il trouva sa femme sanglotant dans les bras de Mme Salandar. A un coup d'œil de celle-ci, il devina, car elle l'avait averti quelques jours auparavant des soupçons de Claire, harcelée de lettres anonymes qui donnaient l'adresse d'une maîtresse et les heures où il se rendait chez elle. Il était évident que Claire, par un moyen ou par un autre, venait d'acquérir une certitude. « Situation absurde, songea Gonzague, et qui doit être tranchée hardiment. » Il s'avança:

— Oui, je comprends, dit-il à sa femme... On t'a raconté quelque histoire, mais moi je vais te dire la vérité, la simple vérité... En effet, je n'ai pas abandonné des relations de camaraderie avec une vieille amie à moi...

Et il insista en tournant d'une main légère le visage de Claire vers lui :

— Une vieille amie... âgée... plus âgée que moi, qui me demande des conseils dans les difficultés qu'elle a avec sa famille et à qui je rends visite à l'occasion... par habitude... Tiens! si je ne te voyais pas en larmes, ma pauvre chérie, je sourirais de ton erreur!

— J'étais bien sûre qu'elle se trompait, fit Mme Salandar.

Gonzague n'avait aucun remords de flétrir Andrée devant sa femme, pour se disculper, car, à ce moment-là même, un jeu pervers de son imagination lui représentait une chair brune et mûrie, la flamme inépuisable des yeux et les cheveux s'abattant sur les épaules nues.

Claire ne répondit pas, trop palpitante encore pour subir l'influence de son mari. Gonzague continua en s'adressant à Mme Salandar :

— Oh! évidemment, j'aurais très bien pu ne pas cacher à Claire cette situation, mais elle avait si peu de conséquences, elle se réglait par des sacrifices si insignifiants pour moi, que je vous avoue que je n'y ai pas songé... M. Salandar était au courant et ne m'a jamais adressé une observation... Figurez-vous, chère madame, que j'ai rencontré cette amie à vingt-deux ou vingt-trois ans et que je n'en ai pas loin de cinquante... Je suis resté des années sans la voir, elle n'habitait même pas Paris... Elle a divorcé et s'est mise à donner des leçons... gagnant parfaitement sa vie sans que je lui vinsse en aide... Je l'apercevais par-ci, par-là, voilà tout... Lorsqu'elle n'a plus trouvé suffi-

samment d'élèves pour vivre, je lui ai fait une petite pension, que je lui continue... Alors, je vous le demande à vous et je m'incline d'avance devant votre réponse : est-ce que j'ai commis un grand crime en ne révélant pas à Claire ces charges d'un passé qui ne pèse vraiment pas d'un poids bien lourd sur le présent?

Il parlait de sa voix douce qui, à la fin de chaque phrase, s'affermissait et dont l'accent avait une autorité indéfinissable. Mme Salandar fit un signe à Claire qui écoutait, debout et troublée, comme si elle commençait à se sentir en faute d'avoir soupçonné son mari. Elle éprouvait cet exquis sentiment de pudeur de l'honnête femme qui craint de montrer trop de passion. Qui mieux que Gonzague était capable de se jouer parmi ces nuances délicates? Il en profita immédiatement pour questionner Claire sur un ton d'affectueux reproche :

— Voyons... c'est une lettre anonyme?

— Oui, répondit celle-ci en rougissant.

— Et... alors... tu as vérifié?

Il entendit à peine le « oui ».

— Toi-même? poursuivit-il gaiement, cette fois-ci... et pour étouffer définitivement en elle le soupçon. Tu m'as guetté?... En te dissimulant dans une voiture? Oh!

Elle ne put retenir, elle aussi, un sourire qui permit à Mme Salandar de s'éloigner.

Gonzague venait de marquer son ménage du sceau de sa volonté. Pendant trois semaines, il

ne revit pas Andrée, puis il reprit ses habitudes, débarrassé de toute préoccupation; et il n'informa point son amie de cette scène afin de ne pas s'en exagérer à lui-même la gravité.

Tout, autour de lui, prenait ces formes élastiques qui repoussent le drame. L'expérience lui avait enseigné l'art de se réconcilier avec un adversaire, de s'associer à un rival, de ne pas humilier les petites gens, de ne pas froisser les plus minces intérêts. Il dédaignait cette sensation de revanche sur les misères passées qui est une des tares du succès. Ses relations s'étendaient par une marche aisée et insensible. Il connaissait le personnel politique mieux que Sigismond; il était invité à des dîners officiels, et le ministre des finances le recevait familièrement. Partout il laissait l'impression d'un individu plein de forces cachées et qu'il fallait avoir pour ami. C'était sa générosité surtout qu'on vantait et qui lui faisait une espèce d'illustration. On finit même par l'exagérer, ce qui arrive pour la vertu comme pour le vice et pour l'éloge autant que pour le dénigrement. A Paris, dans tous les ordres de faits, l'opinion procède par avalanches. Gonzague tenait admirablement tête à sa réputation. D'abord, il était vraiment généreux : de toutes les manières, dans l'ombre des malheurs discrets, des secours continuels apportés à des pauvres diables, et aussi avec ostentation quand cela lui semblait nécessaire. Mais la bonté chez lui était plutôt un exercice de la raison que du cœur, le conseil de son

expérience plus qu'un élan vers le bien. On pouvait dire qu'il était charitable par goût de l'ordre plus que par amour de l'humanité. Pourtant, au-dessus de ses sympathies apparentes et dont il n'ignorait pas la banalité, il plaçait son affection pour ses amis de jeunesse. Il avait suivi leur carrière d'un œil souvent inquiet et ému. Que n'eût-il pas fait pour Barjol surtout, s'il n'avait pas craint de rencontrer sa fierté? Fierté ironique et parfumée seulement d'amertume. Gonzague n'ignorait pas les causes de son échec dans les lettres comme de celui de Sigismond dans la politique. Il les avait dites à Andrée. Il en connaissait d'autres plus profondes. Ce n'étaient ni le désordre, ni la paresse des ratés d'autrefois, mais la difficulté initiale de se mettre au pas et de le suivre, dans des carrières qui comportent de moins en moins la marche isolée. Ni Sigismond ni Barjol ne pouvaient plus désormais rejoindre le groupe avec lequel ils auraient dû partir et qui était trop loin sur la route.

Barjol s'était résigné à cette pauvreté parisienne des milieux brillants, où la dignité sombre bientôt si elle ne s'exalte jusqu'à la noblesse. Ceci fut le cas de Barjol et de Marthe. L'un travaillait dix heures par jour à des besognes littéraires qui ne montraient que les reflets de son talent. Parfois une étude, un essai dans une revue lui valait un succès dans des coteries étroites et faisait murmurer son nom. Il n'en tirait que ce minimum d'orgueil sans lequel l'effort devient trop

morne et se relâche fatalement. Marthe répartissait de faibles sommes d'argent entre les besoins du ménage et l'éducation de son fils, qui avait alors douze ans et qui était un petit être studieux et tendre. Elle régnait sur la maison par sa prévoyance. Chaque jour, elle mettait dans un tiroir la monnaie qui devait former au bout de trois mois le montant du terme, ne voulant pas exposer cette échéance au hasard de leurs ressources, qui n'avaient pas une régularité suffisante. Elle laissait Barjol sourire de cette manie. Lui n'avait senti qu'un instant, vers la quarantaine, la déception générale de sa vie. Elle s'était maintenant comme effacée sous les pas, et il n'en distinguait plus les traces. D'ailleurs, les rêves d'ambition ne l'avaient jamais saisi tout entier, car, à mesure qu'ils se formaient en lui, des événements imprévus les dissipaient. Ainsi ils n'avaient pas le temps de lui imposer leur obsession. La présence d'une femme de la nature de Marthe, qui le ramenait sans cesse à la surface moyenne de la vie, finissait par le ranger à une discipline extérieure qu'il acceptait sans révolte. Il ne jouissait du sentiment de sa valeur qu'à de rares heures de solitude, en se promenant, en allant à la revue ou au bureau de quelque journal porter de la copie, en comparant sa pensée à sa besogne.

Une de ses meilleures surprises fut de recevoir un matin une lettre de Carboin, le directeur de théâtre, le priant de passer l'après-midi dans son cabinet. Il se rappela avoir confié jadis, quand il

était encore à *l'Informé*, une espèce de drame philosophique à un auteur dramatique connu qui lui avait vaguement promis de l'arranger en vue de la scène.

— Est-ce que ce serait pour ça? dit Barjol à Marthe.

— Evidemment, reprit celle-ci. Pourquoi ça serait-il?

— Ce qui m'étonne, c'est que Bouliran ne m'ait pas prévenu... Bouliran, c'est l'auteur qui a mon manuscrit.

— Eh bien! Bouliran a dû le faire lire à ce directeur, qui l'aura trouvé très bien... A mon avis, c'est ce qui s'est passé... Ne sois pas en retard au rendez-vous, au moins!...

— Sois tranquille! fit-il en riant.

Marthe ne se trompait pas, et c'est ce qui s'était passé, en effet. Barjol arriva au théâtre à l'heure indiquée, tendit sa carte à un garçon qui pénétra dans le cabinet directorial. Quelques minutes après, Barjol fut introduit. Il se trouva en présence d'un homme d'une soixantaine d'années, qui, avec des vêtements élégants et larges, et de courts favoris blancs, lui rappela tout de suite Bridel. La voix avait certaines intonations du tenancier et les gestes la même politesse ronde.

— Asseyez-vous, Barjol, dit-il du ton indulgent d'un juge qui n'aurait à reprocher au prévenu que des peccadilles... Savez-vous que je vous connais depuis longtemps? Car je suis un vieux boulevardier... J'apprécie vos articles, et

je viens de lire votre manuscrit que m'a remis Bouliran en me demandant ce qu'on pouvait en faire...

Barjol s'inclina, en manière de remerciement d'une pareille faveur.

— Je commence par vous dire franchement, continua Carboin, qu'il est impossible d'avoir moins que vous le sens du théâtre... A ce degré même, ça a quelque chose d'incroyable.

Mais il se hâta d'ajouter :

— Ne prenez pas ce que je vous dis en mauvaise part... Vous allez voir que j'ai les meilleures intentions et que vous ne vous repentirez pas d'être venu... Ah! Ah! si on m'avait dit, il y a seulement dix ans, que je jouerais une histoire de ce genre!... Car je vais la jouer, vous entendez!

— Vraiment? s'écria Barjol.

— Oui, oui... parfaitement... Je vais la jouer à la première des matinées modernes que je suis en train d'organiser... Et je leur ferai voir que je suis aussi aussi capable qu'eux de monter des pièces injouables!...

Eux, c'était la nouvelle école d'auteurs dramatiques et les critiques qui les encourageaient, et les directeurs de théâtre qui représentaient leurs œuvres. Carboin arpentait à grands pas son cabinet, haussant les épaules à chaque mot, et de temps en temps se tournait vers Barjol avec un sourire, comme pour lui bien montrer qu'il ne le rendait pas responsable personnellement de cet état de choses.

— Cela ne s'adresse pas à vous, mon cher, si votre pièce ne tient pas debout, pas en tant que pièce de théâtre, elle contient des réflexions admirables et un caractère de premier ordre... celui de l'homme. Le rôle de la femme n'existe pas... et je serai obligé d'y faire débuter une petite fille qui vient d'être refusée au Conservatoire... Ça ne fait rien, ne vous occupez pas de ça... Elle aura un très grand succès et vous aussi peut-être... On ne sait plus avec le public des générales... En tout cas, dites-vous bien ceci, Barjol, c'est que mettre en scène une pièce comme la vôtre, c'est un tour de force... et je crois même que c'est cela qui me tente!...

— Je m'imaginais, fit timidement Barjol, que Bouliran avait fait des coupures... Il devait aussi modifier le dénouement...

Ici Carboin se fâcha contre Bouliran.

— Je ne veux pas que cet animal touche à ton dénouement, qui est logique avec l'incohérence de ton sujet!... Bouliran n'est qu'un vaudevilliste dont je joue chaque année une pièce avec un succès énorme, ce n'est pas un lettré comme toi... Il abîmerait ton œuvre en voulant y introduire des éléments dramatiques qu'elle ne comporte pas...

Barjol était surpris de ce bon sens, mélangé à des réflexions falotes, et qui avait l'air, à chaque instant, de tomber dans un trou. Il ne l'était pas moins d'être tutoyé, au hasard des phrases, par un homme qu'il voyait pour la première fois. Mais

il se disait: « N'oublions pas que nous sommes dans des décors de théâtre et non dans la vie réelle. » Il n'eût pas été autrement étonné que Carboin disparût soudain dans une trappe.

— Mon cher, je mets votre pièce en répétitions demain. Laissez-moi la distribuer à mon goût... et surtout ne venez pas à la lecture, que je ferai moi-même aux artistes. L'effet sera désastreux, et il vous découragerait.

Sur la porte, il dit à Barjol, en le reconduisant avec des façons d'homme du monde:

— Cher monsieur, je suis enchanté d'avoir fait votre connaissance.

Barjol n'alla guère aux répétitions, que Bouliran suivit au contraire, en camarade et en protecteur, laissant circuler dans les bureaux de rédaction que la pièce avait été mise au point par un des maîtres du théâtre. Le soir de la répétition générale, Gonzague et Sigismond étaient émus; l'un comprenait le profit que son ami pouvait tirer d'un succès littéraire; l'autre frémissait du danger que lui semblait courir Barjol et s'apprêtait à voler à son secours par des procédés sur lesquels il n'était pas fixé. Le comte et la comtesse d'Antrague occupaient une loge avec la femme de Gonzague, celui-ci ayant préféré rejoindre Sigismond à l'orchestre. Marthe s'était réfugiée dans le fond de la baignoire de Carboin, qui lui disait: « Ça ira très bien! »

— Où est donc mon mari? demanda-t-elle quand le rideau se leva.

— Dans les coulisses, chère madame. Je n'ai jamais vu un auteur si calme.

La pièce de Barjol eut le genre de succès qu'avaient, à cette époque, les œuvres qui ne paraissaient pas destinées au théâtre. Les conditions anormales où on les représentait prévenaient en leur faveur la portion indulgente du public des répétitions générales; la portion attentive et sévère y soulignait tout ce qui contrastait avec les anciennes formules. Cette société qui tournait sur elle-même plutôt qu'elle n'avançait, et qui ne se sentait pas de guides, trouvait son plaisir, au théâtre comme partout, dans la dissonance et l'inachevé.

A mesure que se déroulaient les trois actes de Barjol, des groupes de jeunes gens applaudissaient, en connaisseurs, les morceaux de philosophie dont la pièce était encombrée. Grâce à ces manifestations, la salle supportait d'assez longs moments d'ennui et, à la fin du spectacle, Carboin dit à Marthe:

— C'est un très joli succès. Votre mari aura une bonne presse.

Après la petite cérémonie des félicitations, Barjol rentra chez lui avec sa femme. Il n'était pas devenu assez auteur dramatique pour croire que son nom, jeté à la salle par le principal interprète, allait voler le lendemain sur toutes les bouches. Il lui parut cependant que cette soirée donnerait une légère secousse à sa notoriété endormie.

— N'est-ce pas que c'est un succès, mon chéri? interrogea Marthe.

— Oui, répondit-il, c'est un succès, ou du moins ça en serait un pour moi si je devais continuer à faire du théâtre. Mais comme je n'en ai pas l'intention, ce n'est qu'un amusement.

— En effet, fit-elle naïvement, je ne crois pas que le théâtre soit ton affaire. Ce qu'il y a d'heureux là-dedans, c'est que les journaux vont dire du bien de toi et que ça consolidera ta situation... Va! les gens finiront bien par s'apercevoir que tu as du talent.

Ce fut exactement ce que lui dit Gonzague en termes plus nuancés et ce qu'il pensait lui-même. La presse se montra très élogieuse. Plusieurs critiques citèrent son étude sur le stoïcisme, et l'un d'eux parla de lui comme d'un écrivain original et pénétrant qui aurait son heure. Quant à Sigismond, il ne cachait pas son enthousiasme. Il admirait non seulement le talent de Barjol, mais la dignité avec laquelle il supportait une vie médiocre, lui qui n'avait jamais su se décider ni pour la discipline ni pour l'indépendance. Il enviait à son ami cette résignation philosophique qui n'empêchait pas l'ardeur au travail, la sérénité dans les pires tracas, et un dédain des hommes qu'il savait conserver intact. Le temps créait des affinités nouvelles entre les quatre amis. Le ménage d'Antrague fréquentait assidûment les Gonzague. Sigismond préférait l'intérieur des Barjol, où il était accueilli maintenant en hôte

fraternel. Son caractère plaisait à Marthe, qui aimait beaucoup aussi les autres amis de Barjol, mais les jugeait trop haut pour elle.

Sigismond était à présent le plus ancien député de son département. Elu en 1885, à la dernière expérience du scrutin de liste, il représentait son arrondissement depuis près de vingt-cinq ans. Il se trouvait donc être un des rares parlementaires qui n'eussent pas été submergés par les événements à travers tant de législatures. Il avait parmi ses collègues une réputation de député besogneux et intègre, très bon garçon et jovial, mais sur qui on ne pouvait pas compter. On l'avait vu voter tour à tour avec toutes les fractions du parti républicain, suivant les questions, sans que ses électeurs eussent cessé de lui rester fidèles. Cette faveur constante du suffrage universel finissait par lui donner sinon une situation, du moins une patine. Quand il montait à la tribune, on l'écoutait. Il était arrivé à parler familièrement, très à son aise, et il ne lui manquait qu'une conviction apparente pour avoir de l'autorité. Ses succès oratoires n'étaient jamais éclatants parce qu'aucun parti ne le sentait à son service. On disait : « Il n'a pas d'ambition, mais c'est quelqu'un. » La vérité, c'est qu'il n'était qu'un ambitieux de jeunesse, et que son ambition aux ailes trop faibles, en voulant s'envoler, était tombée du nid.

Pourtant, quand on le vit réélu, et cette fois sans concurrent, aux élections de 1910, il prit, à la Chambre, figure de vétéran. Il avait accepté

dans son pays la direction politique d'un des principaux journaux, *l'Avenir du Sud-Est*, qui soutenait des opinions modérées. Mais la sensibilité parlementaire est telle qu'il suffit à Sigismond de quelques articles aigus dans un petit journal de province pour sentir son influence augmenter. Ce qui demeurait toujours assez vague dans ses opinions se précisa lorsqu'il écrivit librement. D'ailleurs le désarroi de cette période, la dislocation des partis au cours de la campagne électorale et les crises successives faisaient apercevoir l'usure des formules dont la politique vivait depuis si longtemps. Une atmosphère différente semblait entourer le Parlement et y provoquait des frémissements qu'on n'aurait pas soupçonnés.

— Mon cher, dit Sigismond à Barjol, en sortant d'une séance de la Chambre, j'ai l'impression très nette que la période politique inaugurée par les gens de notre âge est révolue.

— Explique-toi, répondit Barjol, car je ne crois pas beaucoup aux cloisons que notre esprit dresse entre les époques pour mettre de l'ordre dans l'histoire.

— Je veux dire par là, poursuivit Sigismond, que je commence à me féliciter de n'avoir jamais eu de convictions bien profondes. La génération qui arrive ne veut plus de nos façons de voir et s'apprête à nous imposer les siennes, voilà mon impression. Nous, au contraire, nous avions une tendance à adopter celles de nos aînés et à y plier notre tempérament.

— Aussi, reprit Barjol, avons-nous tout tiré des idées qu'on nous avait léguées, et ne reste-t-il plus rien au fond. Nous avons dévoré l'héritage. Cela explique que les jeunes gens nous considèrent avec une certaine malveillance. Ils nous accusent d'avoir démoli la maison et de la leur laisser à refaire.

— Et puis, ajouta Sigismond, il y a encore cette différence énorme que nous avions la guerre derrière nous et que, eux, l'ont devant... Ils n'ont pas le champ que nous avions... ce qui a fait que nous ne nous sommes pas trop pressés, que nous avons pris tout notre temps et tranquillement gâché notre vie. Remarque, comme dans notre génération à nous, il y a peu de carrières complètement réussies...

— Consolons-nous avec ces réflexions, dit Barjol en souriant.

Des quatre amis, ce fut d'Antrague que ces années assombrirent le plus. Les autres vieillissaient sous la surveillance de leur esprit, ce qui leur permettait de se mesurer avec l'âge sans trop de surprises ni de déceptions. Lui vieillissait au hasard, suivant un mot de Barjol. Sa femme lui faisait une existence luxueuse et trépidante qui ne lui permettait plus de se rassembler sur lui-même comme un animal bondissant. Mais, aux yeux de Valentine, sa beauté n'était pas altérée. Elle le tenait toujours pour son maître, pour le prince charmant qui l'avait arrachée à sa prison et la promenait à travers les enchantements de la vie.

Elle ne voyait pas la moustache blanchissante, les veines gonflées aux mains, les jambes qui fléchissaient parfois. Toute heure de repos, de délassement, était pour elle du temps perdu et du bonheur gaspillé. Elle pensait d'ailleurs lui obéir et se l'assurer en l'entraînant dans des fêtes, en passant les nuits, en lui restituant ses habitudes de garçon. Les succès fameux de d'Antrague, les allusions qu'elle surprenait éveillaient en elle une jalousie inquiète et un orgueil d'avoir été préférée. Elle croyait soutenir encore une lutte contre toutes les anciennes maîtresses; elle se disposait à combattre les femmes qui tenteraient de lui ravir son mari, à se faire plus séduisante qu'elles. Son imagination créait un monde où elle avait besoin de défendre sans cesse son amour menacé. Quand ils rentraient tous les deux, après quelque souper, blottis dans la voiture, elle vivait des instants victorieux et triomphait de rivales imaginaires. Elle ne distinguait pas que la fidélité de d'Antrague était de la fatigue.

Diverses infirmités venaient de le saisir cet hiver, des rhumatismes, des douleurs au foie. Il avait horreur de se soigner et supportait stoïquement la souffrance. Il n'acceptait d'autre confident que Gonzague, à la perspicacité de qui le drame n'échappait pas et qui lui conseillait de se retirer une saison à la campagne.

— Vous n'espérez pas, je suppose, lui répondit un jour d'Antrague, que nous pourrons quitter les uns et les autres Paris cet été?

— Et pourquoi? dit Gonzague.

— Parce que nous aurons la guerre et que vous le savez mieux que moi... Elle est inévitable, n'est-ce pas?

Gonzague fronça les sourcils, se tut, fit un geste vague.

— Oh! parbleu, dit d'Antrague, je vous pose la question de tout le monde en ce moment... Les réponses que nous pouvons faire n'ont aucune valeur, mais quant à moi, je n'ai pas l'ombre d'un doute.

Il se leva, de la pâleur au visage, les mouvements saccadés:

— Quand je pense que je suis cloué ici, marié... et que d'ailleurs, physiquement, il me serait impossible de faire un soldat! Voyez-vous Gonzague, ça, ç'aurait été ma fin naturelle!... A mon retour d'Indo-Chine, où vous m'aviez envoyé, il y a vingt-cinq ans, — vous vous rappelez...? — j'en ai eu le pressentiment... J'étais convaincu que j'allais trouver la guerre en Europe et que je reprendrais ma carrière interrompue... Mon cher, je vous l'avouerai à vous, toute ma vie a été dominée par cette déception, et aujourd'hui que je pourrais racheter toutes les bêtises que j'ai faites et l'existence absurde que j'ai menée, je suis devenu un invalide!

A une heure donnée, on avait, en effet, aperçu brusquement les raisons pour lesquelles la guerre devenait inévitable. Dès lors, la vie sembla pré-

caire et l'horizon borné. L'activité se transforma en trépidation. Prise entre les lourdes difficultés sociales qui s'amoncelaient et la menace allemande, la jeune génération sentait sa position intenable et piétinait de colère. Quand la guerre éclata, elle en accepta le risque avec enthousiasme, autant pour se délivrer d'un cauchemar que par patriotisme.

Deux jours après la déclaration, Gonzague fut convoqué à une réunion de financiers pour y discuter les mesures à prendre en vue des complications qui surgissaient. A l'issue de la conférence, l'un d'eux lui prit le bras et fit quelques pas avec lui dans la rue. C'était un spécialiste renommé pour ses talents et la largeur de ses conceptions en ces matières.

— Mon cher ami, dit-il à Gonzague, j'ai approuvé tout à l'heure les mesures que nous avons décidées pour l'avenir... Mais, à mon avis, elles sont vaines, et nous n'aurons heureusement pas à les mettre à exécution, car, d'ici trois ou quatre mois, la guerre s'arrêtera automatiquement comme une machine qui a épuisé son combustible... Ce combustible, c'est l'argent... Or, aucune nation ne pourra faire face aux dépenses que va entraîner la guerre, qui n'est à notre époque qu'une forme brutale de la question d'argent.

Il articula sentencieusement :

— La paix viendra parce que les adversaires, pour continuer à se battre, en seraient réduits à s'emprunter de l'argent les uns aux autres.

— Mon cher maître, dit Gonzague, il est possible aussi que pour le pouvoir de l'argent et les lois de sa circulation nous en soyons au point où en étaient en physiologie nos ancêtres avant qu'on n'ait découvert la circulation du sang. On attribuait à certains phénomènes des causes qui nous paraissent aujourd'hui enfantines. N'en serait-il pas de même pour l'argent? Ses vertus essentielles et son rôle dans les sociétés nous sont-ils parfaitement connus?

— C'est une hypothèse, reprit le financier, subitement troublé.

— Nous n'avons jamais vu l'argent en masses aussi grandes que celles qui font leur apparition. Ce mouvement n'obéit-il pas à des lois que nous ne soupçonnons pas encore?

Et comme son interlocuteur hochait la tête, Gonzague lui serra la main, regagna son bureau et se mit au travail.

XII

ÉPILOGUE

Dans l'été de 1921, Gonzague invita le ménage Barjol et Sigismond à passer le mois de septembre dans la belle propriété qu'il avait achetée après la guerre, aux environs de Fontainebleau. Un après-midi, pendant que les dames faisaient une promenade en auto, ils se trouvèrent réunis tous les trois sur la terrasse. On avait d'assez mauvaises nouvelles de d'Antrague, tordu par des rhumatismes et retiré en Franche-Comté avec sa femme. Celle-ci, de mondaine effrénée, s'était soudain transformée en garde-malade. Réconciliée avec sa famille, reprise par les servitudes provinciales, elle vivait du souvenir de ces brillantes années où elle croyait avoir connu toutes les revanches.

— De vingt à cinquante ans, dit Sigismond, d'Antrague a été, à mon avis, malgré toutes les lacunes de son intelligence, un individu unique. C'était un homme qui, entre des mains qui auraient su l'employer, eût été capable de prouesses extraordinaires.

— C'est vrai, fit Gonzague, et d'autant plus curieux qu'il n'avait pas l'ombre d'initiative... Il fallait comme le sortir de lui-même, lui montrer du doigt une aventure, une conquête... lui suggérer l'audace... Alors, en effet, il devenait une espèce de héros... C'est un instrument magnifique qui se rouillait à Paris et dont personne n'a eu l'idée de se servir.

— Notre temps, reprit gravement Sigismond, qui avait maintenant une certaine tendance à la solennité, a été celui des forces perdues.

Un sourire de Barjol le rappela au sentiment des nuances.

— Je veux dire, continua-t-il, qu'il lui a manqué, comme à nous, d'ailleurs, comme à toi, mon vieux... et tu n'ignores pas mon admiration pour ton talent... un courant favorable, un milieu qui ne contrarie pas la personnalité.

Sigismond se campa, comme aux meilleurs moments de sa jeunesse, quand il essayait son éloquence entre amis. Avec le ventre un peu en avant, des pommettes roses entourées d'un collier de barbe légère et grisonnante, la voix toujours jeune, il ne fléchissait pas sous la soixantaine. S'adressant à Gonzague :

— Et toi-même... oui... toi, Gonzague, qui es celui de nous tous qui a le plus brillamment réussi, tu n'as pas plus que nous rempli toute ta carrière, tu n'as pas pu développer tout ce qu'il y avait en toi... Tu es riche, tu es à la tête d'une des grandes banques de Paris, tu es universellement considéré, et, en outre, tu es heureux... Mais tu n'as jamais eu l'occasion d'user de toute ton intelligence, de tous tes dons... Que veux-tu? Je trouve déplorable que des gens comme toi, et il n'y en a pas beaucoup d'ailleurs, ne puissent pas être appelés aux affaires dans la situation financière où nous pateaugeons!... Sais-tu une chose?

— Va!

— Eh bien! moi, qui ai conduit ma fortune comme vous savez, reprit-il en riant, j'ai plus de chance que toi d'être un jour ministre des finances!

— Je l'espère bien, dit Gonzague.

— Remarque que je serais peut-être un excellent ministre parce qu'au moins je te consulterais... Mes enfants, ajouta-t-il après un petit silence, je blague, mais, entre nous, il n'est pas impossible que je fasse partie d'un prochain cabinet... Je suis environné dans cette Chambre de sympathies que je ne soupçonnais pas... Oui... oui... On commence à comprendre mon scepticisme politique et à m'en savoir gré. Ce qui m'a fait tant de tort, au cours de huit législatures qui n'étaient occupées que par des luttes de parti, se tourne aujour-

d'hui en ma faveur auprès des nouveaux venus dont les opinions sont aussi vagues que le sont restées les miennes... Car je peux dire hardiment qu'en quarante ans aucun programme politique ne m'a complètement satisfait... Et, si je n'ai pas toujours été de l'opposition, il y a toujours eu en moi une opposition intérieure aux idées mêmes que j'avais l'air de soutenir... C'est ce qui explique parfaitement que je ne sois arrivé à rien... Mais aussi je me sens aujourd'hui de plain-pied avec ces jeunes députés qui se cherchent des convictions et qui méprisent celles de leurs aînés... Passou a dit de moi que j'étais un raté de la politique... Ça ne m'empêchera pas d'être ministre avant qu'il ne le redevienne.

— Les gens qui ont manqué leur ambition du premier coup, observa Barjol, ont souvent de très belles fins d'existence. On manque sa vie et on réussit sa mort... Je me vois très bien membre de l'Institut vers soixante-quinze ans, et vous ne vous imaginez pas la considération qu'ont pour moi certains jeunes écrivains simplement parce que je ne suis pas décoré.

— Ce qui est une honte! s'écria Sigismond... et je réparerai cette injustice!

Barjol se mit à rire sans l'ombre d'amertume et serra la main de Sigismond pour le remercier de cette attention délicate.

— Je crois, en effet, dit Gonzague, que les gens de nos âges dont l'esprit aura su rester indé-

pendant ne seront pas en mauvaise posture devant la génération actuelle.

— Et cela, dit Sigismond, parce que la vie nous ayant été assez dure, nous n'avons pas à la bouche ces louanges continuelles du passé qui irritent les êtres jeunes... surtout ceux de maintenant, trempés dans la guerre, ou qui débutent dans son sillage... Je le constate à la Chambre... toi, Barjol, dans les milieux littéraires... Ils ont horreur qu'on leur propose des modèles et des exemples dans le passé... Car ils s'imaginent, et peut-être n'ont-ils pas tout à fait tort, vivre à une époque unique qui leur appartient en propre et où les anciens n'ont plus rien à faire...

— C'est ce qui donne en ce moment la sensation, reprit Barjol, qu'une génération est en train de sauter à la gorge de l'autre... Tenez, mon fils qui n'a fait pourtant que la dernière année de campagne, m'est revenu assez profondément transformé... beaucoup moins sociable, si je puis dire...

— Oui, fit Gonzague, je crois que les jeunes gens garderont quelque temps encore leur tenue de combat... En ce qui me concerne, ils me plaisent beaucoup par les qualités qui précisément nous firent défaut... Quand votre fils est venu l'autre jour, sur votre conseil, m'annoncer qu'il abandonnait la médecine et me demander une place à la banque, je n'ai pu m'empêcher de sourire à de vieux souvenirs... Il me semblait assister à la réplique d'une de mes aventures de jeunesse... Je me rappelais des démarches analogues, mais avec

quel air gauche et inquiet je les faisais! Avec quelle méfiance dans le résultat!...

— Sais-tu, Sigismond, que mon gamin, à moins de vingt-cinq ans, va gagner deux mille francs par mois, chez Gonzague, et qu'il trouve ça tout naturel?

— Je dois dire, en effet, fit Gonzague, qu'il m'a remercié très gentiment, mais qu'il n'a manifesté aucune surprise... Il avait une crânerie charmante, et je songeais à mon ahurissement si l'on m'avait fait jadis une proposition pareille!

Sigismond répondit:

— Je suis enchanté pour ma part que ces gaillards-là n'aient pas cette superstition de l'argent dans laquelle nos familles nous ont élevés... Ils l'aiment beaucoup plus que nous, mais ne lui témoignent aucun respect... Ils le brutalisent, le foulent aux pieds... et, quand il résiste, le prennent d'assaut... Nous, nous lui faisions la cour comme à une femme...

— Ce changement, reprit Gonzague, est très explicable... L'argent, ou plutôt ce que nous appelons l'argent, s'est tellement multiplié que tout le monde a pu se familiariser avec lui... On l'a tiré du mystère et de l'ombre où nos pères le tenaient enveloppé... Le voile qui le cachait aux yeux de la foule est tombé brusquement, et on a vu que c'était quelque chose d'informe et d'impossible à définir... qui se faisait avec du papier, du fer-blanc ou du zinc, et qui ne présentait avec les métaux précieux que des rapports convention-

nels et perpétuellement changeants. La magie de l'or s'est évanouie dès qu'on s'est mis à compter par milliards... comme s'écroulerait le prestige d'un dieu qui se mêlerait aux hommes sur les places publiques, et la curée a commencé...

— C'est assez analogue, dit Sigismond, à ce qui se passait lorsque des grands seigneurs, de leurs fenêtres, jetaient au peuple de la menue monnaie.

Gonzague, qui ne se contentait pas de métaphores, ajouta en souriant:

— Je ne vous donne pas ces explications pour définitives, et j'emploie d'autres raisonnements quand je discute avec des financiers... Mais il est certain que le plus grand risque de la société est peut-être qu'il lui faudra trouver une autre définition de l'argent...

— Et y habituer nos esprits, fit Barjol.

— Cela revient à dire, observa Sigismond, que nous allons être obligés, à partir de maintenant, de vivre à une température plus élevée... La question est de savoir si nos organes y résisteront.

— Les tiens, ce n'est pas sûr, mais je te garantis que mon fils s'est mis immédiatement et sans le moindre effort à la température du milieu.

— En somme, conclut Sigismond, les difficultés ne cesseront que le jour où nous en aurons pris l'habitude.

Après un instant de silence et quelques pas sur la terrasse, Gonzague poursuivit:

— Je cherche souvent à comparer les difficul-

tés que nous avons rencontrées à nos débuts avec celles où vont se heurter les jeunes gens... Elles me paraissent de nature très différente, par le fait justement de l'explosion qui a suivi la guerre et qui a tout surchauffé... Nos difficultés à nous ont été, il me semble, plus sourdes, comme ces douleurs qui, pour n'être pas lancinantes, ne vous en rendent pas moins la vie insupportable... Je ne crois pas qu'un jeune homme d'aujourd'hui qui débute dans la politique, dans la littérature, dans les affaires, ait à subir les mêmes humiliations obscures qui, à de certaines heures, ont failli nous déprimer; mais il essuiera la brutalité des caractères, une insolence plus grossière, et il subira plus que nous encore l'inégalité des conditions... Il va se trouver pendant quelques années dans un sauve-qui-peut général où l'on piétinera sans scrupule les plus faibles... Puis peu à peu la cohue et la bagarre s'écouleront à la façon d'un flot qui se retire, et qui sait si on ne reverra pas alors des gens comme nous?

— Vous avez raison, mon cher, dit Barjol. Je ne suis pas du tout convaincu que nous entrions dans un monde nouveau, quoi qu'en pense Sigismond parce qu'il va être ministre...

— Gonzague, remarqua celui-ci, vient de nous dire le contraire à propos de la valeur de l'argent!...

— Je n'ai pas dit que cette crise amènerait une transformation complète de la société... Il est vrai que l'argent devient de plus en plus une con-

vention et une mesure, puisque sa réalité s'est dispersée dans les milliards... Mais toute convention est révocable et toute mesure est une affaire de proportions. Dès que nos regards se seront accoutumés aux nouvelles, il est possible qu'elles ne nous choquent plus.

— Nos petits enfants ne les distingueront même pas... Et je ne serais pas étonné que mon fils demandât, l'année prochaine, une augmentation à Gonzague, comme je le faisais à son âge lorsque je gagnais deux cents francs par mois à *l'Informé*.

— Ainsi tout recommencerait, dit Gonzague.

— Alors, s'écria Sigismond, la guerre ne serait, à votre avis, qu'un énorme accident dont nous sortirions les uns et les autres plus ou moins éclopés, voilà tout! Jamais vous ne me ferez accepter ça, vous entendez, jamais!...

— Ne t'emballe pas, fit Barjol... Nous ne sommes pas à la Chambre... Nous sommes entre gens d'une certaine expérience et qui essayons de nous reconnaître au milieu de ce chaos... Pour moi, à la distance où nous nous trouvons déjà de la guerre et en écartant les considérations sur lesquelles nous sommes tous d'accord, je reste frappé d'un phénomène qui est, à mon sens, la cause principale de la bousculade actuelle...

— Et ce phénomène, c'est...?

— C'est l'arrêt instantané qui se produisit, devant le danger commun, de tout l'élan de la vie moyenne et coutumière et qui fut une entorse à

l'égoïsme; et les choses se passent comme si l'on se mettait à dépenser d'un seul coup tout un arriéré d'égoïsme et de passions qu'on aurait mis de côté pendant quatre ans... Quand les gens de notre âge sont choqués aujourd'hui par l'âpreté universelle, le manque de générosité et de goût, et un mercantilisme effréné, ils ne doivent donc les attribuer qu'à des causes accidentelles... Chez les hommes et les femmes, les caractères et la sensualité exaspérés retrouveront peu à peu la normale, et la société son niveau, qu'une compression excessive leur avait fait perdre. C'est ce qui me fait dire, mon vieux Sigismond, que je ne crois pas à une humanité nouvelle... et je suis persuadé que, si nous vivons encore dix ans, nous terminerons notre existence au milieu de gens qui ne seront pas très différents de nous, comme le disait Gonzague tout à l'heure.

La journée finissait. Les trois amis s'avancèrent au-devant de l'auto qui ramenait les dames de la promenade. Deux jeunes filles de seize à dix-huit ans sautèrent, en riant, les marchepieds, et coururent embrasser Gonzague.

— Mon vieux, dit Sigismond à Barjol, il y aurait beaucoup à te répondre... Nous reprendrons cette conversation après dîner.

— Quand tu voudras, reprit Barjol... Rien ne presse, nous avons le temps.

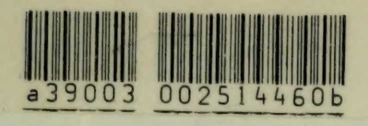
FIN

TABLE DES MATIÈRES

IMPRIMERIE RAMLOT & Cie

52, Avenue du Maine, 52

PARIS


a39003 002514460b